



Année universitaire 2024-2025



Letort Thibault

Mémoire de Master 2

Intervention sociale, Solidarités, Sociologie (MISS)

Usages de drogues d'étudiant·es de l'Université de
Toulouse : des parcours individuels aux dynamiques
collectives

Sous la direction d'Audrey Parron

Septembre 2025

Résumé

Nous analysons les usages de drogues d'étudiant·es toulousain·es comme des pratiques situées, apprises et régulées. À partir de 18 entretiens, nous montrons des carrières d'usage qui s'ouvrent surtout à l'université via les sociabilités festives, se normalisent par les pairs (essais-erreurs, règles d'auto-régulation, RdR) et s'ajustent aux temporalités académiques (baisse aux examens, relâchement week-ends/post-partiels). Les motivations sont majoritairement hédoniques et relationnelles, parfois auto-apaisantes. Des frontières d'acceptabilité cadrent les pratiques. Nous mobilisons l'interactionnisme et le triptyque drug–set–setting pour discuter des pistes d'intervention situées (prévention contextuelle, médiations par les pairs, RdR accessible sur et hors campus).

Mots-clés : étudiant·es ; usage(s) de drogues ; sociabilités ; temporalités étudiantes ; auto-régulation ; réduction des risques ; stigmatisme ; drug–set–setting ; interactionnisme ; Toulouse.

Abstract

We examine Toulouse students' drug use as situated, learned, and regulated practices. Drawing on 18 interviews, we describe “careers of use” that often begin at university through festive peer sociability, normalize via peer learning (trial-and-error, self-regulation rules, harm reduction), and align with academic time (down during exams, release on weekends/post-exams). Motivations are mainly hedonic and social, sometimes self-soothing. Acceptability boundaries and selective disclosure shape practices. Using interactionism and the drug–set–setting framework, we outline situated implications for practice (context-specific prevention, peer mediation, accessible harm-reduction on and off campus).

Keywords: students; drug use; peer sociability; student temporalities; self-regulation; harm reduction; stigma; drug–set–setting; interactionism; Toulouse.

Remerciements

Ce travail de mémoire a été jalonné d'épreuves personnelles. S'il a pu aboutir, c'est grâce aux personnes qui m'ont accompagné, conseillé et soutenu tout au long du chemin.

En premier lieu, je souhaite remercier chaleureusement mon encadrante, Audrey Parron, pour sa patience, sa bienveillance et la clarté de ses retours.

Je remercie ensuite ma famille : mes parents, mes soeurs, mon frère pour leurs encouragements et leur soutien constant : vous avez toujours été là pour moi, dans les moments d'élan comme dans les périodes plus difficiles.

À mes ami·es d'Angers : même si nous nous voyons moins, vous êtes resté·es présent·es à mes côtés. Loin des yeux, près du cœur.

À mes ami·es de Toulouse, et en particulier à la « team team », merci de m'avoir accompagné dans mes aventures les plus folles et d'avoir su créer des respirations essentielles durant l'écriture.

Ma gratitude va également à Lucie, Bénédicte, Anaël et à toute l'équipe du SIMPPS pour votre accueil, vos qualités humaines et la confiance accordée lors de mon stage. Cette expérience a été formatrice.

Enfin, merci aux enquêté·es. Sans vous, sans le temps que vous avez consacré et la confiance avec laquelle vous avez partagé vos expériences, ce mémoire n'aurait tout simplement pas vu le jour. Votre contribution est au cœur de ce travail.

Sigles

- AMI : Appel à manifestation d'intérêt
- API : Alcoolisation ponctuelle important
- CROUS : centres régionaux des œuvres universitaires et scolaires
- ERS : Etudiant relai-santé
- IUT : Institut Universitaire Technologique
- MILDECA : Mission interministérielle de lutte contre les drogues et les conduites addictives
- OFDT : Observatoire français et drogues et conduites addictives
- OVE : Observatoire de la vie étudiante
- RdR : Réduction des risques
- SSE : Service de santé étudiant
- TIC : Technologies de l'information et de la communication
- UT1 : Université de Toulouse Capitole
- UT2 : Université de Toulouse Jean Jaurès
- UT3 : Université de Toulouse Paul Sabatier
- VUES : Villes universitaires d'équilibre

Sigles	5
Introduction	10
Partie I : Etat de l’art	12
Chapitre 1 : Premières études : la pathologisation des usages et déviance	13
Chapitre 2 : Autorégulations des usages de drogues.....	15
Chapitre 3 : Drogues et modernité	16
Chapitre 4 : En France : Du néant aux populations « à risques »	17
Chapitre 5 : Démocratisation des enquêtes	18
Chapitre 6 : Faible présence des étudiant.es comme population d’étude, omniprésence des « jeunes ».....	19
Chapitre 7 : Construction sociale des drogues et cadres normatifs.....	20
Chapitre 8 : Inégalités sociales et de genre et trajectoires différenciées	21
Partie II : Discussion et problématique	22
Chapitre 1 : Ce que nous retenons de la revue de littérature.....	22
Chapitre 2 : Définition de l’objet sociologique	23
Chapitre 3 : Cadre théorique mobilisé.....	23
Chapitre 4 : Question de recherche et sous-questions.....	24
Chapitre 5 : Hypothèses	25
Partie III Cadre méthodologique	25
Chapitre 1 : Choix de la méthodologie.....	25
Chapitre 2 : Calendrier de l’enquête.....	26
A. Phase 1 : Exploratoire (septembre 2023 – décembre 2023).....	26
B. Phase 2 : Stage au SSE (mars – mai 2024)	26
Chapitre 3 : Présentation des données.....	27
A. Substances déclarées	27
B. Fréquence et niveaux d’usage déclarés	28
C. Âge d’initiation aux substances.....	28

Partie IV : Présentation et analyse des résultats empiriques	29
Chapitre 1 : Parcours biographique dans l’usage et la perception des drogues	29
A. Curiosités et opportunités, des facteurs rendant l’expérimentation propice.....	30
B. Processus de normalisation : de la banalisation à la maîtrise pratique	33
C. Découverte des seuils : l’erreur comme matrice de règles	37
D. Motivations situées : hédonisme, apaisement, exploration de soi.....	39
E. Comment les usages s’inscrivent-ils dans les études ?	45
Chapitre 2 : Comprendre, encadrer, s’abstenir : des rapports différenciés aux usages de drogues	52
A. Perception du risque lié à ses usages.....	52
B. Neutraliser les risques perçus	55
C. Réduire ses usages.....	64
D. Refuser l’usage de substances	68
Chapitre 3 : Usages de drogues au prisme des sociabilités	77
A. Les premiers usages se font en compagnie d’autres personnes	77
B. L’usage de drogue dans le collectif : une fonction de création et subjugation des liens	80
C. Pressions des pairs et conformisation des usages.....	83
D. L’entourage comme vecteur de régulation des usages	86
E. Normaliser ses usages : s’éloigner des usager·es déviant·es	90
Conclusion.....	94
Bibliographie.....	97
Annexes	101
Annexe 1 : Tableau synoptique des enquêté·es.....	102
Tableau 1 : Tableau synoptique des enquêté·es.....	102
Annexe 2 : Présentation des niveaux d’usages et âges d’expérimentations par individu.es.	103
.....	103
Tableau 2 : Alexandre – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien.....	103

Tableau 3 : Alice – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien.....	103
Tableau 4 : Amandine – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien.....	103
Tableau 5 : Blandine – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien.....	104
Tableau 6 : Dimitri – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien	105
Tableau 7 : Esmeralda – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien	105
Tableau 8 : Hélène – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien.....	106
Tableau 9 : Hugues – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien.....	107
Tableau 10 : Inès – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien	107
Tableau 11 : Jean – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien	107
Tableau 12 : Karl – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien.....	108
Tableau 13 : Léa – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien	109
Tableau 14 : Marie – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien	109
Tableau 15 : Mathieu – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien.....	109
Tableau 16 : Médéric – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien.....	110
Tableau 17 : Mohammed – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien.	110
Tableau 18 : Pauline – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien	110
Tableau 19 : Tokahi – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien.....	111
Annexe 3 : Répartition des niveaux d’usage par substance	112
Tableau 20 — Répartition (effectifs) des niveaux d’usage par substance.....	112
Annexe 4 : Âge d’expérimentation et citation par substance.....	114
Tableau 21 : - Âge d’expérimentation et citations par substance.....	114
Figure 1 : - Âge d’expérimentation et citations par substance.....	116
Annexe 5 : Niveaux d’usages recensés par substance	117
Figure 2 - Niveaux d’usages recensés par substance	117
Figure 3 - Niveaux d’usages recensés par substance	117
Annexe 6 : Etudiant.es par établissement.....	118
Figure 6 : Etudiant.es par établissement.....	118

Annexe 7 : Etudiant.es par niveau d'études.	119
Figure 7 : Etudiant.es par niveau d'études.	119
Annexe 8 : Grille d'entretien.....	120
Annexe 9 : Entretien avec Dimitri.....	123
Annexe 10 : Affiche de l'appel à participation	154

Introduction

Les usages de drogues occupent en France une place paradoxale : au cœur de controverses sociales, sanitaires et politiques, ils sont à la fois banalisés dans certains espaces de vie, et sont condamnés dans le droit et la morale. Ce décalage entre des pratiques répandues — notamment chez les jeunes adultes — et un cadre légal particulièrement restrictif nourrit des débats clivants sur les finalités de l’action publique (prévention, réduction des risques, répression) et sur les représentations des usager·es. Dans ce mémoire, nous adoptons une définition sociologique et pragmatique : par « drogue », nous entendons « substance psychoactive » altérant le psychisme, quel qu’en soit le statut légal ; par « usage », nous désignons des conduites situées, apprises, régulées et justifiées au regard de contextes sociaux concrets. Cette entrée par les situations nous permet de dépasser un regard exclusivement sanitaire ou moral pour interroger les usages comme des pratiques sociales soumises à des normes, à des sociabilités et à des calculs pratiques.

Sur le plan scientifique, notre étude répond à un double enjeu social. D’une part, les enquêtes françaises sur les drogues ont longtemps surreprésenté des publics très précarisés, souvent recrutés dans les dispositifs spécialisés¹, ce qui tend à produire une image restreinte et stigmatisante des usages. Les étudiant·es du supérieur — personnes majoritairement insérées — restent peu visibles peu documenté·es par les travaux sociologiques, au profit d’une catégorie englobante de « jeunes » (le plus souvent adolescents). D’autre part, quand des données existent, elles sont fréquemment quantitatives et biomédicales ; elles disent peu du sens conféré aux usages, des règles qui les encadrent, ou encore des manières dont ils s’articulent aux études, aux amitiés et aux temporalités universitaires. Notre contribution vise donc à éclairer une « population cachée » du champ, en enrichissant la compréhension des motivations, des cadres normatifs et des régulations ordinaires en milieu étudiant.

Notre recherche a été réalisée dans le cadre d’un Appel à manifestation d’intérêt du Ministère de l’Enseignement supérieur et de la Recherche et de la MILDECA, dont le SSE de l’Université de Toulouse a été lauréat. L’un des axes du projet de la structure consiste à mobiliser des mémoires de recherche pour établir un état des lieux des usages au sein de la communauté étudiante. Notre travail s’articule à cette démarche, avec l’objectif de produire des connaissances utiles à la prévention et à la réduction des risques en milieu universitaire.

¹ Jauffret-Roustide, M. (2014). *Les inégalités sociales dans le champ des addictions*. *Les Tribunes de la santé*, 43(2), 61-68

Au regard de ces enjeux, nous posons la question suivante : Comment les usages de drogues d'étudiant·es toulousain·es se constituent, se régulent et se justifient-ils au croisement des sociabilités, des contraintes universitaires et de cadres normatifs ?

Nous avons mené une enquête qualitative compréhensive par entretiens semi-directifs auprès de 18 étudiant·es inscrit·es dans des établissements couverts par le SSE (UT1, UT2, UT3 et écoles affiliées). Le recrutement multimodal (affichage SSE et CROUS, associations étudiantes, réseaux de l'Université, aller-vers sur l'espace public, effet boule de neige, retours d'un questionnaire SSE) a permis de limiter l'entre-soi. L'échantillon présente une parité de genre (9 femmes/9 hommes), des âges majoritairement situés autour de 22 ans, et couvre Licence, Master, Doctorat et des disciplines variées. Les entretiens (présentiel et visioconférence) ont été conduits entre décembre 2023 (phase exploratoire) et mars-mai 2024 .

Empiriquement, notre travail documente des trajectoires d'entrée, des fonctions hédoniques et instrumentales (décompression, socialisation, exploration de soi, optimisation ponctuelle), des comportements d'autorégulations (règles de contexte, espacement des prises, refus de certains mélanges, abstinence sélective), ainsi que l'ambivalence du groupe de pairs (ressource de protection et de veille, mais aussi vecteur de pression à « faire comme les autres »). Analytiquement, nous mettons en dialogue interactionnisme (carrières, étiquetage), sociologie des sociabilités juvéniles et perspectives de la modernité (rationalités situées, société « addictogène ») Enfin, ce travail se veut transférable pour l'action : il propose des pistes pour des dispositifs de prévention/RdR ciblés, non stigmatisants, adossés aux contextes réels d'usage en milieu étudiant.

Nous ouvrons d'abord par un état de l'art chrono-thématique qui situe les enjeux sociaux du sujet, et met en évidence les angles morts de la littérature sur les étudiant·es : une focalisation sur les publics précarisés, des approches majoritairement quantitatives et biomédicales, et un déficit d'analyses du sens des usages en contexte universitaire.

Ensuite, la partie Discussion et problématisation explicite notre cadre théorique et nos hypothèses. Nous mobilisons les apports interactionnistes (carrières d'usage, étiquetage), la perspective « drug-set-setting », la sociologie des sociabilités étudiantes et des normes (stigmatisation, contrôles informels), ainsi que l'idée de rationalités situées. Ces outils servent de boussole pour articuler motivations, contextes et normes de de régulation.

La Méthodologie revient sur notre ancrage institutionnel, notre posture et les considérations éthiques, puis détaille le dispositif. Nous y précisons les modalités de passation, la période d'enquête, le traitement des données et les limites. Un tableau synoptique en annexe documente les caractéristiques socio-démographiques et les conditions d'entretien.

L'analyse des données issues de l'enquête, s'organise en trois axes :

- 1) Parcours biographiques dans les usages (entrées, apprentissages, socialisations, continuités/ruptures)
- 2) Comprendre, encadrer, s'abstenir (motivations hédoniques et instrumentales, hiérarchisations des risques, régulations profanes, abstinences sélectives, sorties)
- 3) Les usages au prisme des sociabilités (rôles des pairs, des lieux, des temporalités étudiantes, contrôles informels et frontières de l'acceptable).

Enfin, la Conclusion synthétise nos apports et limites, discute nos hypothèses et propose des ouvertures : pistes de recherche et recommandations pour l'intervention sociale et la réduction des risques en milieu universitaire.

Partie I : Etat de l'art

Selon Michel Kokoreff², la sociologie des drogues est caractérisée par trois grandes approches de recherche. Les sociologues interactionnistes et fonctionnalistes comptent parmi les pionnières à étudier les drogues et leurs usager·es. Les drogues font également l'objet d'approches macrosociologiques : ces travaux s'intéressent aux conditions de production des discours sur les drogues, afin de mettre en relief la criminalisation des usages et la disqualification sociale susceptibles de toucher les usager·es. Les sociologues examinent aussi les particularités des personnes et des usages, ainsi que leur inscription dans le monde social contemporain. La troisième approche identifiée par Michel Kokoreff est qualifiée d'« historique et socio-anthropologique de la modernité » : les drogues, et les problèmes qui leur sont communément associés, sont une production de nos sociétés. On observe un contrôle social des usages, formel — notamment à travers l'appareil législatif, judiciaire — ou informel, via le rôle des fréquentations et des représentations associées à l'usage de drogues. À ce contrôle s'ajoute une multitude de sanctions, symboliques ou formelles. Enfin, les sociologues de l'action publique se sont également emparé·es de cette question en étudiant les changements politiques et institutionnels.

² Kokoreff, M. (2010). *La drogue est-elle un problème ? usages, trafics et politiques publiques* (Petite bibliothèque Payot).

Chapitre 1 : Premières études : la pathologisation des usages et déviance

Les usages de drogues sont traités en sociologie depuis les années 1950 et la « massification »³ des usages de drogues, que l'on peut notamment expliquer par l'augmentation des échanges commerciaux et culturels depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cette période coïncide avec un intérêt grandissant pour les « marginalités populaires » et la montée en puissance des études sur les drogues dans la littérature anglo-saxonne⁴.

En parallèle, la figure du·de la toxicomane comme marginal·e, peu rationnel·le, malade et criminel·le émerge, et le débat public se focalise sur des populations aux marges de la société. C'est dans ce contexte que les premiers travaux de sociologie sont menés, pratiquement tous dans le champ de la déviance, étudiant des populations et des comportements perçus comme ne s'inscrivant pas dans les normes sociales communément admises. Lindesmith (cité par Kokoreff), en 1938, est l'un des tout premiers à s'intéresser aux effets des psychoactifs auprès de personnes souffrant de dépendance aux médicaments à la sortie de l'hôpital et poursuivant les prises pour ne pas ressentir le manque. Ses travaux sont repris en 1986 par Biernacki (cité par Bergeron), qui les complète et montre que la souffrance n'est pas la seule raison pour laquelle on peut continuer à consommer : il faut aussi prendre en compte le plaisir⁵.

Selon Merton (cité par Peretti-Watel et all)⁶, moins un·e individu·e est intégré·e socialement, plus iel a tendance à s'éloigner des normes et à ne pas les respecter. L'usage de drogues serait effectué soit dans le but de satisfaire des aspirations sociales, soit parce que l'utilisateur·rice considère sa situation comme « sans espoir ». On lui doit la théorie des opportunités pour justifier l'entrée dans un acte criminel. Ainsi, les usages pourraient être le fruit d'opportunités proposées aux individu·es. La thèse de l'évasion pour répondre aux besoins sociaux est reprise par Cloward et Ohlin (cité par Peretti-Watel et all.)⁷ à travers une étude sur de jeunes consommateur·rices d'héroïne racisé·es, qui seraient en situation d'échec d'intégration dans la société. En 1972, Jean-Jacques Pin formule un constat similaire : l'usage de drogues traduirait une volonté de mise à l'écart de la société et de la « réalité »⁸. Il n'est pas le seul ; pour Ehrenberg, la sociologie

³ Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue. La Découverte*

⁴ Zufferey, M. C. (2002). *Le consommateur intégré : Entre adaptation à la réalité et production de la réalité. In Société avec drogues (p. 63-77). Érès.*

⁵ Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue. La Découverte*

⁶ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues (Le lien social)*

⁷ *Ibid*

⁸ Pin Jean-Jacques. *Approche sociologique du phénomène drogue. In: L'Homme et la société, N. 23, 1972. Sociologie critique et critique de la sociologie. pp. 167-176.*

des années 1970 est marquée par des analyses dépeignant les jeunes « drogués » comme des jeunes en perdition⁹.

Ces travaux nourrissent l'image collective de l'utilisateur de drogues comme celle d'un individu peu, voire pas, intégré à la société et marginal, en situation d'anomie. Ces résultats font aujourd'hui l'objet de controverses au sein de la recherche sociologique.

Les sociologues interactionnistes se sont, eux aussi, saisis du sujet, notamment ceux de l'École de Chicago. Becker mène une étude auprès d'amis usagers de cannabis en 1953¹⁰, et Feldman conduit une enquête auprès d'usagers d'héroïne en 1968 (cité par Bergeron). Tous deux mobilisent l'observation participante. Leurs travaux remettent en cause la pensée de Merton et les théories scientifiques de l'époque selon lesquelles les usagers de drogues auraient des prédispositions psychologiques à l'usage¹¹. Les interactionnistes symboliques cherchent à déterminer quels mécanismes sociaux font qu'un comportement est désigné comme déviant et portent leur regard sur les interactions dans lesquelles les « déviantes » s'insèrent. Leurs analyses répondent aux théories essentialistes alors dominantes, qui défendaient une approche par les prédispositions des usages de drogues¹².

En 1963, Becker mobilise le concept de contrôle social pour étudier l'usage de drogues dans son ouvrage *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Pour lui, les fumeuses de cannabis suivent ce que l'on appelle « une carrière déviante ». Cette carrière peut être subjective et objective, et l'individu peut la réorienter à la suite d'événements. La carrière subjective renvoie aux justifications des choix et des pratiques de l'utilisateur, qui cherche à être reconnu comme conforme aux normes¹³. Pour autant, les personnes qualifiées de « déviantes » suivent, elles aussi, des règles et ne sont pas coupées de tout contrôle social. Becker en conclut qu'être toxicomane est un « mélange d'aspects pharmacologiques et de données culturelles portant sur la vie sociale »¹⁴. Il souligne ainsi la place des liens sociaux et des contextes dans l'usage de drogues.

⁹ EEhrenberg, A. (1999), *L'individu incertain*, Hachette - 27-Evreux

¹⁰ Becker H. S. (1953), « *Becoming a marijuana user* », *American Journal of Sociology*, vol. LIX, n° 3, p. 235-243

¹¹ Jauffret-Roustide, M. (2009). *Un regard sociologique sur les drogues : décrire la complexité des usages et rendre compte des contextes sociaux*. *La revue lacanienne*, 5, 109-118

¹² Neff, M. (2018). *Usages de drogues au féminin et production du savoir académique*. *Déviance et Société*, 42(3), 569-595. <https://doi.org/10.3917/ds.423.0569>

¹³ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues (Le lien social)*.

¹⁴ Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue (Repères sociologie 536)*.

Les études menées par Preble et Casey (cités par Bergeron)¹⁵ vont dans ce sens : l'usage de drogues est soumis à des codes ; ce n'est pas parce que l'on vient d'un milieu social marginalisé que l'on est nécessairement usager·e. La focalisation sur les classes populaires a invisibilisé les usages de drogues parmi les classes moyennes et aisées et a contribué à étiqueter l'usage de drogues comme indicateur de pauvreté, de marginalité et d'exclusion¹⁶. Pourtant, les travaux de Fagan (cités par Bergeron)¹⁷ montrent que la cocaïne - dont le prix est relativement élevé - est répandue dans tous les milieux. De même, la déviance est relative : au regard de la loi et de l'opinion majoritaire, l'usage de drogues est un acte déviant ; mais au sein d'un groupe d'usager·es, il ne l'est pas, et des règles d'usage peuvent y être présentes. La définition de la déviance est donc mouvante selon les espaces sociaux dans lesquels on se situe.

Chapitre 2 : Autorégulations des usages de drogues

Morgan¹⁸; et Granfield et Cloud¹⁹ (cité·es par Bergeron) ont mené des études sur les classes moyennes, longtemps relativement délaissées. Iels soulignent qu'on peut être usager·e de drogues tout en étant intégré·e à la société et conforme aux normes socialement acceptées, et qu'il est possible de gérer sa consommation. L'usager·e peut faire le choix de commettre tel ou tel acte et mettre en place des stratégies de consommation : c'est la thèse de Cusson²⁰ (cité par Peretti-Watel et al.), pour qui l'acte déviant résulte d'un arbitrage coûts/bénéfices ; il s'intéresse en particulier à ce qui affecte cette balance. Reprenant le concept de carrière, Bennett (cité par Peretti-Watel et al)²¹ met en avant le rôle des choix dans le processus. Pharo²² mobilise d'autres champs scientifiques pour compléter la théorie du choix rationnel en matière de consommation et en dégage que l'individu·e peut aussi être guidé·e par des choix moraux. Castel et Coppel (cités par Ehrenberg)²³ mettent en avant les modes de contrôle informel de l'usage de drogues : par les pair·es, les voisin·es, les ami·es, mais aussi l'auto-contrôle. Pour Zinberg²⁴, les effets et les risques dépendent du produit (*drug*), des dispositions/attentes (*set*) et des contextes/rituels (*setting*) ; ses travaux ont ouvert la voie à l'analyse des usages contrôlés.

¹⁵ *Ibid*

¹⁶ Kokoreff, M., & Faugeron, C. (2010). *Société avec drogues (Trajets)*.

¹⁷ Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue (Repères sociologie 536)*.

¹⁸ *Ibid*

¹⁹ *Ibid*

²⁰ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues (Le lien social)*

²¹ *Ibid*

²² Pharo P. (2006), *Plaisir et intempérance : anthropologie morale de l'addiction, Rapport de recherches MILDT*.

²³ Ehrenberg A. *Individus sous influence. Drogues, alcools, médicaments psychotropes*, Éditions Esprit, « Société », Paris

²⁴ Zinberg, N. E. (1984). *Drug, Set, and Setting*. Yale University Press

Decorte a mené une étude à Anvers (Belgique) auprès d'usager·es de cocaïne et de crack n'ayant pas participé à un traitement²⁵. Il s'intéresse aux formes de contrôle formel et informel des consommations. Les consommateur·ices reconnaissent les risques, pratiquent l'autorégulation et ont suivi un processus d'apprentissage du produit. Sa thèse soutient que l'environnement social, via les rituels et les normes informelles, met l'usage sous contrôle. Iel met en avant le rôle des connaissances et de l'expérience des usager·es dans la régulation des usages. Caiata Zufferey confirme que l'expérience nourrit les stratégies de gestion de l'usage²⁶.

Les sociologues se sont aussi intéressé·es à l'arrêt de l'usage. Selon Lert et Fombonne²⁷, les trois quarts des usager·es de drogues (hors tabac et alcool) ne consomment plus au-delà de 35 ans. Biernacki (cité par Bergeron)²⁸ considère que l'arrêt se joue au niveau des identités personnelles et sociales : il advient par l'abandon de cette identité. Granfield et Cloud (cités par Bergeron)²⁹ soulignent l'importance du capital social dans l'usage et dans l'arrêt. Stimson et Oppenheimer cités par Bergeron³⁰ font ressortir quatre raisons majeures d'arrêt : des événements de vie amenant à réévaluer sa consommation ; le vieillissement ; le manque de plaisir et la disparition de l'euphorie parfois recherchée ; ainsi que les risques sanitaires et sociaux. Ces travaux montrent que certaines idées reçues, véhiculées par le champ médical et psychiatrique, peuvent être discutées : on peut être usager·e, intégré·e et agir de manière rationnelle.

Chapitre 3 : Drogues et modernité

Les sociologues critiques de la modernité se sont, elleux aussi, emparé·es des usages de drogues. Plutôt que de s'intéresser directement aux usages ou aux profils sociologiques des individu·es, iels cherchent à comprendre le sens des pratiques, la façon dont se forment les représentations associées aux usages et les fonctions sociales que peut remplir l'usage de drogues. Selon Alain Ehrenberg, nos sociétés modernes sont celles de l'individu, où des valeurs telles que le dépassement de soi, l'accomplissement personnel, l'efficacité et la productivité sont valorisées à un tel point que les individu·es, pour remplir des fonctions sociales reconnues,

²⁵ Decorte, T. (2002). *Mécanismes d'autorégulation chez les consommateur·ices de drogues illégales Étude ethnographique sur des consommateur·ices de cocaïne et de crack à Anvers (Belgique)*. Dans : Claude Faugeron éd., *Société avec drogues* (pp. 35-62). Toulouse: Érès.

²⁶ Caiata Zufferey, M. (2002). *Le consommateur intégré : entre adaptation à la réalité et production de la réalité*. Dans : Claude Faugeron éd., *Société avec drogues* (pp. 63-77). Toulouse: Érès

²⁷ Lert F. et Fombonne E. (1989), *La Toxicomanie, vers une évaluation de ses traitements*, « Analyses et prospective », vol. 1, Inserm, La Documentation française, Paris

²⁸ Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue. La Découverte*

²⁹ Ibid

³⁰ Ibid

peuvent adopter des démarches qualifiées de déviantes — comme l’usage de drogues — si celles-ci permettent d’atteindre la conformité recherchée³¹. Dans cette perspective, les usager·es de drogues peuvent être présent·es comme ayant réalisé un calcul coûts/bénéfices positif de leurs usages, leur permettant de gérer des situations difficiles³².

Dans ses études sur les addictions, Patrick Pharo montre qu’elles ne touchent qu’une partie des usager·es et que ce rapport de l’individu·e au produit peut se retrouver dans d’autres sphères de sa vie. Pharo souligne aussi qu’une personne usant, voire abusant, d’un produit n’est pas forcément mise en marginalité. De nombreuses études indiquent qu’un certain nombre d’individu·es demeurent actif·ves dans la société tout en ayant des consommations élevées de drogues³³ : il n’y aurait pas de prédispositions cognitives spécifiques, mais une motivation commune relevant de la recherche de récompense.

Selon Alain Ehrenberg, dans des situations d’exclusion, l’usage de drogues et ses effets négatifs relèvent d’un cumul de handicaps sociaux, tels que la déstructuration des liens sociaux et/ou familiaux, un faible niveau d’éducation et de faibles perspectives d’emploi³⁴. La majeure partie des usager·es ne se situe pas dans une problématique de dépendance, mais dans une « quête de plaisir occasionnel, inscrite dans des sociabilités ordinaires ». Les recherches se développent également sur les capacités d’agir des usager·es et la reconnaissance de leurs savoirs, ainsi que sur leur participation à la production de savoirs universitaires. L’ensemble de ces travaux contribue à dépathologiser l’usage — au moins dans ses formes modérées.

Chapitre 4 : En France : Du néant aux populations « à risques »

Les méthodes de recueil de données varient dans le temps et dans leur intensité d’usage. À la fin des années 70, malgré la diversité de profils d’usager·es et d’usages, il n’est admis qu’il n’y a qu’une seule figure : celle du·de la toxicomane³⁵, il n’y a donc pas d’intérêt à ce que des enquêtes aient lieu. Comme le souligne Bergeron, la sociologie Française a longtemps été « marginale » sur ce sujet³⁶. Seule une partie des usager·es peut être identifiée : celle qui fréquente les dispositifs spécialisés, auto-alimentant les stéréotypes et ne mettant à la lumière que celles et ceux ayant des usages problématiques et les plus précaires³⁷.

³¹ Ehrenberg, A. (1999), *L’individu incertain*, Hachette.

³² Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues (Le lien social)*.

³³ PHARO, P. (2010). *Sociologie cognitive et morale de l’addiction*. *Revue Française De Sociologie*, 51(4), 693-720.

³⁴ Ehrenberg, A. (1999), *L’individu incertain*, Hachette.

³⁵ Ehrenberg, A. (1999), *L’individu incertain*, Hachette.

³⁶ Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue. La Découverte*.

³⁷ Jauffret-Roustide, M. (2014). *Les inégalités sociales dans le champ des addictions*. *Les Tribunes de la santé*, 43, 61-68

Patrick Peretti-Watel, François Beck, et Stéphanie Legleye se sont intéressés à la production d'enquêtes sur les usages. Ils relèvent que des années 1970 à 1990, le caractère immoral des drogues rend leur étude difficile. Une des premières enquêtes, parue et menée par le journal *Le Parisien* ne fait pas de distinction des usages³⁸. La plupart des données statistiques utilisées avant les années 1990 sont issues des statistiques de la police et de la justice, mais renseignent mal sur les usages.

Les années 1990 sont marquées par l'émergence des enquêtes qui au fil du temps deviennent de plus en plus poussées, notamment celles de l'INSERM. « L'épidémie » de SIDA fait entrer une question sanitaire et de risque au sein des enquêtes. Les jeunes restent les plus concernés par ces enquêtes. En effet, un parallèle peut être fait avec la « figure du jeune en danger »³⁹. Il occupe une place toute particulière au sein des discours politiques sur les drogues, étant perçu comme à protéger. Les enquêtes quantitatives -au moins sur les usages addictifs- ont émergé dès les années 1990⁴⁰ et c'est en 1992 que l'on distingue pour la première fois les différents usages.

Chapitre 5 : Démocratisation des enquêtes

En 1993 est créé l'OFDT, institut pluridisciplinaire chargé de mener des enquêtes quantitatives. L'organisme est désormais à l'initiative d'une partie non négligeable des enquêtes sur les drogues et leurs usages. Cependant, les données produites par l'organisme font l'objet de critiques⁴¹ : elles sont présentées comme biaisées méthodologiquement, partielles et focalisées sur les groupes les plus connus et traditionnellement étudiés (jeunes à risques, populations marginales).

Dans les années 2000, les enquêtes quantitatives deviennent plus fournies. Les catégories d'usages se développent et les enquêtes auprès des adultes et des adolescent.es se démocratisent⁴². On constate une plus grande prise en compte des contextes et motivations d'usages. Ces enquêtes auraient alimenté une grande partie de la recherche sur les addictions des jeunes dans les années 2000⁴³. Elles reflètent l'évolution des considérations pour le sujet et

³⁸ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues (Le lien social)*.

³⁸ Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue (Repères sociologie 536)*

³⁹ Beck, F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M. & Legleye, S. (2010). *Regards sur les addictions des jeunes en France. Sociologie, 1, 517-535*

⁴⁰ Beck, F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M. & Legleye, S. (2010). *Regards sur les addictions des jeunes en France. Sociologie, 1, 517-535*

⁴¹ BECK, F. 2000. « La tentation de la représentativité dans les enquêtes en population générale sur les usages de substances psychoactives », *Psychotropes, représentations*, vol. 6, n° 3, p. 7-25

⁴² Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue. La Découverte*

⁴³ : Beck, F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M. & Legleye, S. (2010). *Regards sur les addictions des jeunes en France. Sociologie, 1, 517-535*

sont le reflet d'une plus grande volonté scientifique et politique de catégoriser les pratiques et les pratiquant.es. Par exemple, la progressive hétérogénéisation des terminologies d'usager.es. Cependant, les enquêtes sociologiques quantitatives sur ce sujet peuvent faire l'objet de critiques car elles peuvent être jugées peu représentatives de l'expérience vécue des usager.es

Chapitre 6 : Faible présence des étudiant.es comme population d'étude, omniprésence des « jeunes »

Beck et al.⁴⁴ constatent les études sociologiques sur les usages de drogues des étudiant.es : elles sont peu fournies et quasi inexistantes. Cette population se confond souvent avec la catégorie « jeunes » qui est en revanche bien documentée.

À partir des données téléphoniques du *Baromètre Santé 2000*, une étude de Beck et al.⁴⁵ compare un échantillon de d'étudiant·es à des non-étudiant·es du même âge. Les résultats montrent que les étudiant.es déclarent moins consommer de tabac, sont moins dépendants et se distinguent surtout par des ivresses alcooliques plus fréquentes, une expérimentation du cannabis plus courante et une forte diminution de l'usage régulier par rapport à leurs pairs non étudiant.es. Les auteurs observent que les usages d'autres substances illicites ne diffèrent pas et que les écarts de genre s'atténuent dans la population étudiante. Ils invitent à analyser l'effet des origines sociales et du mode de vie étudiant sur cette configuration, soulignant l'importance d'enquêtes spécifiques à l'univers étudiant.

Pour analyser les usages de substances chez les jeunes en France, l'OFDT mobilise un ensemble de dispositifs : ESCAPAD, EnCLASS, ESPAD (quantitatif) et le programme qualitatif ARAMIS.

ESCAPAD fournit depuis 2000 des indicateurs d'usages à 17 ans. EnCLASS est une enquête biennale en milieu scolaire couvrant la métropole et les outre-mer et suit, de la 6e à la terminale, tabac, alcool, cannabis, e-cigarette et indicateurs de santé scolaire. ESPAD est le cadre de comparaison européenne des usages à 16 ans ; ARAMIS (2014-2017) et ARAMIS 2 (2020-2021) apportent un éclairage sur les motivations, les contextes d'initiation.

L'étude de Guichard et al.⁴⁶ montre que les jeunes utilisent les technologies de l'information pour s'approvisionner et s'informer, mais manquent de ressources fiables

⁴⁵ Beck, F., Legleye, S., Guilbert, P., & Peretti-Watel, P. (2005). *Les usages de produits psychoactifs des étudiants. Psychotropes*, 11(3), 31-51.

⁴⁶ Guichard, A., St-Jacques, M., Lefrançois, C., Gagnon, M.-P., & Roy, É. (2020). « Repenser la réduction des méfaits à l'ère du numérique pour les jeunes consommateurs »

Les travaux de Sophie Le Garrec⁴⁷ insistent sur les logiques expérientielles, relationnelles et symboliques des premiers usages. Elle montre que les jeunes s'inscrivent dans une dynamique de construction identitaire, dans un contexte marqué par des attentes fortes de performance scolaire et d'insertion sociale, où les pairs jouent un rôle central dans l'usage. Le Garrec mobilise le concept de dispositions plurielles pour souligner que les individus peuvent activer différentes manières d'être selon les contextes. Elle met également en évidence l'importance des perceptions différenciées du risque, construites à partir des expériences, des représentations collectives et de l'effet recherché.

La sociabilité influe fortement sur les usages des jeunes. Dans l'étude IREFREA décrite par Bohrn & Fenk⁴⁸ des approches quantitatives et qualitatives décrivent l'impact des pairs sur les consommations récréatives chez les jeunes. Les consommateur·rices de drogues déclarent un cercle amical majoritairement consommateur, contrairement aux non-consommateur·rices dont l'entourage est peu usager et limité au cannabis ; les deux groupes partagent pourtant les mêmes lieux festifs mais maintiennent des sociabilités séparées. Les auteur·ices montrent que chacun tend à s'adapter aux normes implicites de son groupe et que la communication est plus aisée avec celles et ceux qui consomment le même produit. L'isolement relatif entre usager·es et non-usager·es éclaire la socialisation par ces pratiques.

Chapitre 7 : Construction sociale des drogues et cadres normatifs

Les travaux de Bergeron (2009)⁴⁹ rappellent que la catégorie « drogue » n'est pas donnée mais socialement construite. Les classifications juridiques et sanitaires et subjectives distinguent des usages récréatifs, auto-thérapeutiques ou problématiques et façonnent les perceptions publiques. En France, ces classements se sont inscrits dans une histoire longue : les politiques de prévention, de réduction des risques (RdR) et de sécurité ont succédé aux régimes prohibitif et médical, ce qui explique des tensions permanentes entre normalisation de certaines consommations (alcool, cannabis) et illégitimité d'autres. Dans leur ouvrage *Les drogues face au droit* Bergeron & Colson montrent comment le droit organise des trajectoires différenciées (usager·e/transport/détention/vente) et contribue à produire des inégalités de traitement selon

⁴⁷ Le Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Presses universitaires du Mirail.

⁴⁸ Bohrn, K., & Fenk, R. (2003). *L'influence du groupe des pairs sur les usages de drogues*. *Psychotropes*, 9(3), 195-202

⁴⁹ Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue*. *La Découverte*

les espaces sociaux, les profils et les substances. Les analyses d'A. Coppel 2002⁵⁰ et du Groupe Pompidou 2003⁵¹ se concentrent sur la réduction des risques et les stratégies d'usages. L'idée est de civiliser les drogues en reconnaissant l'existence des usages pour mieux en réduire les dommages. Ces dispositifs se sont d'abord développés pour les usages par injection puis se sont étendus aux produits festifs (alcool, cannabis, MDMA). Ils offrent un répertoire d'outils transférables aux milieux étudiants (prévention ciblée, organisation d'évènements sécurisés, médiations par les pairs) et renvoient à la capacité des usager·es de s'auto-réguler. Dans ce paysage, la Loi de 1970 reste un jalon essentiel. Comme le rappelle Marchant⁵², cette loi, inspirée de la guerre à la drogue, mêle sanction pénale et injonction aux soins et repose sur la « théorie de l'escalade ». Elle n'a que peu évolué malgré l'essor de la RdR. Cette loi continue de peser sur les usager·es, notamment les jeunes, en renforçant l'étiquetage et la stigmatisation.

Chapitre 8 : Inégalités sociales et de genre et trajectoires différenciées

Les inégalités sociales traversent fortement le champ des études des usages de drogue. Les populations en marges, ou considérées comme à risques sont fréquemment l'objet d'études. Jamouille & Panunzi mènent une enquête ethnographique transfrontalière entre la Belgique et la France pour interroger des personnes ayant eu une dépendance⁵³. Les auteur·es décrivent les trajectoires marquées par la précarité, la stigmatisation et la disqualification sociale, ainsi que les stratégies de « bricolage » élaborées pour trouver un sens et une place dans la société.

Jauffret-Roustide⁵⁴ montre que la position sociale, la profession et le niveau de diplôme façonnent les rapports aux substances psychoactives. Chez les adultes, le genre reste déterminant, tandis que chez les adolescent·es des variables comme la confiance en l'avenir ou l'investissement scolaire peuvent jouer autant que les variables sociodémographiques. L'auteure souligne que les représentations des addictions renvoient souvent à la précarité et appelle à replacer les pratiques dans leur contexte socio-politique pour comprendre les liens entre inégalités et usages. Dans une autre étude⁵⁵, elle démontre que les femmes usagères ayant vécu des violences dans l'enfance sont plus à risques que les hommes, et qu'elles s'initient aux drogues via leurs relations amoureuses.

⁵⁰ Bergeron, H., & Colson, R. (2015). *Les drogues face au droit*. Presses Universitaires de France

⁵¹ Groupe Pompidou (2003). *Réduction des risques liés à l'usage de substances autres que par injection : Actes du Séminaire, Strasbourg, 21-22 fév. 2002*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.

⁵² Marchant, A. (2018). *Petite histoire de la prohibition des stupéfiants en France*. *Délibérée*, 3(1), 10-15.

⁵³ Jamouille, P., & Panunzi-Roger, N. (2001). *Enquête de terrain auprès d'usagers de drogues*. *Psychotropes*, 7(3), 31-48.

⁵⁴ Jauffret-Roustide, M. (2014). *Les inégalités sociales dans le champ des addictions*. *Les Tribunes de la santé*, 43(2), 61-68

Dans ses travaux sur les usagères-revendeuses insérées socialement, Sarah Perrin montre qu'elles développent des stratégies de régulation de leurs usages en fonction des contextes sociaux, professionnels ou familiaux. Elles mobilisent des savoirs profanes, intègrent les logiques de réduction des risques, et organisent leur consommation pour qu'elle n'empiète pas sur leur insertion sociale, illustrant la capacité à mener une "double vie" assumée et fonctionnelle⁵⁶. Dans son article, Neff critique l'androcentrisme de la recherche. Elle part du constat que la sociologie des drogues reste androcentrée. L'autrice examine la formation du champ de recherche consacré aux usages féminins. Elle recense les approches dominantes (analyses comparatives, figures de la « mère toxicomane » ou de la « femme victime ») Elle identifie un angle encore peu exploré : l'étude des carrières institutionnelles de femmes usagères de drogues.

Partie II : Discussion et problématique

Chapitre 1 : Ce que nous retenons de la revue de littérature.

Nos lectures mettent en dialogue trois courants d'études qui structurent la littérature sur les usages de drogues : l'interactionnisme avec la notion de carrière, l'étude des sociabilités, et les rationalités et régulations en modernité. D'un côté, la tradition interactionniste montre que l'« activité déviante » est apprise, située et encadrée par des normes informelles, avec gestion de soi et techniques de neutralisation ; elle éclaire la construction des frontières d'acceptabilité et du dévoilement/dissimulation.

Ce volet est complété par les travaux sur les pairs : les entrées, la poursuite et les modalités d'accès aux produits dépendent de fenêtres d'opportunité relationnelles et de transmissions situées (soirées privées, espaces festifs), où s'observent relâchement normatif, rituels et gestion collective des états modifiés. Les recherches sur les normes liées aux drogues mettent en évidence des autorégulations.

En parallèle, la littérature moderniste analyse les usages en perspective d'une société addictogène valorisant performance et autonomie : certaines pratiques ont une finalité conforme aux attentes sociales (tenir, se stimuler/se calmer), tout en demeurant moralement controversées. Les approches par la rationalité située situent l'usage dans des calculs coûts/bénéfices, plaisirs et contraintes morales sans économicisme, et convergent avec l'idée

⁵⁶ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal*. Lormont : Le Bord de l'eau.

d'instrumentalisation des substances, mais aussi de mise à distance des risques par neutralisation et « cadrage » du contexte. Enfin, nos lectures soulignent des différences au niveau de la position sociale des individus.

Chapitre 2 : Définition de l'objet sociologique

Nous étudions les usages de drogues en population étudiante dans l'enseignement supérieur toulousain. Nous les considérons comme des pratiques sociales situées et régulées, au croisement de substances, de dispositions et de contextes. Par « usage », nous entendons des conduites socialement apprises et normativement encadrées qui prennent sens dans des situations concrètes (qui/avec qui, où, quand, comment, pourquoi) et s'inscrivent dans des carrières d'usage faites d'initiations, d'apprentissages, d'ajustements et de possibles arrêts. Cette conception interactionniste nous permet d'appréhender l'« activité » d'usage comme apprentissage de définitions de la situation, d'effets et de justifications, sous le regard et le contrôle des pairs.

Nous postulons que la population étudiante du supérieur est relativement sous-documentée en sociologie des usages de drogues : la littérature francophone tend à confondre étudiant·es et “jeunes”, et les rares travaux spécifiquement centrés sur les étudiant·es demeurent peu fournis au regard de l'abondance d'études sur les adolescent·es ou les publics festifs/“à risque” ; par ailleurs, plusieurs dispositifs OFDT structurants ciblent d'abord les 17 ans ou les élèves (ESCAPAD, EnCLASS, ESPAD), ce qui n'embrasse pas l'univers étudiant du supérieur, d'où l'intérêt d'une focale dédiée³. Ce déficit s'inscrit aussi dans une tendance historique de la sociologie des drogues à sur-représenter les marges sociales au détriment des groupes “insérés” (dont les étudiant·es),

Chapitre 3 : Cadre théorique mobilisé

Nous souhaitons mobiliser le concept de carrière pour envisager les usages : des trajectoires ouvertes faites d'initiations, d'apprentissages pratiques et moraux, d'ajustements et d'éventuels arrêts. Parallèlement, l'étiquetage et le stigmatisme structurent ce que nous osons montrer/cacher, ainsi que les frontières d'acceptabilité dans les usages. Il éclaire aussi le regard que les autres peuvent porter sur ce fait social. Nous nous attendons à observer des premières fois encadrées, des règles informelles et partagées ainsi que des dévoilements sélectifs.

De plus, nous pensons que le contrôle social informel des pairs structure les usages en milieu étudiant. Les sociabilités (soirées en appart', fêtes étudiantes, cercles d'ami·es) produiraient des normes profanes situées, des rituels et des sanctions symboliques qui balisent les frontières

d'acceptabilité. Nous anticipons la présence de contextes d'entre-soi, de formes de veille et de décisions d'ouverture et fermeture de l'accès aux produits par le groupe susceptible d'orienter l'entrée, la poursuite ou l'abstention d'usage.

Nous réinterprétons la théorie des opportunités : nous la pensons comme un ensemble de contextes rendant l'essai probable, et la continuation probable. Nous pensons que l'éloignement du contrôle familial, certains temps forts universitaires, des espaces abrités et des relations de confiance facilitent l'entrée dans les usages.

Dans une autre mesure, nous considérons que les usages étudiants peuvent être lus par le concept « drug–set–setting » (Zinberg). Les effets et risques dépendront du produit (*drug*), des dispositions/attentes (*set*) et du contexte (*setting*). Nous étudierons la présence de règles et d'autorégulations rendant les usages compatibles avec la vie étudiante.

Nos lectures nous amènent à penser que les étudiant.es peuvent adopter des comportements d'usages analysables sous l'angle de rationalités situées. Nous pensons que les usages peuvent être le fruit d'arbitrages entre bénéfices identifiés et coûts. Ces arbitrages tiennent de représentations différenciées des substances et par des techniques de neutralisation des risques pour leurs usages.

Dans le cadre de notre analyse, nous souhaitons mobiliser le concept de « société addictogène ». Dans un univers normatif qui valorise la performance, l'autonomie et l'auto-gouvernement de soi, l'usage de drogues peut être un moyen d'atteindre ces normes sociales.

Chapitre 4 : Question de recherche et sous-questions

Tous ces matériaux nous amènent à formuler la question de recherche suivante :

Comment les usages de drogues d'étudiant.es Toulousain.es se constituent, se régulent et se justifient-ils au croisement des sociabilités, des contraintes universitaires et de cadres normatifs ?

Nous formulons les sous questions suivantes :

Quelles sont les motivations qui poussent les étudiant.es à faire usage de drogues ?

Comment les sociabilités peuvent-elles intervenir dans les usages de drogues des étudiant.es de l'Université de Toulouse ?

Comment les usages de drogues des étudiant.es peuvent-ils s'inscrire dans des normes sociales et d'usages ?

Comment les usages de drogues peuvent-ils s'inscrire dans des comportements socialement valorisés ?

Comment les usages de drogues des étudiants de l'Université de Toulouse peuvent-ils s'inscrire dans leur vie universitaire ?

Quelles normes personnelles et collectives traversent les usages des étudiant.es ?

Chapitre 5 : Hypothèses

Nous formulons plusieurs hypothèses :

- Les groupes de pairs usagers constituent instance de contrôle social et orientent les usages.
- Devenir étudiant.es à l'Université entraîne des opportunités d'usages de nouvelles substances chez des personnes déjà usagères.
- Certaines drogues sont utilisées dans des contextes particuliers tandis que d'autres font l'objet d'une plus grande diversité d'usages.
- Les usager.es de drogues peuvent stigmatiser des comportements qu'ils considèrent comme déviants.
- les usager.es font moins appel aux drogues lors des temps de cours

Partie III Cadre méthodologique

L'enquête s'inscrit dans le cadre de notre stage au SSE, financé par l'AMI Pacte (axe « état des lieux des usages »). Le SSE était à la recherche d'étudiant.es pour mener une enquête sur les Usages de drogues d'étudiant.es couvert.es afin de mieux connaître le phénomène dans sa population. Cette enquête se place dans une démarche microsociologique compréhensive.

Chapitre 1 : Choix de la méthodologie.

Nous avons retenu l'entretien semi-directif comme méthode d'enquête car les travaux en sociologie des drogues restent encore peu nombreux à documenter les étudiants. De plus, nous apprécions cette méthode qui nous place au plus près de la parole des enquêté.es : il s'agit « de “faire parler” et d'écouter les enquêtés, afin de recueillir un discours approfondi, contextualisé, narratif »⁵⁷ et de « mettre au jour les savoirs et les expériences des acteurs sociaux eux-mêmes »⁵⁸. Par rapport aux questionnaires, il permet d'accéder à un langage « naturel », à des récits situés dans des parcours et à des liens explicites entre représentations, normes informelles et

⁵⁷ Kaufmann, J.-C. (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan.

⁵⁸ A., & Gotman, A. (1992). *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris : Nathan.

pratiques³. Il aide ainsi à « faire apparaître la cohérence d’attitudes et de conduites sociales, en inscrivant celles-ci dans une histoire ou une trajectoire à la fois personnelle et collective »⁵⁹.

Appliquée aux drogues, l’approche par trajectoires permet d’interroger la place du risque au fil du temps, les espaces d’usage, les liens de proximité et les points de rupture propices aux prises de risque⁶. Plus largement, le qualitatif « donne la possibilité de fournir des détails sur les pratiques d’usage et d’appréhender les processus sociaux à l’œuvre »⁷, là où le quantitatif mesure des prévalences et des profils sans toujours expliciter les pourquoi et comment. Notre dispositif s’inscrit en complément d’une enquête par questionnaire conduite au SSE par Émilie Jouanjus, pharmacologue, sur les usages de médicaments et de drogues.

Sur le plan analytique, nous procédons par allers-retours entre matériaux et concepts, avec comme logique de : partir du terrain sans figer a priori les résultats, affiner progressivement les catégories et rechercher une image convaincante de la complexité des réalités étudiantes, en tenant compte de la dimension subjective des actrices⁸.

Chapitre 2 : Calendrier de l’enquête

A. Phase 1 : Exploratoire (septembre 2023 – décembre 2023)

Cette première étape combine revue de littérature, conception et test de la grille d’entretien, ainsi qu’un recrutement d’essai. Après une mobilisation initiale via les réseaux sociaux (fin novembre), sans succès. Dès lors, nous avons privilégié l’aller-vers sur le campus de l’UT2. Cinq entretiens exploratoires ont été réalisés du 15 au 21 décembre 2023 auprès d’étudiant·es ayant eu au moins un usage au cours des douze derniers mois. Nous avons testé notre grille d’entretien lors de cette phase.

B. Phase 2 : Stage au SSE (mars – mai 2024)

Nous avons conduit 13 entretiens semi-directifs supplémentaires (mars-mai 2024). Cette phase s’est déroulée lors de notre stage au SSE. Nous avons eu la chance de bénéficier d’un accès au terrain par l’autorisation de diffuser une affiche de notre appel à participation dans les locaux, et dans les logements CROUS ainsi que la promotion de notre enquête via les canaux de diffusion de l’Université et par les ERS. Nous sommes allés flyer sur les bords de Garonne en Avril 2024. Parallèlement, l’enquête par questionnaire conduite au SSE par Émilie Jouanjus sur

⁵⁹ Beaud, S. (1996). « L’usage de l’entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l’“entretien ethnographique” », *Politix*, n° 35, 226-257

les usages de médicaments et de drogues proposait aux répondant·es de laisser un contact pour nos entretiens.

Chapitre 3 : Présentation des données

Nous avons ciblé des étudiant·es inscrit·es dans un établissement couvert par les services du SSE ayant déclaré au moins un usage de drogue au cours des 12 derniers mois. Un tableau synoptique est disponible en annexe 1.

Notre échantillon compte 18 étudiant·es. Quatre enquêté·es m'ont été recruté·es via l'affichage (SSE, logements CROUS), trois par interconnaissance, et trois grâce à l'effet boule de neige. Deux étudiant·es ont été recruté·es par l'intermédiaire des associations étudiantes, trois lors d'actions d'aller-vers (dont deux séances de *flying* sur les quais de Garonne et la place Saint-Pierre), un par la communication de l'Université sur les réseaux sociaux, et enfin deux via le questionnaire SSE, qui proposait aux répondant·es de laisser leurs coordonnées pour un entretien qualitatif. Ce recrutement multimodal limite les effets d'entre-soi. La durée des entretiens s'étale d'environ 0h49 à 1h28, pour une médiane \approx 1h06 (moyenne \approx 1h04). Les modalités sont équilibrées : 9 en présentiel et 9 en visioconférence.

Nous atteignons une parité de genre (9 femmes / 9 hommes), avec un âge allant de 19 à 27 ans (moyenne \approx 22,1 ; médiane 22). Le public couvre l'ensemble du supérieur : Licence (L1–L3) : 9 étudiant·es, Master (M1–M2) : 6 étudiant·es, Doctorat 1, Prépa 1, BUT 1. Les disciplines sont variées : sciences sociales, sciences politiques, LEA, droit, informatique, biologie, neurosciences, physique, prépa scientifique, ingénierie et couvrent les 3 pôles universitaires de la ville (UT1, UT2, UT3) ainsi que les VUES (voir annexes).

A. Substances déclarées

Dans notre échantillon de 18 étudiant·es toulousain·es, les substances psychoactives les plus répandues sont le cannabis, le tabac et l'alcool. Tou·tes les participant·es déclarent avoir consommé du cannabis au moins une fois au cours de leur vie. De même, 15 déclarent avoir consommé de l'alcool et du tabac. Parmi les drogues citées ensuite, la MDMA/ecstasy a été expérimentée par 13 enquêté·es. La cocaïne a été essayée par environ la moitié de l'échantillon, et 8 personnes ont essayé des champignons hallucinogènes. Des substances comme la kétamine (6), le LSD (7) ou les poppers (5) sont également mentionnées, avec une fréquence moindre.

Enfin, des usages plus rares ont été relevés : héroïne, crack, codéine, protoxyde d'azote ("proto") et GHB n'ont été cités qu'une seule fois chacun.

B. Fréquence et niveaux d'usage déclarés

Outre la variété des substances consommées, nous avons choisi de situer les usages sur une échelle allant de l'abstinence (usage passé mais interrompu et/ou volonté de ne pas réitérer), à l'expérimentation, l'usage occasionnel, l'usage régulier et l'usage quotidien. Il en ressort que, dans ce groupe d'étudiant·es usager·es, la plupart des usages sont occasionnels ($\approx 69\%$), plutôt que réguliers ou quotidiens (ces derniers concernant majoritairement le cannabis et le tabac).

Pour le cannabis, environ deux tiers des enquêté·es en font un usage occasionnel. Une minorité a un usage plus soutenu : on compte 3 personnes ayant un usage quotidien et 1 personne ayant un usage régulier (au moins une consommation par semaine). Notons qu'aucun·e enquêté·e n'a déclaré s'être limité·e à une seule expérimentation : celles et ceux qui ont essayé le cannabis ont soit réitéré l'usage, soit cessé durablement (certain·es ancien·nes fumeur·ses se définissant comme abstiné·es au moment de l'entretien malgré un passé de consommation).

Concernant le tabac, la consommation tend à être plus intensive dans notre échantillon : parmi les 15 personnes ayant déclaré un usage au cours de la vie, 9 fument quotidiennement, 2 fument de manière régulière (quelques fois par semaine) et 4 se limitent à un usage occasionnel. L'usage de cannabis et de tabac peut avoir lieu conjointement ; il s'agit de l'une des principales pratiques de polyconsommation relevées.

À l'inverse, l'usage d'alcool déclaré par les enquêté·es est majoritairement ponctuel : 13 des 15 déclarent ne boire qu'à l'occasion (par exemple en soirée), aucun·e n'a une consommation quotidienne, 1 personne a un usage régulier et 1 personne est abstiné·e. Pour les autres drogues illicites (MDMA, cocaïne, etc.), l'usage rapporté est quasi exclusivement occasionnel ou expérimental. Par exemple, 11 des 13 usager·es de MDMA n'en consomment qu'occasionnellement (quelques fois par an ou moins) et aucun·e n'exprime d'usage régulier. De même, les personnes ayant fait usage de cocaïne, LSD, kétamine, poppers ou champignons décrivent pour l'essentiel un usage occasionnel ou expérimental.

C. Âge d'initiation aux substances

Les entretiens ont permis de recueillir, pour chaque participant·e, l'âge d'expérimentation initiale par substance. La découverte des drogues commence majoritairement à l'adolescence. Pour le cannabis, l'âge du premier joint se situe autour de 16–17 ans dans l'échantillon (plusieurs enquêté·es évoquent une initiation vers 15–16 ans ; la médiane se situe aux alentours

de la classe de première/terminale). Certain·es se distinguent par une précocité marquée : une enquêtée évoque un premier usage à 12 ans, une autre à 14 ans, souvent dans le prolongement d'autres expériences précoces (alcool ou tabac dès le collège).

L'alcool est souvent goûté pour la première fois durant l'adolescence, parfois très tôt (plusieurs enquêtés mentionnent un premier verre vers 13–15 ans, et une personne rapporte une première ivresse à 10 ans en contexte familial). Le tabac suit une chronologie similaire, avec des premières cigarettes fréquemment autour de 14–16 ans.

Pour d'autres drogues (MDMA, cocaïne, LSD...), l'initiation intervient généralement plus tard, le plus souvent entre 17 et 20 ans, c'est-à-dire au moment de l'entrée dans la vie étudiante/jeune adulte. Parmi les usager·es de MDMA, la première prise survient en moyenne vers 18 ans ; le premier essai de cocaïne se situe autour de 18–19 ans chez la plupart des personnes concernées. Ces chronologies sont cohérentes avec le fait que beaucoup situent leurs « premières fois » juste après la majorité, lors des premières années d'indépendance (soirées étudiantes, etc.), bien que, pour certain·es, l'expérimentation ait eu lieu dès le lycée.

Partie IV : Présentation et analyse des résultats empiriques

Chapitre 1 : Parcours biographique dans l'usage et la perception des drogues

L'usage de drogue n'est pas quelque chose d'inné, on ne naît pas usager·e. L'entrée, et la continuation dans les usages comprennent tout un processus biographique, situé contextuellement qu'il convient de mettre en avant pour les comprendre.

Dans cette première partie, nous montrons comment se construisent les « entrées en usage » (curiosité, opportunités relationnelles), comment s'opère l'apprentissage pratique et normatif (essais-erreurs, repérage des limites, règles d'auto-régulation), puis comment surviennent des inflexions (ralentissements, pauses, abandons partiels) à la jonction de contraintes académiques et de requalifications morales.

A. Curiosités et opportunités, des facteurs rendant l'expérimentation propice

A.1 Le contexte d'initiation propice : l'éloignement avec les instances de contrôle social juvéniles

L'analyse des entretiens nous apprend que l'entrée dans l'enseignement supérieur, les mobilités (Erasmus, déménagement, voyages), et certains cadres « intermédiaires » comme l'internat, peuvent aller de pair avec à un relâchement du contrôle informel familial et d'une reconfiguration des sociabilités. Sauf initiation par les parents, l'expérimentation des drogues se fait toujours quasiment en leur absence. Ces conditions créent des « opportunités »⁶⁰ d'usage et déplace les normes perçues et mises en œuvre, ce qui explique la concentration de certaines premières fois aux moments du passage à l'université et lors d'éloignements temporaires. Le passage à l'université est un moment pour lequel la surveillance parentale diminue. Plusieurs des enquêtés associent le moment d'entrée dans certains usages à l'entrée dans les études supérieures.

« Mais après à l'université, quand je me suis éloigné un peu de ma famille, j'ai commencé un peu à fumer du tabac » Mohammed.

Cette mise à distance confirme le rôle du contrôle informel parental chez les jeunes, et qu'une baisse de ce contrôle favorise des opportunités aux initiations ou une intensification des usages.^{61 62} . Pour la plupart des étudiant·es, l'entrée à l'Université s'articule avec la découverte d'une certaine autonomie et le départ du domicile familial. D'autres mobilités, ont été décrites par les étudiant·es et mises en lien avec leurs usages, comme par exemple celui des vacances.

« La première fois que j'ai pris de la cocaïne c'était en vacances avec mes amis » Jean.

L'éloignement du domicile expose à de nouvelles normes et opportunités ; les trajectoires de jeunesse sont souvent scandées par de telles ruptures, où l'initiation aux drogues se confond avec d'autres (sexualité, autonomie).⁶³ Cette désorganisation/réorganisation des instances de sociabilité primaires (famille, amis d'enfance) ouvre à des normes différentes, et de plus grandes opportunités dans un contexte d'individualisation des parcours.⁶⁴⁶⁵

L'entrée à l'Université est propice à de nouvelles formes de socialisation par l'éloignement des amis d'enfance, du lycée et les choix de chacun.e en termes d'orientation. La socialisation

⁶⁰ Beck, F., Legleye, S., Guilbert, P., & Peretti-Watel, P. (2005). *Les usages de produits psychoactifs des étudiants. Psychotropes*, 11(3), 31-51.

⁶¹ Ibid

⁶² Jauffret-Roustide, M., Oudaya, L., Rondy, M., Kudawu, Y., Le Strat, Y., Couturier, E., Emmanuelli, J., & Desenclos, J.-C. (2008). *Trajectoires de vie et prises de risques chez les femmes usagères de drogues. médecine/sciences*, 24, 111-121.

⁶³ Ibid

⁶⁴ Ogien, A. (2012). *Sociologie de la déviance (nouv. éd.)*. Paris : PUF

⁶⁵ Ehrenberg, A. (1999). *L'individu incertain*. Paris : Hachette.

secondaire par les pairs peut amener des occasions et des règles d'« usage situé », distinctes de celles du lycée.

« *L'alcool, j'ai commencé à 18 ans, quand j'ai commencé à sortir en soirée étudiante, j'en buvais pas du tout quand j'étais au lycée* » Pauline.

La soirée étudiante fournit un cadre de légitimation et d'apprentissage pratique tandis que les premières fois servent aussi à s'intégrer au groupe de pairs et à s'affranchir des interdits familiaux.^{66 67} Les espaces festifs (clubs, teufs, boîtes techno) cumulent accessibilité des produits, présence d'initiateur·ices et tolérance situationnelle : « *Ouais genre la coke arrive en même temps que les teufs* » Léa. Ces milieux constituent des environnements facilitateurs d'expérimentation et d'accès, d'autant plus que certains d'entre eux ne sont accessibles qu'une fois la majorité atteinte, ce qui peut avoir un lien avec certaines expérimentations plus tardives, notamment la MDMA, cocaïne et Kétamine. Ces lieux offrent des opportunités d'usages aux étudiant·es (création de liens en rapport avec la fréquentation des lieux) Ils rendent l'acte possible⁶⁸. Ainsi, ce sont les configurations plus que les traits individuels qui pèsent sur la genèse des usages.⁶⁹

A.2 La curiosité et l'expérimentation de soi

Comme l'écrivent Beck et al., « la prise de produits [...] peut être une question d'opportunité [et] s'inscrire dans un désir d'expérimentation de nouvelles sensations »⁷⁰. De même, pour Pharo, l'entrée se fait le plus souvent « de bon cœur et de façon pleinement consentante [...] par attirance, curiosité et sans conflit interne ».⁷¹ Des enquêté·es justifient leur entrée dans les usages par cette raison.

« *j'avais toujours été curieuse de la drogue dure, j'ai commencé, enfin j'ai essayé l'ecstasy en premier* » Blandine .

⁶⁶ Jamouille, P., & Panunzi-Roger, N. (2001). Enquête de terrain auprès d'usager·es de drogues. *Psychotropes*, 7(3), 31-48

⁶⁷ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal*. Lormont : Le Bord de l'eau

⁶⁸ Bennett, A. M. (2002). « État des lieux et stratégies de RdR en milieux festifs », in Groupe Pompidou (dir.), *Réduction des risques liés à l'usage de substances autres que par injection*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.

⁶⁹ Jauffret-Roustide, M., Oudaya, L., Rondy, M., Kudawu, Y., Le Strat, Y., Couturier, E., Emmanuelli, J., & Desenclos, J.-C. (2008). *Trajectoires de vie et prises de risques chez les femmes usagères de drogues*. *médecine/sciences*, 24, 111-121

⁷⁰ Beck, F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M., & Legleye, S. (2010). *Regards sur les addictions des jeunes en France*. *Sociologie*, 1(4), 517-535.[

⁷¹ Pharo, P. (2010). *Sociologie cognitive et morale de l'addiction*. *Revue française de sociologie*, 51(4), 692-719.

Cette présence du motif curieux est cohérente avec les résultats d'enquêtes scolaires (ESPAD) où une large majorité des jeunes justifient leur première prise par la curiosité, rappelant que l'initiation relève d'une épreuve d'exploration plus que d'une contrainte⁷².

Les récits d'initiation recueillis par lors que l'enquête ARAMIS auprès des 14-17 ans montrent que l'« impulsion première » est bien la découverte de « ce que ça fait », avec une attention aux effets « guettés et recherchés »⁷³. On retrouve cette dernière dimension chez certain.es de nos enquêté.es. La curiosité repose sur l'expérimentation, avec l'utilisation d'un champ lexical scientifique : tester des effets, les éprouver, savoir comment ça fonctionne, mieux se connaître

« Je me suis un peu intéressé en mode ingé : ok le cerveau il fait quoi, il envoie quoi, c'est marrant, ça marche comment quoi » [...] Pour tout le reste, c'était vraiment une première expérience, tester, voir ce que ça me faisait, si j'avais une préférence, et c'était vraiment pour... pour découvrir de nouvelles sensations. » Alexandre

On retrouve ici ce que Le Garrec décrit comme un « modèle de construction de soi par l'essai », où tester ses limites et ses sensations fait partie des apprentissages juvéniles, et le « modèle de transmission familial laisse place à un modèle de construction de soi par l'expérimentation⁷⁴ ». L'expérimentation se réalise parfois lorsque la curiosité est collective, et les premières fois peuvent être communes.

*« Et avec quelques amis pareils, alors là c'était en terminale j'ai pris des champignons, des truffes de *Zamnesia* donc pas des trucs très puissants non plus. Juste une expérience comme ça, à plusieurs, dans une maison avec des amis »*, Dimitri

L'imaginaire issu des représentations des effets précède parfois l'expérience et peut, là aussi, nourrir cette curiosité, avec une volonté de mettre à l'épreuve ses connaissances théoriques par la pratique. L'essai peut être perçu comme une manière d'informer/confirmer les informations dont les usager.es ont connaissance.

⁷² Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007), *Les usages sociaux des drogues*, PUF.

⁷³ Obradovic, I. (2019). *Attitudes, représentations, aspirations et motivations lors de l'initiation aux substances psychoactives. Enquête ARAMIS (Rapport)*. Paris : Observatoire français des drogues et des tendances addictives (OFDT)

⁷⁴ LLe Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail.

« La fumette, j'ai commencé à m'y intéresser parce que je savais que ça pouvait faire quelque chose de drôle, on va dire, mais je ne savais pas quoi exactement » Alexandre.

B. Processus de normalisation : de la banalisation à la maîtrise pratique

La curiosité et l'expérimentation de soi constituent des moteurs subjectifs et individuels d'entrée dans les usages, tout comme l'éloignement des instances de contrôle social juvéniles offre des opportunités d'expérimentations. L'usage de drogue peut faire l'objet d'un processus de normalisation de la part des usager·es. Cette normalisation supposerait la neutralisation de stéréotypes négatifs et l'affaiblissement des normes prohibitives⁷⁵.

B.1 Socialisation primaire : banalisation par l'exposition familiale

La socialisation primaire peut jouer un rôle déterminant dans la manière dont les jeunes perçoivent certaines substances. En étant exposé·es dès l'enfance à des usages dans le cadre familial, des pratiques peuvent être intériorisées comme des activités ordinaires.

« Ouais, des amis, ma, mes frères et sœurs aussi, mon frère et ma sœur et leurs amis à eux. Donc, c'est aussi dans le cercle familial, mon cousin aussi. Enfin donc ça y a aussi le cercle familial et les amis notamment » Hélène.

L'environnement proche, constitué de la famille peut agir comme une matrice d'apprentissage précoce où la consommation est rendue visible et donc potentiellement banalisée. Ce processus normatif lors de la socialisation primaire concerne principalement des substances comme le tabac, le cannabis et l'alcool.

« Mes parents fument. Donc on est toujours tenté de vouloir fumer. Et même... les darons arabes, les pères, Ils aiment bien le délire de te mettre une clope dans la bouche quand t'es enfant, de rigoler, des trucs comme ça. Donc dans tous les cas, j'ai toujours été entourée de cigarettes. » Inès

« pour le cannabis Bah ma mère elle fume depuis que je suis petite et du coup elle a toujours fumé devant moi » Esmeralda.

⁷⁵ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007), *Les usages sociaux des drogues*, PUF

L'alcool, en particulier, illustre la manière dont les familles peuvent participer à la normalisation des usages par des rituels de convivialité. La consommation d'alcool peut être valorisée comme rite d'intégration familiale⁷⁶, marquant symboliquement le passage vers l'âge adulte. L'usage peut aussi renforcer les liens familiaux et constituer un mode de sociabilité⁷⁷. La littérature confirme ce rôle structurant de la famille. Beck et al. montrent que « les facteurs qui influent le plus significativement sur la première consommation sont les usages des pairs et ceux qui ont cours au sein de la cellule familiale »⁷⁸.

« Mais j'ai commencé à avoir mes premiers verres, du coup dans le contexte familial. À un moment on a fait « bon ça va, il est assez grand, on va lui filer une coupe de champagne » Mathieu.

Dans une moindre mesure, l'exposition précoce à des substances moins conventionnelles conduit à les normaliser au sein de la vie quotidienne, hors d'un cadre à part. La répétition de l'usage par les parents produit ici une normalisation par la familiarité : la pratique est ordinaire, car présente lors la construction de l'individu.e.

« Mon père a toujours consommé de la drogue que ce soit des joints, de la coke, beaucoup d'alcool. Je savais ce que c'était la drogue. Et donc, du coup, je pense que de grandir dans un climat familial comme ça, où il n'y a pas justement le tabou, autant des médicaments, mais autant de la coke, autant de l'alcool, autant de la drogue, du coup, moi, je n'ai jamais vu le problème. » Amandine.

B.2 Socialisation secondaire : reconfiguration normative par les pairs

Dans d'autres cas, notamment pour d'autres substances que l'alcool, le tabac ou le cannabis, voir et fréquenter des espaces où elles sont banalisées peut faire basculer le cadrage moral de l'usage, et amène à une reconfiguration de la perception sociale des drogues, usages, et des usager.es.

⁷⁶ Obradovic, I. (2019). *Attitudes, représentations, aspirations et motivations lors de l'initiation aux substances psychoactives. Enquête ARAMIS (Rapport)*. Paris : Observatoire français des drogues et des tendances addictives (OFDT)

⁷⁷ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal*. Lormont : Le Bord de l'eau

⁷⁸ Beck, F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M., & Legleye, S. (2010). « Regards sur les addictions des jeunes en France ». *Sociologie*, 1(4), 517-535

« Enfin j'en avais une vision hyper négative, genre « Ah les gens qui prennent de la drogue » donc vraiment « des gros drogués » tu vois « c'est mal et tout ». En entrant un peu dans ce milieu, je me rends compte qu'en fait c'est des gens normaux comme les autres » Pauline.

Cette dynamique correspond à l'idée qu'un·e individu·e immergé·e dans un monde où une pratique est perçue comme normale a davantage de chances de l'adopter, parce qu'il en apprend les risques concrets et les bénéfices situés, mais aussi qu'il neutralise les stéréotypes et idées reçues⁷⁹.

L'observation répétée d'usages sans conséquence négatives chez des pairs valorisés (étudiant·es, « qui ont de bonnes notes »), individu·es intégrés·es répondant à des schémas normatifs socialement valorisés (la réussite scolaire, familiale, être en emploi) soutient la neutralisation des stéréotypes liés aux usager·es, traditionnellement dépeints comme en perdition⁸⁰. Comme le suppose Pharo, être témoin de pratiques perçues comme « récompensées » peut élever l'appétence de celles et ceux qui ne consomment pas encore, mais vivent à proximité de ces usages, surtout s'ils sont en contact d'individu·es qu'ils considèrent comme « normaux »⁸¹. Pour Becker, la neutralisation des stéréotypes fait partie intégrante de la « carrière » des usager·es⁸².

« Ben j'ai commencé à consommer parce que déjà je trouvais ça moins grave vu que des gens normaux consommaient autour de moi... des gens qui travaillent, qui vont à la fac, ont de bonnes notes, qui ont une famille stable » Alice

L'ouverture de nouveaux réseaux et lieux fréquentés (teufs, scènes étudiantes) relationnels participe à la réorganisation des normes héritées du foyer et de l'école, rendant disponibles d'autres façons légitimes d'évaluer l'usage⁸³. Partager les mêmes lieux, les mêmes expériences mèneraient à l'organisation d'une « sous-culture déviante »⁸⁴.

⁷⁹ Ogien, A. (2012). *Sociologie de la déviance* (nouv. éd.). Paris : PUF.

⁸⁰ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Métailié

⁸¹ Pharo, P. (2010). « Sociologie cognitive et morale de l'addiction ». *Revue française de sociologie*, 51(4), 692-719

⁸² Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Métailié

⁸³ Ogien, A. (2012). *Sociologie de la déviance* (nouv. éd.). Paris : PUF

⁸⁴ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Métailié

B.3 Apprentissages situés : démystifier par l'épreuve

En plus de l'observation, un facteur de reconfiguration des normes liées aux drogues et aux usages tient de l'expérience directe. Le passage de l'imaginaire à l'épreuve concrète transforme l'évaluation morale et sanitaire, au profit d'une interprétation plus expérientielle⁸⁵. La confrontation aux effets peut démystifier les drogues et les idées que les usager·es pouvaient s'en faire.

« moi, avant de connaître ça, je trouvais ça impressionnant. Puis en fait en consommant, je me rends compte qu'enfin en tout cas, maintenant que j'y suis-je trouve pas ça impressionnant dans le dans ce que c'est » Hélène.

Le vécu contribue ainsi à remettre en cause et neutraliser des stéréotypes et des normes sociales telles que la perte de soi, l'esclavage du produit et à stabiliser une perception non dramatique de l'usage, voire même à retourner le stéréotype, et renforcer les capacités de contrôle perçues par les individu·es⁸⁶.

« Alors moi au début en fait j'avais très très peur de toutes les autres drogues, mais je pense que c'est parce que c'est un peu l'idée collective de la drogue dure ça va te faire perdre toute conscience de toi-même et voilà [...] Et du coup j'ai commencé avec ma meilleure amie à prendre un peu de MD et en fait je me suis rendu compte que c'était très cool et que j'étais totalement maître de moi-même. » Amandine.

Comme pour l'observation, l'appropriation pratique étend la normalisation aux autres et permet de déconstruire une image négative des autres usager·es, dans le cadre récréatif tout au moins.

« ça m'a déjà ouvert l'esprit sur la vision sur les drogues et pas juger les gens qui en prennent parce que je comprends le côté récréatif qu'il y a derrière » Hugues.

La normalisation n'est plus seulement individuelle, elle devient collective : comprendre, accepter, faire preuve d'empathie envers celles et ceux qui ont des pratiques similaires, d'où la notion de « sous-culture déviante » pour qualifier le monde des usages⁸⁷.

⁸⁵ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007), *Les usages sociaux des drogues*, PUF

⁸⁶ *Ibid*

⁸⁷ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Métailié

C. Découverte des seuils : l'erreur comme matrice de règles

L'entrée dans l'usage peut donner lieu à des requalifications progressives. La normalisation des usages peut aussi être liée à de l'apprentissage par l'expérience. Cet apprentissage peut passer par de premières expériences négatives. Comme l'a montré Becker, les premières fois peuvent être déstabilisantes et infructueuses⁸⁸. L'enjeu devient alors d'apprendre à reconnaître les effets, à les interpréter et à faire attention.

C.1 Premières expériences non concluantes : révéler ses seuils

Plusieurs enquêté·es font état de premières expériences qui ne sont pas optimales. Les problèmes vécus et exposés liés aux usages semblent venir de méconnaissance des propriétés des substances, par une prise en trop grande quantité, au moins pour les premières fois, une mauvaise gestion des prises avec un écart trop faible entre chacune. L'entrée dans le monde de la drogue peut donc se faire sans connaissance et peut entraîner de mauvaises expériences d'usages.

« la première fois que j'ai pris de l'ecstasy, Ben en fait je connaissais pas du tout le bah moi je connaissais pas mes limites, je connaissais pas le produit, je connaissais rien en fait. Ben j'en ai pris trop [...] les 2 jours après la prise j'étais, je me sentais vraiment très heureuse. Je sais pas pourquoi et en fait les 3 jours qui ont suivi je bah je fais de la dépersonnalisation ». Hélène

De même, les usager·es peuvent s'être construit un imaginaire autour des substances via des représentations. Cet imaginaire peut différer des réelles propriétés des substance et amener à de mauvaises premières expériences. Ce décalage illustre le poids des représentations dans les premières prises : comme l'ont montré Dany & Apostolidis, les images socialement disponibles structurent l'évaluation des substances, avant d'être révisées par le vécu⁸⁹, mais peuvent entraîner de mauvaises expériences d'usages.

⁸⁸ *Ibid*

⁸⁹ Dany, L., & Apostolidis, T. (2002). « L'étude des représentations sociales de la drogue et du cannabis : Un enjeu pour la prévention », *Santé publique*, 14(4), 335-344.

« l'alcool, je pense que c'est plus les films et séries, je me disais genre ça va donner quel effet donc la première fois que j'ai bu je connaissais pas trop ma tolérance et tout donc je buvais énormément et je me retrouvais dans des états déplorables » Inès

C.2 De l'erreur aux "bonnes pratiques" : formaliser ses règles

L'entrée par l'essai-erreur oblige souvent à calibrer doses, rythmes et contextes afin que « ça reste cool » Jean. Dans la logique de leur carrière d'usager·es, les étudiant·es transforment progressivement leurs manières de faire. On apprend à faire comme il faut. Ici cet apprentissage passe par l'expérience personnelle et, comme le démontre Le Garrec dans son travail auprès de jeunes lycéen·nes Toulousain·es, l'apprentissage passe fréquemment par un premier temps d'excès avant l'installation d'une modération.⁹⁰

Une des étapes de cet apprentissage par l'expérience est celle du repérage de ses tolérances et la pose de limites : l'objectif est de maintenir les effets désirés sans basculer dans les conséquences négatives vécues des usages, ce qui correspond à une mise en ordre de la conduite au fil de la carrière, telles que les présentent Becker pour le cannabis⁹¹ et Le Garrec pour l'alcool⁹². Les mauvaises expériences et l'apprentissage par l'usage peuvent conduire les usager·es à mettre en place des règles. La mise en place de normes permet à l'usager·e de considérer son usage comme maîtrisé. L'enquête ARAMIS documente des règles d'autorégulation après des expériences jugées "trop" ou "ratées" : limites quantitatives chiffrées, espacement des prises.⁹³

« me méfier un petit peu plus, à prendre des doses moins grandes, à faire plus attention à où est-ce que je me procure les substances et à qui, et à quel point elles peuvent être fiables » Dimitri.

En plus de la mise en place de règles d'usages, les mauvaises expériences peuvent s'accompagner d'une quête d'informations après un épisode jugé problématique. Une nuance de genre traverse ces apprentissages : sans en faire une règle absolue chez nos enquêté·es, les

⁹⁰ LLe Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail

⁹¹ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Métailié.

⁹² LLe Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail.

⁹³ Obradovic, I. (2019). *Attitudes, représentations, aspirations et motivations lors de l'initiation aux substances psychoactives. Enquête ARAMIS (Rapport)*. Paris : Observatoire français des drogues et des tendances addictives (OFDT)

résultats trouvés résonnent avec l'observation de Jauffret-Roustide et coll. selon laquelle les femmes écoutent plus précocement leurs symptômes et adoptent plus fréquemment des attitudes préventives⁹⁴. Anne Coppel souligne justement que, faute d'informations crédibles, « l'expérience a ses limites », d'où l'intérêt de consolider un savoir pratique et théorique⁹⁵.

« c'est à partir de là où j'ai commencé à faire attention, où j'ai commencé justement à me renseigner. » Amandine.

D. Motivations situées : hédonisme, apaisement, exploration de soi

Dans la continuité des premières expositions, et des apprentissages pouvant être marqués par les mauvaises expériences et le calibrage, la continuité des usages semble être liée à des intérêts personnels situés, ce dont ont fait part tous les enquêtés, notamment des intérêts liés à des expériences agréables qui modifient les perceptions et le moment vécu.

D.1 Chercher l'expérience agréable

« Les motifs liés au plaisir, à la détente ou à la convivialité apparaissent très largement majoritaires » chez les étudiant·es⁹⁶. Chercher l'expérience agréable, c'est d'abord altérer volontairement le ressenti pour « se transcender ou encore d'avoir accès à des univers mentaux exaltants »⁹⁷ et vivre différemment le présent. Pharo parle d'un choix « de circonstance », vécu comme une prise de liberté. Les usages peuvent être justifiés par la formulation d'un bénéfice intrasubjectif : une récompense tournée vers soi (et non vers l'image sociale), qui motive l'essai et peut soutenir la continuation⁹⁸. Les substances n'offriraient pas des plaisirs et variations sensorielles homogènes : selon Galand et Salès-Wuillemin, l'alcool est souvent un moyen d'atteindre un plaisir, quand l'ecstasy et la cocaïne sont perçues comme des sources immédiates de plaisir⁹⁹. Becker rappelle de son côté que la continuation suppose d'avoir appris à reconnaître et apprécier les sensations (« apprendre à planer ») avant de fumer « pour le plaisir »¹⁰⁰. On

⁹⁴ Jauffret-Roustide, M., Oudaya, L., Rondy, M., Kudawu, Y., Le Strat, Y., Couturier, E., Emmanuelli, J., & Desenclos, J.-C. (2008). « Trajectoires de vie et prises de risques chez les femmes usagères de drogues ». *médecine/sciences*, 24, 111-121.

⁹⁵ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. Paris : La Découverte

⁹⁶ Beck, F., Legleye, S., Guilbert, P., & Peretti-Watel, P. (2005). *Les usages de produits psychoactifs des étudiants*. *Psychotropes*, 11(3), 31-51.

⁹⁷ Pharo, P. (2010). « Sociologie cognitive et morale de l'addiction ». *Revue française de sociologie*, 51(4), 692-719

⁹⁸ Pharo, P. (2012). *Plaisirs et dépendances dans les sociétés marchandes*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles.

⁹⁹ Galand, C., & Salès-Wuillemin, É. (2009). « Intérêts de l'étude des représentations sociales de la drogue pour un dispositif de veille sanitaire ». *Psychotropes*, 15(3), 81-92.

¹⁰⁰ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Métailié

retrouve chez certains enquêtés une recherche d'altérité, qui a pu être considérée comme une fuite de la réalité dans la littérature¹⁰¹. Dans le cas présent, nous sommes plutôt d'avis à ce qu'elle soit adossée à une recherche d'hédonisme, puisque l'usage n'est pas apposé à une situation de mal-être. On retrouve ici l'individu en quête de sensations décrit par Ehrenberg, qui module son rapport à soi en se stimulant ou en se calmant selon les besoins¹⁰². Ce cadrage individuel de l'expérience (apprécier autrement le présent) associe l'usage à des finalités ordinaires communément recherchées (bien-être, détente).

« j'aime bien avoir des expériences variées et des contrastes ça y est j'ai le bon mot, des contrastes assez important » Alexandre.

L'euphorie et la désinhibition sont également mises en avant. La dimension du plaisir dans la justification des usages est centrale : comme le rappelle Bergeron (en s'appuyant sur les travaux de Biernacki), le plaisir est un « motif autonome de poursuite »¹⁰³.

: « il y a aussi le côté euphorisant qui est drôle [...] Je pense parce que c'était marrant. Euh. Le cannabis au collège, au lycée le tabac et l'alcool. Oui, parce que c'est marrant » Médéric.

Certains décrivent leur intérêt dans l'usage par la modification du monde perçu, et de soi-même : Ces justifications rejoignent la liste des usages instrumentaux repérés par Kokoreff (décompresser, faire la fête, atténuer le stress, voire optimiser la performance)¹⁰⁴, et soulignent la pluralité des logiques de conduite repérées par Coppel¹⁰⁵ et Le Garrec¹⁰⁶. Plusieurs enquêtés associent explicitement certaines drogues (Kétamine, LSD) et introspection.

« Après la kétamine, Ça pour le coup, ça avait rien à voir, Je trouvais ça plus intéressant d'un côté d'exploration. Toi tu vas pas faire grand chose de ton corps, mais en fait c'est dans ta tête, tu vas partir très loin. Enfin je trouvais ça intéressant comme le LSD » Hélène ;

¹⁰¹ Pin, J.-J. (1972). *Approche sociologique du phénomène drogue*. <https://doi.org/10.3406/homso.1972.1494>

¹⁰² Ehrenberg, A. (1999). *L'individu incertain*. Paris : Hachette.

¹⁰³ Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue*. Paris : La Découverte.

¹⁰⁴ Kokoreff, M. (2010). *La drogue est-elle un problème ?* Paris : Payot & Rivages

¹⁰⁵ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. Paris : La Découverte.

¹⁰⁶ Le Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Toulouse : PUM.)

« kétamine, tu t'allonges dans le canapé tu rigoles un peu, tu vois tes mains elles changent un peu autour de toi, ça change un petit peu, tu vois pas trop non plus, t'es pas aveugle, mais tu te sens comme un astronaute, c'est Rigolo » Léa

Dans une autre perspective, certain·es enquêté·es justifient l'usage orienté vers l'amélioration de leurs sensations. Pour Pharo, les substances peuvent « sublimer » ce que l'on voit ou entend¹⁰⁷. C'est exactement ce que formulent certain.es enquêté·es : ici, l'intérêt personnel vise une optimisation du ressenti musical. Cette quête d'intensité auditive suppose d'avoir appris à reconnaître et apprécier des sensations spécifiques, condition de la poursuite au plaisir¹⁰⁸, comme l'a montré Becker¹⁰⁹. Selon les substances, le registre de sensations recherchées varie : détente et amplification de la musicalité avec le cannabis et la MDMA, et amélioration sensorielle avec les poppers. Ces visées d'amélioration (ressentir, mieux entendre la musique) rejoignent les observations de Perrin sur des effets recherchés d'amplification des sensations auprès d'enquêté·es Bordelais·es et Québécois.es¹¹⁰. La drogue remplit alors une fonction dopante, ou l'on améliore des capacités déjà présentes chez l'individu, et correspond à répondre aux normes performatives que l'on retrouve chez l'individu·e moderne¹¹¹.

« Les drogues ça m'a vraiment ouvert un monde sur la musique. On va dire qu'il y a certains sons que j'entends avec une plus grande intensité que quand je suis sobre ou quoi. Enfin, il y a des musiques que je ressens quoi » Hugues.

Un autre registre de l'intérêt personnel des usages de drogues tient d'autres avantages fonctionnels perçus sur la construction individuelle post usage. Dans nos sociétés modernes où la réussite est apposée à la responsabilité individuelle, l'usage peut être mobilisé comme ressource pour améliorer le soi, dimension que l'on retrouve dans l'analyse des usages chez Ehrenberg : la société par ses normes et valeurs peut entraîner l'usage de drogues. C'est une manière « illégitime » (par le statut social, juridique, et médical de certaines substances) d'atteindre le valorisé dans nos sociétés modernes¹¹². Des enquêté·es perçoivent une amélioration de leurs compétences relationnelles, réflexives et une plus grande aisance

¹⁰⁷ Pharo, P. (2012). *Plaisirs et dépendances dans les sociétés marchandes*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles

¹⁰⁸ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Métailié

¹⁰⁹ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Métailié

¹¹⁰ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal*. Lormont : Le Bord de l'eau.

¹¹¹ EEhrenberg, A. (1999), *L'individu incertain*, Hachette - 27-Evreux

¹¹² *Ibid*

interactionnelle qu'ils associent à l'usage. L'amélioration des compétences relationnelles amène à des bénéfices extra-individuels : elles peuvent être déterminantes dans la vie sociale, scolaire puis professionnelle et mobilisables en dehors de sociabilités déjà établies, comme le souligne Sarah Perrin¹¹³. L'usage a comme conséquence/fonction d'être un levier d'ajustement de soi et d'amélioration.

« Je suis aujourd'hui beaucoup plus, apte au social, parce que quand j'étais au collège et au lycée ». Dimitri

« mais quand tu vois les choses d'une manière différente quand même. Mais je ne sais pas, je trouve que... j'irais pas jusqu'à dire que ça ouvre l'esprit, mais tu vois les choses de manière différente » Pauline

« Je pense que la personnalité que je suis aujourd'hui avec ses bons côtés et ses mauvais côtés bien sûr, ça émane quand même de ça et ça émane quand même de toute la réflexion que j'ai eue sous l'usage du cannabis ». Karl

Selon Jauffret-Roustide, comprendre le sens donné aux usages est indispensable pour comprendre ce qui les oriente¹¹⁴, ici la recherche de plaisir et de sensations agréables, mais aussi des avantages liés au développement de soi.

D.2 Répondre au trouble par l'usage

Si l'usage de drogues peut se faire dans des logiques hédonistes, d'amélioration des sens et peut avoir des bénéfices individuels perçus servant l'amélioration de soi, notre étude fait aussi ressortir des usages qui seraient associés à des moments troubles chez les usager·es et répondraient à d'autres intérêts : celui de la gestion d'affects difficiles, pour permettre de « surmonter le stress, les accès de déprime ou les coups de cafards » et d'« assurer sa présence » en société, répondre aux attentes ordinaires par les appuis chimiques¹¹⁵ Ce registre correspond

¹¹³ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal*. Lormont : Le Bord de l'eau.

¹¹⁴ Jauffret-Roustide, M. (2016). « Les déterminants sociaux des addictions ». In M. Reynaud (dir.), *Traité d'addictologie* (pp. 241-244). Cachan : Lavoisier

¹¹⁵ EEhrenberg, A. (1999), *L'individu incertain*, Hachette - 27-Evreux

à une prise en charge profane de soi par médication et à la tentative de « rehausser le tableau » lorsque le présent est ressenti comme trop lourd¹¹⁶.

Le cannabis et l'alcool occuperaient une place centrale comme substances usitées pour répondre aux troubles vécus. Elles sont quasi-exclusivement citées par les enquêté.es dans ce cadre d'usage. Qu'elles occupent cette place n'est pas surprenant dans un pays où leur usage est diffus : une personne sur quatre en aurait déjà fait usage de cannabis en France¹¹⁷ et les enquêtes qualitatives rapportent la recherche d'une « sérénité », d'une « diminution de la pression » ou d'un « certain niveau d'inconscience » quand « ça ne va pas » parmi les justifications d'usage¹¹⁸. Les usages recensés sont justifiés par des problèmes de sommeil et de stress que cette substance permettrait d'apaiser. Pour l'alcool, elle est facilement trouvable, c'est la drogue la plus usitée et son usage est culturel en France¹¹⁹, et elle est plus associée à des troubles dépressifs.

« tu peux avoir des périodes où je suis pas très bien et quand il y a trop de choses qui me prennent la tête, je c'est compliqué de s'endormir donc ça va plutôt être pour ça » Hélène

: « En vrai, à partir de ma première année d'études, je pense que c'est là que j'ai vraiment commencé à boire beaucoup d'alcool. Ça, plus la dépression saisonnière, évidemment, c'était un combo. À ce moment-là, j'avais une consommation vachement importante » Tokahi

Les pratiques associées à l'autoapaisement sont décrites comme solitaires par les enquêté.es, à contrario des logiques collectives d'usages que nous développons plus loin dans notre analyse. En effet, les données recueillies semblent indiquer que dans le cadre hédoniste, les usages de drogue ont tendance à être normés par des utilisations en groupe, là où ils prendraient une autre dans le cadre d'une réponse à un trouble ressenti. Ces usages solitaires peuvent avoir lieu dans une logique de soutien, en réponse à des épreuves vécues par certain·es étudiant·es (rupture, conflits familiaux, dépression). L'usage de drogues peut même s'effectuer lorsque les moyens légitimes de lutter contre le mal-être s'avèrent inefficaces, voir contre-productifs.

¹¹⁶ Pharo, P. (2012). *Plaisirs et dépendances dans les sociétés marchandes*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles

¹¹⁷ Bergeron, H., & Colson, R. (2015). *Les drogues face au droit*. Paris : Presses universitaires de France

¹¹⁸ Jamouille, P., & Panunzi-Roger, N. (2001). « Enquête de terrain auprès d'usagers de drogues ». *Psychotropes*, 7(3), 31-48

¹¹⁹ *Substances psychoactives, usages et marchés. Tendances récentes à Toulouse, Montpellier et Perpignan en 2023 | OFDT*. (2024, août 30). <https://www.ofdt.fr/publication/2024/substances-psychoactives-usages-et-marches-tendances-recentes-toulouse-montpellier>

« Le désinhibant ultime et le courage sous forme liquide ça serait pas mal, même si je buvais tout seul chez moi [...] Je sortais pas mal au bar, pas forcément avec des amis... je me prenais mes 4 pintes et je rentrais chez moi » Mathieu

« ça ne se passait pas si bien que ça chez moi. Quand je rentrais chez moi, c'est comme si je rentrais en enfer. Ça me permettait d'éviter tout ça, de ne pas m'en préoccuper » Karl.

« j'ai pris des neuroleptiques. C'était catastrophique [...] j'ai décidé moi-même de les arrêter [...]. Pour pouvoir dormir [...] j'ai dû prendre du cannabis ». Mohammed

On observe des pics d'usages exprimés coïncidant avec des chocs biographiques. En effet, parmi ceux ayant recours aux usages de drogues lors de troubles, une partie des enquêtés décrivent des périodes d'intensification puis de retour à l'ordinaire. Anne Coppel souligne que l'équilibre est difficile à tenir en continu : des déséquilibres surviennent, le plus souvent non durables¹²⁰, l'usage fonctionne alors comme une prothèse de circonstance avant de revenir à des états « normaux ».

« quand il m'a quitté bah du coup j'en ai repris beaucoup en peu de temps donc en février, mars, j'en ai pris 7 ou 8 fois, donc en vrai ça fait un week-end sur 2 presque ouais » Alice, à propos de la MDMA ;

Le contexte de vie peut peser sur les individus et justifier la hausse de leurs usages, Plusieurs d'entre eux/elles ont situé une augmentation de leurs usages, déjà présents dans leur vie, lors du COVID 19, une période difficilement vécue par une partie des jeunes : les confinements successifs ont provoqué un isolement, privant les jeunes du lien avec leurs pairs, des activités scolaires ou universitaires, et des espaces informels de soutien¹²¹, Des facteurs tels que la précarité et l'isolement, entre autres, ont entraîné une hausse significative des états anxieux et dépressifs, auxquels certains enquêtés ont fait face en utilisant les drogues comme une béquille. Autre contexte de vie pouvant entraîner une hausse des usages, celui du déracinement par un éloignement géographique et la perte des liens.

¹²⁰ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. Paris : La Découverte.

¹²¹ *Moins à risque face à la Covid-19, les jeunes adultes subissent les contrecoûps économiques et sociaux de l'épidémie – France, portrait social | Insee. (s. d.). Consulté 18 août 2025, à l'adresse <https://www.insee.fr/fr/statistiques/5432515?sommaire=5435421&utm>*

« en L1 je buvais beaucoup plus. Enfin ouais, je buvais tous les jours quoi. Et au moins 3 fois par semaine j'étais bourrée, mais en plus c'était la période Covid [...] J'étais malheureuse en vrai. C'était surtout ça en vrai. Ça me faisait un peu passer la douleur on va dire. » Blandine.

L'usage devient aussi une stratégie de circonstance dans une carrière ouverte et réversible, rythmée par des ajustements pour préserver une « normalité » de soi¹²². Les données recueillies montrent que les usages ne sont pas à considérer comme figés dans les temps et chez les individus. Au contraire, ils peuvent être mouvants et les contextes de variation des quantités et de régularité des usages peuvent être liés à des périodes repérables de l'existence.

E. Comment les usages s'inscrivent-ils dans les études ?

Après avoir montré quels sont les intérêts personnels dans l'usage : en modifiant perceptions, en améliorant nos sens, puis en répondant au trouble, nous nous intéressons à l'imbrication des usages dans la vie universitaire.

E.1 Lors des temps de cours

Des effets jugés incompatibles avec les attendus universitaires

Pour une partie des enquêtés, certains effets sont jugés incompatibles avec les exigences universitaires (assiduité, mémorisation, évaluations), ce qui conduit à des règles de séparation temps d'étude / temps d'usage et à des périodes de non-usages volontaires. L'exigence universitaire sert de cadre normatif à l'absence d'usage : tenir ses obligations suppose de préserver une sobriété pour rester en pleine possession de ses capacités. Il y aurait un équilibre à maintenir entre usages et « contraintes de la vie ordinaire », faute de quoi, les enquêtés seraient à la merci de sanctions (ici, la contre-performance académique)¹²³¹²⁴. En pratique, un certain nombre d'enquêtés expriment cette incompatibilité, ou les effets des substances sont jugés non conformes avec les attendus universitaires. La balance coût/bénéfices est jugée défavorable et motive la séparation avec les temps d'usages.

¹²² Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*. Paris : Presses universitaires de France.

¹²³ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. Paris : La Découverte

¹²⁴ Ogien, A. (2012). *Sociologie de la déviance* (Nouv. éd.). Paris : PUF

« j'ai envie de garder un état sobre quoi, c'est juste que pour le boulot, le travail... enfin pour le boulot, les études c'est important quoi [...] j'ai partiel le lendemain, je ne vais pas prendre quelque chose avant ou quoi, pour faire attention aux exams. Si je vois que je peux me le permettre et que j'ai le temps » Hugues.

Une stratégie récurrente chez les enquêtés tient à la séparation des temporalités et des familles de substances. Certaines semblent moins adaptées et pour d'autres, il y aurait une plus grande tolérance. Plusieurs enquêtés présentent les effets des stimulants comme incompatibles avec les temps d'études. L'alcool et le cannabis, au contraire ont des effets jugés « gérables » en semaine. Ce tri par effets s'apparente à ce que Zinberg (repris par Coppel) décrit comme un usage « successful » dans le but d'éviter les sanctions, comme ici : éviter la sanction académique (échec, retards, fatigue chronique) en modulant substances et moments¹²⁵.

: « peut-être la MDMA sur la plage l'été, mais pas durant l'année scolaire surtout. J'ai pas envie d'être écrasée en pendant 3 jours. J'ai envie de pouvoir me réveiller le matin quoi. » Alice

« le joint c'est un truc que je range complètement en dehors, qu'il y ai cours ou pas. Justement je peux en fumer plus, qu'il y ai cours ou pas. Je vais pas me mettre de règles par rapport à l'alcool ou au joint, parce que l'alcool c'est pas quelque chose qui va me priver de mon sommeil et qui va me plomber le moral et me mettre un coup » Hélène

Cette séparation peut prendre la forme d'interruptions ciblées ou de baisses temporaires d'usages, motivés par la réussite universitaire et la sélection des étudiant.es qui relèvent de ce que Soulet repris par Perrin appelle un « système gestionnaire » : approvisionnement raisonné, hiérarchisation des priorités, choix des moments d'usages¹²⁶. Elle a particulièrement lieu lors de périodes à enjeux comme les partiels, et peut être liée à une baisse des sorties. Ces décisions soulignent que « l'importance accordée à la réussite scolaire [...] constitue chez les jeunes un déterminant fondamental de la compréhension des carrières d'usages et en particulier de l'arrêt »¹²⁷. Cette posture s'inscrit dans un moment de jeunesse marqué par la construction

¹²⁵ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. Paris : La Découverte.

¹²⁶ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal*. Lormont : Le Bord de l'eau

¹²⁷ Jauffret-Roustide, M. (2014). *Les inégalités sociales dans le champ des addictions*. *Les Tribunes de la santé*, 43(2), 61-68

d'une place sociale sous concurrence : de « mauvais résultats » peuvent hypothéquer l'avenir professionnel, ce qui entraîne l'autolimitation.¹²⁸

« je vais tendance à avoir à diminuer quand je suis en période d'examen, assez logiquement parce que je sors moins pareil pour être focus sur les cours, les dossiers, et cetera » Pauline

Faire passer la réussite universitaire avant l'usage

Lors d'usages pendant les temps de cours, un premier registre normant l'usage est celui du calendrier d'étude : travailler d'abord, consommer ensuite, parfois comme « récompense ». Cette logique traduit une mise en ordre des priorités qui, selon Perrin, caractérise des usager·es inséré·es : séparer les temps professionnels/scolaires des temps de consommation, diminuer ou réduire ce qui pourrait menacer l'insertion¹²⁹. On retrouve ici le « système gestionnaire » décrit par Perrin : des règles situées (moment, fréquence, type de produit) pour tenir ensemble usage et tâches universitaires. On observe une hiérarchisation conscientisée : le travail universitaire et ses exigences passent avant l'usage de drogues, lorsqu'il a lieu. La hiérarchie se traduit par des routines sobres en journée et des usages cantonnés au soir et à la fin des tâches. Ces résultats sont semblables à ceux trouvés par Zufferey sur son enquête en Suisse auprès de consommateurs « intégrés » qui font côtoyer les usages et leurs lignes biographiques (famille, travail)¹³⁰.

« c'est aussi souvent un moment de détente, de “ça y est là j'ai fait ça, j'ai fait ci, maintenant je peux me détendre et fumer mon petit pétard” » Dimitri.

Surmonter le stress inhérent à l'Université

Plusieurs enquêté·es décrivent explicitement l'usage comme soupape de décompression face au stress académique. Ces usages de compensation s'inscrivent dans un environnement où l'école valorise la réussite sous contrainte, où l'usage pour faire face au stress apparaît comme une conduite rationnelle du point de vue des étudiant·es. A l'inverse de nos résultats sur la régulation des usages lors de périodes clefs de la scolarité, les données montrent aussi une montée conjoncturelle des certains usages (tabac, cannabis) dans les périodes les plus tendues.

¹²⁸ Le Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Presses universitaires du Mirail

¹²⁹ Ibid

¹³⁰ Zufferey, M. C. (2002). *Le consommateur intégré : Entre adaptation à la réalité et production de la réalité*. In *Société avec drogues* (p. 63-77). Érès.

Les substances peuvent être mobilisées selon leurs propriétés¹³¹ attendues, comme par exemple le Cannabis et son côté anxiolytique. La finalité n'est pas de « fuir », mais de maintenir la capacité d'agir : être aimable, dormir, se présenter en cours. C'est ce que Decorte appelle l'effet de « médiation avec la réalité » : ajuster chimiquement son état pour continuer à accomplir ses rôles lorsque l'ordinaire est trop exigeant¹³². L'usage apparaît ici comme un moyen de médiation entre l'individu·e et les contraintes universitaires. Ce recours au produit s'aligne, paradoxalement, sur des fins conformes (rester performant·e, assurer sa présence) : comme le rappellent Peretti-Watel, Beck et Legleye, un comportement classé déviant peut viser des objectifs socialement valorisés¹³³, même s'il mobilise des moyens jugés illégitimes, ici l'usage de drogues.

« Au contraire, il y a peut être une augmentation quand je suis en période d'examen parce que je stresse plus donc je vais peut-être plus fumer de tabac à ce moment-là » Pauline.

Accompagner le travail universitaire

Au contraire des étudiant·es qui ont justifié leurs non-usages par la volonté de préserver leurs capacités cognitives, l'usage de substances peut être lié à une amélioration de celles-ci pour les rendre compatibles aux attendus universitaires. L'emploi d'un stimulant illustre une stratégie de dopage pour répondre à une logique de performance lors de moments ciblés. Pour Alain Ehrenberg, depuis les années 80 le « culte de la performance » pousserait les individu·es à viser l'ascension sociale, et le dopage fait partie des moyens illégitimes pour y parvenir.¹³⁴ Logique d'autant plus saillante lorsque l'on rappelle que les études supérieures mettent les étudiant·es en concurrence entre eux/elles. Réussir par tous les moyens devient donc une priorité, et justifie les usages. Enfin, ces usages renvoient à une évaluation des risques et bénéfices. Becker rappelle que la décision de consommer dépend des risques perçus ; on pèse les coûts (fatigue, « crash », désorganisation) contre les gains (idées, maintien de l'attention)¹³⁵.

¹³¹ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal. Le bord de l'eau.*

¹³² Decorte, T. (2002). « Mécanismes d'autorégulation chez les consommateurs de drogues illégales ». In *Société avec drogues* (pp. 35-62). Toulouse : Érès

¹³³ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*. Paris : PUF

¹³⁴ EEhrenberg, A. (1999), *L'individu incertain*, Hachette

¹³⁵ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Métailié.

« Pour l'anglais, j'ai dû prendre du speed et en L1 je faisais mes dossiers sous speed. J'ai dû faire un partiel ou 2 sous speed aussi. J'avais pas dormi de la nuit et je voulais faire jouer la mémoire rapide du coup je lisais tout mon cours sous speed » Lea

E.2 Et lors des temps hors et/ou à côté

Le relâchement lors du Post-Partiel

L'après-examen s'exprime au travers des enquêtés.es comme un temps de relâchement et un cadre contextuel ouvrant l'opportunité de faire usage : on tient d'abord l'épreuve, puis on relâche et on en profite, ici c'est le cadre scolaire qui conditionne les opportunités d'usages. Le sens du « post-partiel » est aussi celui d'une autorisation provisoire à desserrer l'autocontrôle et un exutoire, c'est un marqueur de "temps mort" où l'université est présentée comme un espace anxiogène, marqué par la charge de travail, la compétition implicite et la pression des échéances. Le pic d'anxiété se cristallise autour des examens et des partiels, moments vécus comme particulièrement intenses. Leur fin est alors perçue comme un véritable « sas de décompression » : un « temps à côté », valorisé comme moment où l'on se revigore et où l'on relâche la pression accumulée.¹³⁶ Ces périodes d'après-examen s'accompagnent souvent de retrouvailles et de moments de sociabilité festive, qui ouvrent un cadre jugé légitime pour les usages.

« je dois vraiment garder le contrôle de mes notes de mon travail, de mon machin et tout et du coup boire un peu ça me permet de perdre un peu de ce contrôle et d'être un peu libérateur en fait de boire » Marie

Les vacances et les week-ends, des temps plus propices aux usages

Les temps « off » (week-end, vacances) sont planifiés comme des espaces-temps d'usages autorisés, au sens d'une régulation par le calendrier. Une des normes consiste à décaler l'usage vers les périodes où l'on a du temps devant soi. Coppel rappelle qu'« un usager peut décider de ne rejoindre ceux qui consomment des drogues que le week-end », soulignant la décision et l'auto-contrôle derrière la pratique.¹³⁷ S'y ajoute une saisonnalité portée par l'offre festive (festivals, open airs) et par des effets attendus qui demandent du temps de récupération

¹³⁶ LLe Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail.

¹³⁷ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? : De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. La Découverte)

: « cet été j'ai un peu plus fait la fête tu vois. [...] Peut-être quand j'ai pas d'autres activités [...] c'est quand je sais que j'ai le temps après de me poser, de me reposer, de redescendre, de voilà de pas renchaîner » Esmeralda.

« La cocaïne, ça va être plus régulier en été [...] je peux en prendre pas mal parce que c'est où il y a tous les festivals, les soirées [...], mais sinon en période de cours ça peut être une fois dans le mois » [...] Alors que MDMA, Exta en été, ça peut être allez 5 fois dans le mois, mais en période de cours 0 ou 2 fois par mois ça dépend. Donc là plutôt 0 » Hélène

Ces « temps à côté » sont aussi définis par contraste avec l'ordinaire académique : sérieux en période de cours, laisser-aller relatif en vacances, et usages déclarés plus importants. Cette calibration des usages par le contexte temporel réaffirme que l'usage n'est pas anarchique, mais qu'il peut être pensé, conscientisé : il s'inscrit dans une économie des effets et des lendemains, cohérente avec les mécaniques d'autocontrôles repérés précédemment (garder des marges de sommeil, éviter les redescendes en semaine, privilégier les cours). Lorsqu'on n'a pas d'impératif à court terme, il est beaucoup plus facile de s'engager dans une conduite d'usages et d'augmenter les quantités consommées dans un laps de temps plus court, mais aussi de chercher plus ouvertement la désinhibition. Ces résultats font écho aux données du baromètre-santé 2017 : les jeunes en études ont des usages moins réguliers (au moins pour l'alcool), mais plus sujets à des API¹³⁸.

« Le cannabis je dirais c'est quand même plus un truc en mode vacances, à des moments un peu précis de l'année [...] je peux totalement me détruire trois fois en une semaine à la beuh parce que c'est le contexte » Alexandre.

Les soirées : des contextes privilégiés lors des usages

Un cadrage contextuel d'usage revient dans mes entretiens : la soirée. Elle concentre sociabilité, musique, contexte et disponibilité temporelle, autant de conditions qui rendent l'usage plus probable et plus légitime aux yeux des étudiant·es, dans la lignée des travaux sur les cultures juvéniles et festives¹³⁹.

¹³⁸ Baromètre santé 2017. (s. d.). Consulté 25 Aout 2025, à l'adresse <https://www.santepubliquefrance.fr/etudes-et-enquetes/barometres-de-sante-publique-france/barometre-sante-2017>

¹³⁹ Kokoreff, M. (2010). *La drogue est-elle un problème ? Usages, trafics et politiques publiques*. Paris : Payot & Rivages.

Les soirées fonctionnent comme une porte d'entrée dans les usages et comme scènes de socialisation. Elles offrent des occasions de rencontres et d'apprentissages.

« quand on arrive tous de quelque part et on n'a pas nécessairement d'amis, on va dire. Et c'est beaucoup plus avec les soirées qu'on va se faire des amis » Ines

« j'ai eu ma première taf [...] lors une soirée [...] Pareil, cannabis, même soirée, donc 16 ans aussi. » Mathieu.

Cette centralité festive rejoint l'idée que, chez les 18-25 ans, les drogues s'adosent aux modes de sociabilité et aux cultures musicales¹⁴⁰. Elle éclaire aussi un résultat récurrent des enquêtes : une proportion non négligeable de jeunes situe son dernier usage en contexte de fête, moment propice à l'ivresse partagée¹⁴¹. Au-delà de l'initiation, la soirée est un cadre d'acceptabilité d'usages, et un contexte normatif.

« tout ce qui est drogue, MD, coke, LSD, ça a toujours été quand même récréatif et festif » Amandine.

Cette contextualisation des usages croise les analyses de Coppel : dans la culture « dance », filles et garçons mobilisent cannabis, ecstasy, amphétamines, le tout inscrit dans des styles et des rites spécifiques de la fête¹⁴². Elle correspond aussi avec la littérature montrant un lien entre sorties en discothèque et usages de Psychotropes¹⁴³, ainsi qu'avec l'idée que la consommation récréative rythme des temps d'évasion et de loisirs¹⁴⁴. Certaines scènes festives structurent plus particulièrement les usages : les scènes de musiques électroniques. Les espaces festifs techno instaurent une temporalité de rupture avec l'ordinaire et accueillent majoritairement des consommations occasionnelles chez des publics aux insertions sociales diverses et dont les scènes redeviennent populaires auprès des populations « jeunes »¹⁴⁵ après être tombées en désuétude au début des années 2000. On remarque que le champ lexical des drogues les plus usitées dans ces espaces festifs est celui de la MDMA et de la cocaïne.

¹⁴⁰ Ibid

¹⁴¹ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*. Paris : PUF.

¹⁴² Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ?* Paris : La Découverte

¹⁴³ Beck, F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M., & Legleye, S. (2010). « Regards sur les addictions des jeunes en France ». *Sociologie*, 1(4), 517-535

¹⁴⁴ Jamouille, P., & Panunzi-Roger, N. (2001). « Enquête de terrain auprès d'utilisateurs de drogues ». *Psychotropes*, 7(3), 31-48.

¹⁴⁵ Gérome, C. (2020). *Guide méthodologique du dispositif TREND*. Paris : OFDT (documentation-administrative.gouv.fr)

« Souvent c'est plus dans les soirées un peu techno, un peu en open air, les trucs un peu ouverts un peu plus décontracté » Hélène

Enfin, les soirées s'articulent à un répertoire culturel partagé : codes, significations, manières de « bien faire » la fête. On peut dès lors parler d'une « sous-culture »¹⁴⁶ (Redfield, cité par Becker) produite par l'intercommunication des membres : c'est parce que « ce que l'on fait » prend sens collectivement qu'il devient praticable, attendu, voire valorisé y compris pour des étudiant·es qui se reconnaissent dans un univers techno ou festivalier. Plusieurs enquêté·es soulignent que ces usages restent récréatifs et situés, et se réservent principalement aux soirées ce qui enrichit les logiques des contextes et temporalités normées mises en évidence auparavant.

Chapitre 2 : Comprendre, encadrer, s'abstenir : des rapports différenciés aux usages de drogues

Après avoir étudié l'inscription des usages dans le parcours biographique des étudiant·es, nous nous intéressons désormais aux logiques de compréhension, d'encadrement et de régulation chez les étudiant·es interrogé·es. Nous ouvrons ce chapitre sur le risque. Il s'agit de s'intéresser à la perceptions que les usager·s en ont.

A. Perception du risque lié à ses usages

La perception du risque désigne la façon dont les individus évaluent subjectivement les dangers potentiels d'une situation ou d'un comportement. Cette perception peut être influencée par des facteurs socio-culturels, l'expérience personnelle, le contexte d'usage. Dans un premier temps, nous nous intéressons aux risques perçus par les étudiant·es, en lien avec leurs usages. Comme le dit Amandine : « même avec toutes les drogues, il y a quand même des impacts ». La définition du risque varierait selon les cadres perceptifs et les imaginaires mobilisés par chacun·e ; l'usager·e contribue à instituer la situation comme plus ou moins risquée selon ses critères subjectifs¹⁴⁷. Ehrenberg invite à distinguer « loi symbolique » (les risques d'autodestruction pour soi) et « légalité » (ce que mes conduites font courir comme risques à

¹⁴⁶ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Métailié

¹⁴⁷ LLe Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail

autrui)¹⁴⁸ Bergeron et Colson soulignent, que ce sont des menaces spécifiques comme l’emballage, la polyconsommation, le surdosage qui structurent les peurs exprimées¹⁴⁹. Pour Coppel, le risque prioritaire pour l’usager n’est pas nécessairement celui des épidémiologistes : il est situé, souvent minimisé sans être recherché¹⁵⁰. Dit autrement, il existe une connaissance profane du risque, fondée sur l’expérience, les récits d’entourage et des savoirs circulants. Dans l’étude menée par Decorte, la reconnaissance des risques se traduit en mécanismes d’auto-régulation (espacer les prises, réduire les doses, choisir les contextes)¹⁵¹. Les représentations de la dangerosité suivent des logiques de conditionnalité : ce n’est pas seulement « la substance » qui est jugée, mais la manière de consommer (quantité, fréquence, mélanges, contexte), comme l’ont montré Dany & Apostolidis et Galand & Salès-Wuillemin à propos du cannabis¹⁵².

A.1. Perception des risques à court terme : pendant l’usage et la redescende

Les risques à court terme cités par les enquêtés, se situent en deux temps : pendant l’usage puis dans la phase de redescende qui suit la première. Plusieurs catégories de risques identifiés se distinguent et sont liés à des temporalités proches de l’usage :

- Risques physiologiques : « *le risque de l’alcool c’est coma éthylique* » Ines ; « *pour ce qui est de la MD, tu as un risque d’hyperthermie, tu as un risque de déshydratation, tu as un risque d’évanouissement, tu as un risque de perte de connaissance* Mathieu ; » « *une trop grande quantité d’alcool on peut faire des comas éthyliques* » Marie
- Risques comportementaux ; « *Pour l’alcool c’est pareil, t’as aussi un risque de faire de la merde, t’as les risques liés à la conduite* ». Mathieu ;
- Risques psychiques : « *tu as le risque d’avoir un bad trip* » Mohammed ; « *Faire un bad trip par exemple avec la beuh* » « *me retrouver à l’hôpital et mettre ma santé en danger;* » « *il y a quelque chose qui me prend beaucoup la tête avec la drogue, c’est le moment où quand la soirée est terminée, le moment où il faut aller dormir, moi j’y arrive pas* » Hélène

¹⁴⁸ Ehrenberg, A. (1999). *L’individu incertain*. Paris : Hachette

¹⁴⁹ Bergeron, H., & Colson, R. (2015). *Les drogues face au droit*. Paris : PUF

¹⁵⁰ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. Paris : La Découverte

¹⁵¹ Decorte, T. (2002). « *Mécanismes d’auto-régulation chez les consommateurs de drogues illégales* ». In *Société avec drogues* (pp. 35-62). Toulouse : Érès

¹⁵² Dany, L., & Apostolidis, T. (2002). « *L’étude des représentations sociales de la drogue et du cannabis : un enjeu pour la prévention* ». *Santé publique*, 14(4), 335-344

A.2. Perception des risques à moyen terme

Les risques liés aux substances usitées sont aussi décrits sur une temporalité plus large, que l'on peut situer « à moyen terme » Chez nos enquêté.es, ils sont pensés comme coûts sur l'ordinaire (fatigue, irritabilité, baisse d'attention, perte de mémoire). : « *tout ce qui est fumette, il y a une, pas une perte enfin si, une perte de mémoire sur l'instant T où après la prise on s'en souvient plus trop quoi* » Hugues ; « *la MDMA, elle va rendre plus aigri, pendant une semaine derrière. Surtout quand on en prend souvent et qu'on en prend beaucoup* » Dimitri ; « *des pertes de mémoire, des sautes d'humeur* » Ines ; « *Et pareil pour les TAZ, il y a des applications sur état dépressif* » Tokahi. La notion d'espacement (laisser du temps entre prises) témoigne d'un savoir pratique sur les effets différés et rejoint les logiques d'auto-régulation mises en évidence par Decorte.

A.3. Perception des risques à long terme:

À long terme, les étudiant·es citent des risques somatiques liés à des pathologies physiques majeurs et l'addiction.

« le tabac cancer du poumon, mais aussi les AVC [...], le foie [...] C'est en lien avec vraiment beaucoup beaucoup de choses : des cancers, des risques cardio-vasculaires [...] Le risque d'addiction est aussi présent » Jean ;

« c'était plus les impacts que peuvent avoir les drogues sur ton cerveau, sur ton développement, enfin les risques de maladie psychiatrique » Blandine.

L'identification de ces risques semble prendre une place plus faible dans les décisions d'usages. Les jeunes seraient « peu sensibles à la mise en garde vis-à-vis des risques sanitaires sur le très long terme, car ils les perçoivent comme trop lointain »¹⁵³, tout en reconnaissant la possibilité de dépendance¹⁵⁴.

« Voilà les effets secondaires que je vais ressentir dans 10 ans de mes consos c'est pas ce qui me touche le plus » Mathieu.

¹⁵³ Ane, M. (2018). *La prévention familiale des addictions [These de doctorat, Artois]*.

¹⁵⁴ Galand, C., & Salès-Wuillemin, É. (2009). *Intérêts de l'étude des représentations sociales de la drogue pour un dispositif de veille sanitaire. Psychotropes, 15(3), 81-92*

A.4 Risque social identifié : l'isolement

Au-delà de la santé, les enquêté·es mentionnent des risques relationnels liés à leurs usages. Iels identifient des risques d'exclusion. Cette identification de la perte de liens sociaux est à mettre en lien avec la perception de la drogue dans nos sociétés, qui est souvent pensée comme mettant mal la relation à soi et aux autres, faisant du « toxicomane » la figure d'une personne en perte de liens¹⁵⁵.

« Mais après ça a aussi des côtés bien négatifs parce que ça a tendance à isoler socialement, un petit peu à rendre assez timide »

« se replier quand on devient addict » Jean

« Donc globalement je dirais que le risque social principal c'est l'isolement » Esmeralda.

B. Neutraliser les risques perçus

B.1 S'informer sur les substances usitées

Après avoir relevé les risques à leurs usages identifiés par les étudiant·es, nous allons nous intéresser aux moyens qu'iels mettent en œuvre pour neutraliser ces risques, et comment iels construisent un processus de régulation. Pour Peretti-Watel et coll., ce travail de justifications et de mise à distance du risque constitue des « techniques de neutralisation »¹⁵⁶ Un premier ressort tient à la mise en balance des coûts et des bénéfices, puis à une décision située : « consommer une drogue [...] c'est prendre un risque que l'utilisateur évalue de ses propres critères : le jeu en vaut-il la chandelle ? [...] l'information est interprétée [...] en fonction d'une conception du monde et de la place qu'on peut y occuper »¹⁵⁷. Cette économie morale du risque se traduit, chez les étudiant·es, par des essais « en connaissance de cause ». Le raisonnement n'est pas purement soumis à la subjectivité : il articule savoirs disponibles, attentes de plaisir et contextes qui rendent l'épreuve acceptable.

¹⁵⁵ Ehrenberg, A. (1999). *L'individu incertain*

¹⁵⁶ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*. Paris : PUF

¹⁵⁷ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. Paris : La Découverte

« Donc à ce niveau-là, en connaissance de cause et en ayant pris en compte les risques, je vais essayer. [...] Pour quasiment chaque truc, j'avais une connaissance au moins de base de ce que je faisais ». Mathieu.¹⁵⁸

L'éducation sur les drogues et les usages

S'informer peut être une étape préalable et condition de prise. Plusieurs enquêté·es décrivent une démarche proactive de recherche de l'information avant usage. Les moyens d'aller chercher l'information varient : Hélène s'est renseignée en lisant des brochures informatives (*« j'ai lu des petits livres »*), et le numérique est un support considéré comme fiable, notamment certains sites dédiés. Utiliser internet comporte plusieurs avantages : celui de l'anonymat, de ne pas avoir à assumer publiquement de se renseigner sur un sujet socialement dévalorisé au risque d'être labelisé et, par la fréquentation des forums, de trouver des témoignages pouvant rendre l'information crédible, car issue de personnes concernées. Les résultats rejoignent celle de l'étude de Guichard et al. menée auprès de jeunes Québécois·es : les TIC constituent un « outil privilégié d'approvisionnement et d'échange d'informations » et comblent des lacunes perçues des ressources existantes¹⁵⁹.

« sur internet, je suis allé me renseigner sur les drogues et j'ai découvert le site psychoatifs ou ils te donnent des informations sur les produits que tu consommes, il y a même des gens qui posent des questions et d'autres qui y répondent » Mohammed.

Se renseigner semble être une condition si non équivalente pour certain·es étudiant·es, au point que l'usage sans connaissances préalables peut même être considérée comme une déviance et faire l'objet d'un stigmat. La régulation passe par des règles pratiques (anticiper, cadrer la situation, choisir le moment). Par rapport à nos analyses précédentes sur les mauvaises premières expériences, on observe ici une volonté de s'en préserver par l'information. L'objectif est de tenir le risque à distance par l'éducation pré-usage.

« fais tes recherches avant de taper un truc, fais tes recherches avant de... prévois la situation, prends pas comme un con » Mathieu.

¹⁵⁸ Le Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Toulouse : PUM

¹⁵⁹ Guichard, A., StJacques, M., Lefrançois, C., Gagnon, M.P., & Roy, É. (2020). *« Repenser la réduction des méfaits à l'ère du numérique pour les jeunes consommateurs »*

Dans le cadre de leur éducation à la drogue et ses usages, la RDR est une porte d'entrée vers les connaissances sur les substances. Des enquêté·es décrivent des stands RDR comme de véritables guichets de savoirs pratiques. De fait, dans les événements festifs où interviennent ces équipes, les jeunes « se montrent avides d'informations »¹⁶⁰ et, pour nombre d'entre eux/elles, ces espaces constituent le seul lieu de rencontre avec des acteur·rices de prévention¹⁶¹. Les équipes de RdR intègrent l'environnement festif et sont donc directement au contact des usager·es dans leur milieu¹⁶². Les contacts décrits associent supports et échanges valorisés par les usager·es.

« y a le stand de Réduction des risques qui est dans beaucoup d'événements toulousains dans beaucoup de soirées techno [...] et c'est cool parce qu'ils préviennent des risques. Mais aussi. Ils nous apprennent des trucs » Alice.:

« quand ça vient des assos [de réduction des risques] c'est beaucoup plus bienveillant et factuel » Jean.

La posture relevée par le Groupe Pompidou en contexte festif consiste à adapter les messages aux conditions réelles d'usage et privilégier des guides de bonnes pratiques qui parlent aux premier·es concerné·es¹⁶³. Les acteurs.ices de la RdR étant souvent des personnes ayant aussi une expérience d'usages, ou fréquentant les lieux, il y a une certaine proximité avec les usager.es qui peut manquer aux professionnel.les de santé traditionnels. Le message est mieux accepté lorsqu'il émane de personnes expérimentées, capables de traduire les savoirs de prévention en conseils situés. Ces formats par pairs consolident l'adhésion aux pratiques de sécurité¹⁶⁴ par leur discours perçu comme non-stigmatisant. Ainsi elle bénéficie d'une image positive auprès des usager.es

¹⁶⁰ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. Paris : La Découverte

¹⁶² Groupe Pompidou (2003). *Réduction des risques liés à l'usage de substances autres que par injection : Actes du Séminaire, Strasbourg, 21-22 fév. 2002*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.

¹⁶³ *Ibid*

¹⁶⁴ *Ibid*

« je pense que c'est hyper important de sensibiliser les gens par de la prévention et de donner des conseils de réduction des risques parce que ça peut vraiment aider certains et c'est important de donner de l'information » Tokahi

Dans le prolongement notre réflexion, la RdR contribue aux carrières : les étudiant·es apprennent à intégrer des règles et des repères, cette fois-ci par des personnes extérieures à leur entourage, mais avec lesquelles elles peuvent partager des caractéristiques communes.

B.2 Des normes liées aux usages : mise à distance des risques

Nous allons maintenant nous intéresser aux normes contextuelles d'usages qu'ils peuvent mettre en place, dans une logique de mise à distance des risques. Nos lectures suggèrent que les usager·es peuvent codifier leurs usages en fonction des contextes (moments, lieux, entourages) afin de tenir le risque à distance. L'enquête ARAMIS, met en lumière la montée d'un discours de gestion chez les usager·es juvéniles : rationaliser sa pratique, "gérer sa consommation", mettre à distance les contextes jugés risqués et activer des garde-fous¹⁶⁵. Suivant Bourdieu (cité par Passard C et al)¹⁶⁶, on peut lire ces ajustements comme une activité de codification : face aux aléas des situations sociales, les individu·es alignent leurs conduites sur des principes pratiques qui « minimisent l'équivoque et le flou » dans l'interaction ; ces codes, dans le cadre d'usage de drogues, s'enracinent dans des normes informelles au service d'une gestion des risques.

Bien que le travail de Bourdieu ne concerne pas les usager·es de drogue, la codification face aux aléas s'inscrit dans une lignée de travaux qui réfutent l'image d'usager·es « sans règles ». Les recherches ont documenté des formes de consommation diversifiées et des mécanismes d'autorégulation, un contrepoint à la « culture dominante » qui pathologise l'usage, rappelle Kokoreff¹⁶⁷. Il y aurait même l'existence de règles et codes d'honneur jusque dans des univers très précarisés dans lesquelles la figure du toxicomane peut-être perçue à un degré maximal : ainsi Bourgois met en évidence des stratégies de survie et une quête de respect au sein des mondes du crack¹⁶⁸. Par ailleurs, les sociologues de Chicago (via Bergeron), notamment Becker ont démontré montrent que les individu·es peuvent intérioriser des normes alternatives aux

¹⁶⁵ Obradovic, I. (2019). *Attitudes, représentations, aspirations et motivations lors de l'initiation aux substances psychoactives. Enquête ARAMIS (Rapport)*. Paris : Observatoire français des drogues et des tendances addictives (OFDT)

¹⁶⁶ Passard, C. et al. (2021). *Sociologie du risque*. Atlande.

¹⁶⁷ Kokoreff, M. (2010). *La drogue est-elle un problème ?* Paris : Payot & Rivages.

¹⁶⁸ Jauffret-Roustide, M. (2009). « Un regard sociologique sur les drogues ». *La revue lacanienne*, 5(3), 109-118

normes dominantes¹⁶⁹. Coppel décrit des usager·es qui interprètent l'information à la lumière de leur monde vécu, et traduisent cette interprétation en règles pratiques (choix des moments, des produits, des combinaisons à éviter)¹⁷⁰. Dans la lignée de Becker, la carrière d'usager·e suppose de codifier et d'avoir des règles d'entrée et de maintien dans l'activité ; Ogien rappelle que ces apprentissages s'articulent à des justifications qui rendent l'usage acceptable dans certains cadres¹⁷¹.

Le bon moment et l'endroit

L'une des activités de codification des usages revient à les réserver à des moments et des endroits choisis. Cette codification sert d'outil de gestion des risques, Ici, la règle traduit une décision temporelle qui cadre l'expérience et évite les coûts anticipés, ce que vise la codification situationnelle. Les enquêté·es rationalisent leurs prises en privilégiant les soirées ciblées et des contextes « sûrs et confortables »¹⁷². La mise en balance coûts/bénéfices légitime l'abstinence en contexte jugé risqué et l'activation de l'usage lorsque l'environnement est perçu comme protecteur. L'activité déviante se déroule volontiers dans des espaces privés/contrôlés, à distance des regards et des aléas¹⁷³. Le choix du domicile permet de réduire l'incertitude et d'anticiper les issues indésirables. La littérature nous apprend que la sensibilité au contexte (notamment urbain et nocturne) module les conduites, il serait plus présent chez les femmes que chez les hommes¹⁷⁴.

« Ce qui est fumette, je vais plutôt privilégier rester dans un appartement ou dans une maison. [...] tout ce qui était drogue dure, c'est dans un endroit, si possible une maison ou un appartement [...] dans un espace où on sait qu'on est en sûreté. Que il n'y a rien qui peut nous perturber autour, quelque chose de sain quoi » Hugues

« Les soirées organisées, parfois, je bois beaucoup quand même [...] parce que je sais qu'il y a de la sécurité [...] et après dans les soirées en ville c'est pareil je bois pas beaucoup parce que un peu la peur de on sait jamais où est-ce que je peux atterrir » Marie

¹⁶⁹ Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue*. Paris : La Découverte

¹⁷⁰ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ?* Paris : La Découverte

¹⁷¹ Ogien, A. (2012). *Sociologie de la déviance* (Nouv. éd.). Paris : PUF

¹⁷² Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*. Paris : PUF

¹⁷³ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Métailié

¹⁷⁴ Passard, C. et al. (2021). *Sociologie du risque*. Atlande

Réserver l'usage à des moments partagés.

Si les usages peuvent être réservés à des moments et des endroits choisis, certaines enquêtées font aussi part d'usages qui semblent être exclusivement tournés vers des moments partagés avec d'autres personnes, qu'ils soient aussi usagères ou non. La norme du « faire ensemble » revient comme une manière de cadrer l'usage et d'en limiter les aléas : l'empathie et l'attention réciproques faisant partie de l'expérience partagée¹⁷⁵. La collectivisation des usages est documentée comme un ressort de régulation des usages festifs¹⁷⁶. Cela éclaire le fait que plusieurs enquêtées conditionnent explicitement leur consommation au fait d'être avec d'autres.

« sinon de manière plus occasionnelle, donc c'est toujours accompagné d'autres personnes, dans des cas festifs, et cetera, [...] bah ça peut être alors bah des ecstasy, de la MDMA de la coke » Esmeralda.

Ces positionnements rejoignent l'idée que les usages s'arriment à des formes de sociabilité situées, où l'horizon de la fête et de la réunion entre pairs fournit un cadre de gestion collective de la désinhibition et des risques immédiats¹⁷⁷. Ici, l'altération des états de conscience ne devient fonctionnelle qu'une fois qu'elle est partagée, la pratique individuelle est dénuée de sens. Cette normativité du groupe s'accompagne d'un stigmatisme du « solo » déviant, perçu comme inutile ou menaçant un basculement vers la « déchéance ».

« Je préfère éviter, je n'ai pas envie de finir alcoolisé ou drogué » Ines.

Ce « bien faire usage » rejoint l'idée du « bien boire »¹⁷⁸ développée par Ehrenberg à propos des normes d'usages de l'alcool valorisées en société : à plusieurs, jamais seul. Si le statut juridique des substances peut différer, l'usage en solitaire reste dévalorisé.

Au-delà du « être ensemble », la confiance réciproque apparaît comme une condition de l'usage : le groupe n'est normativement protecteur que s'il est composé de personnes « safe ». Ce tri sélectif dans les personnes et les contextes renvoie à un ordre normatif : s'orienter dans

¹⁷⁵ Beck, F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M. & Legleye, S. (2010). *Regards sur les addictions des jeunes en France*. Sociologie, 1, 517-535

¹⁷⁶ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007), *Les usages sociaux des drogues*, PUF

¹⁷⁷ Beck, F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M. & Legleye, S., *Regards sur les addictions des jeunes en France*, Sociologie, 2010.

¹⁷⁸ Ehrenberg, A. (1999), *L'individu incertain*, Hachette.

l'univers social de l'usage, c'est y respecter des règles pratiques qui réduisent l'incertitude et les potentiels aléas et les mauvaises expériences.

« justement, le fait que je sois dans de bons groupes d'amis et le fait que j'ai des personnes que j'aime et avec qui je suis à l'aise » Amandine

Enfin, pour certain·es enquêté·es, la dimension de groupe a une fonction explicite de protection en situation potentiellement vulnérabilisante. La littérature souligne que ces normes protectrices peuvent se situer dans des pratiques d'auto-surveillance mutuelle, particulièrement saillantes chez les femmes en contexte festif¹⁷⁹. Ce faisant, les usages collectifs opèrent comme des moyens de protection contre les excès.

« Il y a le fait qu'il faut être accompagné, parce que si on fait ça tout seul, pour certaines drogues, il peut y avoir un risque de bad trip » Hugues

Eviter de Polyconsommer

Chez plusieurs enquêté·es, la norme “pas de mélange” s'applique lors des soirées. Les enquêté·es peuvent transformer une mésaventure en règle opératoire : ne plus associer certaines substances, au nom d'un calcul coûts/bénéfices défavorable au mélange. Ogien souligne qu'au fil des événements, l'individu apprend les formes acceptables de consommation et les « bonnes manières » pour réduire le danger¹⁸⁰ ; Becker rappelle aussi que de mauvaises expériences peuvent rendre les usager·es plus prudent·es à l'avenir¹⁸¹. La polyconsommation alcool–cannabis est particulièrement disqualifiée, car elle correspond souvent à une expérience d'usage sans prendre de plaisir. Les usages impliquant stimulants et psychédéliques sont également bannis. Les mélanges impliquant stimulants et psychédéliques/dissociatifs sont également bannis après des épisodes jugés trop intenses. On peut qualifier ces expériences négatives de « savoirs expérientiels » qui « correspondent également à une série d'apprentissages [...] selon les mondes des drogues au sein desquels la personne s'est socialisée ». ¹⁸² Si les usager·es ont

¹⁷⁹ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal*. Lormont : Le Bord de l'eau

¹⁸⁰ Ogien, A. (2012). *Sociologie de la déviance (Nouv. éd.)*. Paris : PUF.

¹⁸¹ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Métailié

¹⁸² Santos, M. D. (2017). *S'engager en tant que pairs au sein d'une structure pour usagers de drogues : La place des savoirs expérientiels*. *Vie sociale*, 20(4), 223-238.

développé des « savoirs expérientiels », iels peuvent aussi échapper à l'étape de la mauvaise expérience par le contact d'informations préventives

« *De l'expérience de Spaced Cake plus alcool, j'ai compris. Ne pas mélanger la weed et l'alcool* » Mathieu.

« *Avec le speed c'était terrible j'avais déjà pris un quart de taz et ça avait réenclenché ça, plus j'étais vraiment incontrôlable, hors de contrôle complètement débile* » Dimitri

« *je me suis renseignée aussi aux risques. c'est pour ça maintenant que du coup quand je prends de la MD je bois beaucoup d'eau et je vais pas boire de l'alcool. Parce que justement je sais les risques et on fait attention* » Amandine.

Ces savoir expérientiels et issus de la documentation illustrent une co-production des connaissances où les normes professionnelles parfois abstraites aux yeux des usager·es côtoient des savoirs d'usages. L'ensemble est approprié, reformulé et intégré dans des règles pratiques permettant aux usager·es d'être acteur·rices de la réduction des risques¹⁸³.

Espacer ses usages

Chez les étudiant·es les usages seraient moins réguliers que dans d'autres groupes sociaux¹⁸⁴. Espacer les prises sert à préserver le bien-être et la compatibilité avec la vie ordinaire ; de nombreuses personnes instaurent des pauses pour « redescendre le niveau de tolérance » et garder prise sur le réel, comme le souligne Pharo¹⁸⁵. Ici, la règle personnelle traduit une mise à distance du risque par calendrier, alignée sur les temporalités d'étude, et comme nous l'avons vu précédemment, les usager·es peuvent être au courant des « bonnes pratiques », notamment pour la MDMA ou un espacement entre les prises est recommandé.

« *Par exemple, moi je m'impose pas plus d'1 exta par mois* ». Alexandre

¹⁸³ Jauffret-Roustide, M., & Debrus, M. (2023). Co-production des savoirs sur l'usage de drogues et réduction des injustices épistémiques. *Déviance et Société*, 47(1), 3-34.

¹⁸⁴ Beck, F., Legleye, S., Guilbert, P., & Peretti-Watel, P. (2005). « Les usages de produits psychoactifs des étudiants ». *Psychotropes*, 11(3), 31-51

¹⁸⁵ Pharo, P. (2012). *Plaisirs et dépendances dans les sociétés marchandes*. Éditions de l'Université de Bruxelles.

L'espace peut répondre à une rationalité hédoniste : « rentabiliser le plaisir, c'est ajuster fréquence et quantité pour conserver un plaisir optimal sur la durée »¹⁸⁶, Certain·es enquêté·es y font référence pour expliquer cette règle de l'espace. Leurs propos montrent que trop rapprocher les prises dégraderait l'expérience ; espacer devient alors une technique d'optimisation. On voit se construire une économie des effets : espacer pour mieux apprécier la prise suivante, préserver l'intensité recherchée.

*« quand tu lèves le pied et quand tu te redroques la défonce, elle est mieux, elle est meilleure
Lea.*

D'autres installent des intervalles pour limiter le risque de coûts somatiques et cognitifs. Zufferey décrit ces « stratégies du consommateur intégré » comme un ajustement pour faire tenir usage et mode de vie¹⁸⁷. Chez nos enquêté·es, elles ont parfois lieu suite à des phases de « trop ». Ici, l'objectif est d'éviter les retombées et être disponible pour répondre aux attentes liées aux études.

« les ecsta je pense que c'est en espaçant que je continuerais à avoir des effets trop cools et c'est mieux pour mon petit cerveau » Jean ;

« j'espace maintenant minimum de 3 mois pour que vraiment il n'y ait pas de redescente ou d'étape pseudo-dépressive parce que sinon après ça crée des problèmes d'attention et des choses comme ça donc c'est compliqué quoi » Tokahi.

L'espace fonctionne aussi comme barrière symbolique et pratique contre la dépendance. « La figure du drogué » : perte de contrôle, addiction, notamment chez les usager·es ponctuels sert de repoussoir¹⁸⁸, et le thème de la dépendance serait une « appréhension » centrale chez les jeunes lorsqu'ils évoquent l'usage de drogues¹⁸⁹. La gestion permettrait de se mettre à distance de cette figure¹⁹⁰. La vigilance s'appuie sur des règles de fréquence et des règles d'intensité.

¹⁸⁶ *Substances psychoactives, usages et marchés. Tendances récentes à Toulouse, Montpellier et Perpignan en 2023 | OFDT (2024, août 30*

¹⁸⁷ Zufferey, M.-C. (2002). « Le consommateur intégré : Entre adaptation à la réalité et production de la réalité ». In *Société avec drogues* (pp. 63-77). Érès

¹⁸⁸ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Éditions Métailié

¹⁸⁹ Dany, L., & Apostolidis, T. (2002). « L'étude des représentations sociales de la drogue et du cannabis : Un enjeu pour la prévention ». *Santé publique*, 14(4), 335-344

¹⁹⁰ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal. Le bord de l'eau.*

Cette normativité temporelle correspond à une forme de « tension de l'homme moderne » décrite par Ehrenberg : rechercher la performance de soi sans basculer dans son envers¹⁹¹.

« Pour l'ecstasy, de base c'était pour tester et puis je me suis rendu compte que j'aimais bien, du coup j'ai repris plusieurs fois. Et du coup, comme j'ai vu que c'était une drogue qui... qui empêchait d'en reprendre le lendemain, qui évitait d'avoir une addiction vu que c'est... Généralement l'ecstasy c'est une drogue de soirée, c'est appelé comme la drogue de soirée. Je me suis dit que celle-ci allait, vu que c'était assez espacé, pour éviter toute addiction ça allait » Alexandre.

C. Réduire ses usages

C.1 Réductions et arrêts par des changements de contextes de vie

Si les usages sont soumis à des règles et à des normes, dans une logique hédoniste, mais surtout justifiés par la mise à distance des risques, au sein de leur carrière d'usage, certain·es étudiant·es ont fait part de temps de diminution, voir d'arrêts de leurs usages justifiés autrement que par leurs obligations universitaires. Ces « pauses » peuvent être liées à des changements de contextes de vie et l'investissement d'autres mondes sociaux que ceux liés à l'usage de drogue qui reconfigurent les opportunités d'usage et raréfient les situations propices. Comme le souligne Bergeron, « il faut s'investir dans d'autres mondes que ceux de la drogue, avoir d'autres liens, comportements, relations sociales »¹⁹².

L'éloignement géographique, le retour dans le monde familial lors de temps de vacances réinstallent des contraintes morales et matérielles, et font revenir les usager·es dans un monde normatif qu'ils ont pu laisser de côté en s'éloignant : l'usage devient coûteux, voire impossible, ce que Beck et all relient au contrôle informel exercé par les adultes au foyer¹⁹³. La coprésence d'un·e parent·e recadre très concrètement les temps et les lieux de consommation, jusqu'à imposer des pauses qui prennent la forme d'arrêts de circonstance. En effet, plusieurs enquêté·es témoignent d'un décalage normatif avec leurs proches sur les substances dont ils font usage.

¹⁹¹ Ehrenberg, A. (1999), *L'individu incertain*, Hachette

¹⁹² Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue*. Paris : La Découverte

¹⁹³ Beck, F., Legleye, S., Guilbert, P., & Peretti-Watel, P. (2005). « Les usages de produits psychoactifs des étudiants ». *Psychotropes*, 11(3), 31-51

Cette logique de se retrouver en famille peut aussi être une stratégie volontaire de régulation liée à une volonté de réduire ses usages. Elle permet une coupure avec le monde des usages.

« *En Algérie quand je rentre, pas de clope, rien. Ma mère. Je sais que si elle découvre je suis dans la merde* » Ines.

« *J'étais parti chez ma grand-mère. J'avais 20 ans. J'en avait marre d'être dans cet état léthargiques, on va dire* » Karl

Chez certain·es étudiant·es, l'arrêt ou la baisse des usages coïncide avec la perte de liens avec leur groupe de co-usager·es. Dans la lignée de nos résultats ou la majorité des usages sont situés collectivement, se défaire du groupe de co-usager·es, c'est réduire d'un coup les opportunités, les rites, la légitimité située de l'usage, et donc favoriser la baisse, voire l'arrêt¹⁹⁴.

« *en fait si ça m'est arrivé quand je connaissais personne avec qui faire la fête en fait tu vois par exemple quand je j'ai déménagé dans le sud-ouest je me suis pas fait des potes tout de suite et les potes que je me suis fait, En tout cas les connaissances, elles consommaient pas forcément de la drogue* » Esmeralda.

Cette baisse des usages par perte des fréquentations peut être liée à la vie universitaire parfois rythmée par des périodes d'éloignement dues aux contraintes, comme le souligne Alexandre : « *Souvent des changements de modes de vie, genre t'es pas en stage dans la même ville, t'as perdu ton réseau* ».

C.2 Remettre en question ses usages

En plus des réductions d'usages liées aux contextes de vie et aux fréquentations, certain·es enquêté·es ont fait part d'un processus de remise en question de leurs usages et de réajustement. Cette remise en question semble suivre un processus de constatation négative, puis d'application pratique. Les trajectoires décrites font apparaître des points de bascule où l'expérience requalifie l'usage comme coûteux pour le corps et pour l'esprit. Selon Ogien, la décision de réduire/cesser intervient lorsque la « *dégradation corporelle ou intellectuelle* »

¹⁹⁴ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Éditions Métailié

devient manifeste et moralement problématique.¹⁹⁵ Dans un univers où, comme nous l'avons montré, le plaisir ordinaire est central, sa défaillance déclenche une réévaluation des usages et la mise en place de règles d'usages. Les données convergent avec les résultats de Beck et al. : chez les étudiant·es, l'enjeu n'est pas tant l'abstinence que la maîtrise de l'intensité¹⁹⁶.

Plusieurs enquêt·es mobilisent une morale : l'usage situé dans un contexte de fête est acceptable, l'usage routinier non inséré dans cette logique est présenté comme déviant et sert à se situer. La conscientisation opère aussi par un apprentissage de la « bonne mesure », au sens des stratégies : rechercher l'effet sans basculer dans l'excès, pour rendre l'usage compatible avec la vie ordinaire¹⁹⁷.

« J'étais à un mariage, un climat familial, et j'avais envie d'un rail. Je me suis dit que c'était un problème. [...] j'estime qu'à partir du moment où ce n'est pas festif, où c'est tous les jours, on ne peut pas parler de bien-être ou de bonne relation avec la drogue » Amandine

Certain·es enquêt·es décrivent une de fréquence/intensité suivie d'une réduction des usages ou des quantités suite à des effets négatifs constatés sur leur santé, dynamique que Decorte présente comme un mécanisme d'auto-régulation chez des usager·es inséré·es¹⁹⁸. Les travaux de Poliquin et al.¹⁹⁹ menés auprès de personnes qui consomment par injection à Montréal montrent que la « santé » peut être perçue comme une capacité à maintenir la quantité et l'intensité dans une certaine limite, plus que l'abstinence, et qu'elle sert d'argument pour « reprendre une emprise sur [leur] vie » en diminuant pour que la consommation « ne prenne pas toute la place ». Les effets souvent décrits comme allant à l'inverse de l'effet plaisant recherché motivent la réduction des usages. Ogien souligne qu'à mesure que la consommation se routinise, l'originalité, la recherche de plaisir initialement recherchées s'émoussent, ouvrant la voie au désir de s'en déprendre. Réduire apparaît alors comme une restauration de soi, morale et pratique²⁰⁰.

¹⁹⁵ Ogien, A. (2012). *Sociologie de la déviance (Nouvelle édition)*. Paris : Presses universitaires de France.

¹⁹⁶ Beck, F., Legleye, S., Guilbert, P., & Peretti-Watel, P. (2005). « Les usages de produits psychoactifs des étudiants ». *Psychotropes*, 11(3), 31-51.

¹⁹⁷ Zufferey, M.-C. (2002). « Le consommateur intégré : Entre adaptation à la réalité et production de la réalité ». In *Société avec drogues* (pp. 63-77). Toulouse : Érès.

¹⁹⁸ Decorte, T. (2002). « Mécanismes d'auto-régulation chez les consommateurs de drogues illégales ». In *Société avec drogues* (pp. 35-62). Toulouse : Érès

¹⁹⁹ Poliquin, H., Bertrand, K., & Perreault, M. (2021). *Drogues et santé : perspectives de personnes qui consomment par injection à Montréal. Drogues, santé et société*, 19(1-2), 38-65

²⁰⁰ Ogien, A. (2012). *Sociologie de la déviance (Nouvelle édition)*. Paris : Presses universitaires de France.

« j'avais vraiment de plus en plus de secondaires qui étaient assez violent. J'avais du mal à dormir, je commençais à avoir des hallucinations. C'est à ce moment que je me suis dit qu'il était peut-être temps que je réduise quoi » Tokahi

Le coût financier peut agir comme justifiant une volonté d'arrêt/réduction, comme l'a souligné Zufferey²⁰¹. On retrouve cette logique chez plusieurs des enquêté·es. Le volet financier est important à prendre en compte chez les étudiant·es, un sur cinq aurait des difficultés à couvrir ses besoins sur le mois et un peu moins de la moitié sont obligés de travailler, en plus de leurs études pour subvenir à leurs besoins²⁰². Dans cette perspective, l'achat de substances devient une dépense arbitrable face au loyer, à l'alimentation ou aux transports et peut être reléguée à un rang inférieur dans l'ordre des besoins.

« j'essaie de ralentir parce que c'est cher, si c'était un prix abordable je pense pas que j'essaierais d'arrêter » Mohammed, sur son usage de tabac.

C.3 Des stratégies régulation mises en place

Après avoir conscientisé les conséquences négatives de leurs usages, certain·es enquêté·es ont fait part de leurs « stratégies » mises en en place pour réduire, ou réguler l'usage de substance leur faisant défaut. Si la réduction des fréquences et quantités est mentionnée et fait partie des stratégies de gestion des usager·es intégré·es²⁰³, d'autres ont été citées par les étudiant·es. Une première stratégie consiste à remplacer un produit par un autre jugé moins problématique, ou par un équivalent symbolique, conceptualisé par Coppel comme des « petits pas » vers plus de maîtrise.²⁰⁴ La substitution peut viser la molécule, ou la méthode d'usage, notamment pour le cannabis et le tabac, les deux étant fréquemment associés. La réduction du deuxième peut se faire en jouant aussi sur la composition du mélange . L'enjeu est de reconfigurer l'expérience pour tenir à distance ce qui pose problème et le risque.

« Mais par exemple quand je buvais tout le temps, je fumais jamais. Et maintenant que je bois presque plus, je fume beaucoup des joints »

²⁰¹ Zufferey, M.-C. (2002). « Le consommateur intégré : Entre adaptation à la réalité et production de la réalité ». In *Société avec drogues* (pp. 63-77). Toulouse : Érès

²⁰² Observatoire national de la vie étudiante (OVE). (2024). *Repères – Conditions de vie 2023*. OVE.

²⁰³ Bergeron, H., & Colson, R. (2015). *Les drogues face au droit*. PUF

²⁰⁴ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. Paris : La Découverte

« J'avais trouvé une bonne façon de réduire la consommation c'est que j'en avais fait du gâteau [...] La grosse différence quand tu le fumes et quand tu le mange c'est que les effets sont plus forts [...] Et du coup tu n'as pas l'effet de la nicotine » Karl.

: « Du coup quand je fume des joints, quand je peux remplacer par de la lavande ou quoi quand j'en ai sous la main » Hélène.

Une seconde stratégie consiste à changer les routines qui soutiennent l'usage, ces routines prennent différentes formes : L'auto-interdiction d'achat désactive l'occasion et réduit les opportunités d'usages. Plusieurs enquêtés normativisent l'usage par contexte et temps de sociabilités pour les réguler. Mettre en place un cadre de permissivité limitée (seulement certains temps/lieux/personnes), peut servir à transformer la routine en occasion et soutient la réduction d'usage.

« Maintenant je sais que si j'ai une soirée comme ça, je ne vais pas aller en acheter » Lea ;
: « pour le cannabis là parce que je suis en train d'essayer d'arrêter, je consomme plus seule » Pauline ; « je prends encore de la coke et de l'ecstasy, mais beaucoup moins souvent que avant. C'est vraiment si y'a une soirée » Blandine.

D. Refuser l'usage de substances

D.1 Des refus temporaires

La régulation des usages passe aussi par des refus, même lors de contextes opportuns (telles les sorties entre amis, ou la fête). On peut rester usager·e occasionnel·le, diminuer ou interrompre, temporairement ou durablement²⁰⁵. Ainsi, certain·es apprécient la sortie sans produit, ou dans la balance coûts/bénéfice, l'usage prend une place secondaire dans les logiques festives, même dans des contextes pourtant jugés optimaux, parce qu'il est associé à des effets secondaires jugés indésirables pour les activités ultérieures. Le non-usage peut aussi se jouer par appréciation du contexte, des risques à court terme.

²⁰⁵ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*. Paris : PUF

« j'apprécie d'autant plus les soirées au final quand je prends rien Parce que je suis plus en forme le lendemain et du coup pas arrêter complètement, mais pas non plus que ce soit un automatisme quand je sors » Pauline.

: « un ami qui va me proposer un petit truc en rapide avant de partir quelque part ou quoi, là ça je vais plutôt avoir tendance à refuser et trouver ça idiot et irresponsable un petit peu » Dimitri.

Pour Ogien, la décision d'usage peut être le fruit d'un calcul pratique, même en matière de conduites potentiellement addictives²⁰⁶. La décision négative peut aussi être précédée d'une lecture du cadre social peu opportun à l'usage, ce que nous avons déjà observé dans les normes de « bons contextes », et par le désir de ne pas se retrouver en situation de vulnérabilité, comme l'a identifié Perrin pour qui les femmes conscientiseraient ce risque plus que les hommes²⁰⁷.

« Et aussi s'il y a des gens que je connais vraiment pas, avec qui même mes potes ils ont pas parlé, et cetera, j'évite d'accepter de la drogue » Esmeralda

D.2 L'abstinence : lorsque le refus s'établit dans le temps

L'expérience non concluante

Les usager·es peuvent connaître des sorties définitives de certaines substances. Stimson et Oppenheimer (cités par Bergeron) distinguent des déclencheurs de « sortie » : événement critique, vieillissement/déphasage, disparition du plaisir, risques pour la santé et la vie sociale²⁰⁸. L'un de ces facteurs d'abstinence résulte de premières expériences peu concluantes. Une partie des enquêté·es décrivent des essais qui n'aboutissent pas à l'installation d'un usage, parce que l'épreuve pratique invalide l'intérêt attendu, même lorsque l'entourage banalise fortement la substance. Cette dissonance entre norme de groupe et évaluation personnelle rejoint l'idée que la carrière d'usage est souple et réversible²⁰⁹, l'individu pondérant risques et bénéfices au regard de ses propres critères. L'abstinence peut aussi venir d'une discordance entre l'effet recherché et l'expérience vécue, qui mène à requalifier l'usage comme non-concluante. Les usager·es peuvent trier les substances acceptables ou non selon des catégories

²⁰⁶ Ogien, A. (2012). *Sociologie de la déviance (Nouvelle éd.)*. Paris : PUF

²⁰⁷ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal. Le bord de l'eau.*

²⁰⁸ Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue. La Découverte*

²⁰⁹ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*. Paris : PUF

tirées de l'expérience²¹⁰. Les effets d'usages servent de référentiel, et un produit qui n'y répond pas est classé « hors d'usage », procédant d'une rationalité pratique.

« [...] cocaine 0 maintenant, j'ai goûté deux fois. C'est hyper banalisé avec certains groupes d'amis que j'ai, mais ça ne m'intéresse pas du tout [...] J'ai pas du tout aimé. J'ai voulu retenter pour savoir, mais j'ai pas du tout confirmé ». Jean.

« Parce que certains, ne m'ont pas déplut mais c'est pas l'effet que j'attends dans une drogue » Hugo

Enfin, l'expérience non concluante peut tenir à la disparition d'effets, couplée au refus d'augmenter les doses : l'usage perd alors sa fonction euphorisante, ou de modification des états. Cette position s'inscrit dans les mécanismes d'auto-régulation décrits par Decorte (ne pas monter, espacer, renoncer)²¹¹ et, dans la logique de carrière de Becker, selon laquelle on ne persévère que si l'on « apprend à y prendre plaisir »²¹².

« La dernière fois que j'en ai pris, c'était en septembre et j'ai pas kiffé en fait parce que j'ai rien senti parce que je voulais pas en prendre plus, mais du coup bah quand t'as l'habitude d'en prendre au bout d'un moment tu ne sens plus et j'étais un peu en mode "Ben ça sert à rien quoi" » Alice.

Lorsque l'utilisateur fait face à des effets indésirables

Cette logique du plaisir comme raison de poursuite des usages semble centrale chez nos étudiant·es enquêté·es. Nous avons vu que les conséquences négatives des usages peuvent entraîner chez certain·es d'entre eux/elles une révision des fréquences et/ou des quantités ingérées. Elle peut aussi motiver la décision de ne plus du tout faire usage de la substance en question et donc, de s'engager sur la voie de l'abstinence. Lorsque l'épreuve corporelle ou psychique est jugée trop coûteuse, l'usage cesse d'avoir du sens et peut être stoppé net, un mécanisme de sortie que la littérature décrit comme une bifurcation de carrière par désenchantement²¹³ et réévaluation du risque²¹⁴.

²¹⁰ LLe Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail

²¹¹ Decorte, T. (2002). « Mécanismes d'auto-régulation chez les consommateurs de drogues illégales ». In *Société avec drogues* (pp. 35-62). Toulouse : Érès

²¹² Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Éditions Métailié

²¹³ Ogien, A. (2012). *Sociologie de la déviance (Nouvelle édition)*. Paris : Presses universitaires de France.

²¹⁴ Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue*. Paris : La Découverte.

« Cannabis, une fois j'ai fait un bad trip avec un space cookie, donc là aussi ça m'a vacciné »

Tokahi

Quand les lendemains sont systématiquement lourds, l'arbitrage coût/bénéfice bascule vers l'arrêt. L'expérience d'un fardeau somatique répétitif peut conduire à un désintérêt durable, autant qu'à une norme d'évitement. On voit se cristalliser une hiérarchisation où la santé prône sur la poursuite d'effets recherchés en soirée.

« MDMA, les taz c'est plus du tout. Ça fait un bon bon moment que j'en ai plus pris et que ça m'intéresse plus du tout d'en prendre parce que ça fait quand même vraiment pas du bien quoi, au corps en général [...] le lendemain, on est quand même vraiment, il y a vraiment un effet physique assez pesant. On est vraiment comme si on avait fait trois gueules de bois d'affilée quoi » Dimitri.

« je consomme plus, genre l'héroïne. J'en ai consommé très peu pendant quelque temps quand même, mais ça c'était trop dangereux. [...] Bah parce que c'est trop compliqué et c'est trop violent. Quand tu t'injectes, ça va durer beaucoup plus longtemps parce que ça rentre dans tout ton système » Lea.

Enfin, l'usage peut être remis en question lorsqu'il empiète sur d'autres aspects de la vie importants, comme la réussite scolaire chez les étudiant·es. Quand l'usage est associé à une sanction objective, ici l'échec scolaire, il peut être interrompu, conformément aux déclencheurs de sortie identifiés par Stimson, G., & Oppenheimer (Cités par Bergeron), ici un événement appelant à réévaluation²¹⁵, L'extrait présenté illustre une remise en ordre des priorités que Perrin observe aussi chez des usager·es inséré·es²¹⁶, des stratégies d'autoprotection pour tenir ses obligations.

« En fait au lycée j'avais raté mon bac, vraiment à cause du shit et tout quoi. Parce que j'étais tout le temps défoncée, je rendais des copies blanches, enfin... J'ai raté mon bac, et de là je me suis dis faut que j'arrête en fait » Blandine.

²¹⁵ Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue*. Paris : La Découverte

²¹⁶ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal*. Lormont : Le Bord de l'Eau

Anticiper l'addiction

Pour plusieurs enquêtés, le refus de refaire usage n'est pas seulement une réaction à un « bad » : il procède d'un calcul pratique visant à éviter l'engrenage de la dépendance, en anticipant des conséquences jugées inacceptables (perte de contrôle, altération du quotidien), ce que Ogien décrit comme la capacité à réorienter sa trajectoire dès lors que l'avenir perçu se dégrade.²¹⁷ L'excès de plaisir peut être un signal d'alerte : mieux vaut s'abstenir que risquer l'escalade. Pour Perrin, chez des usagers insérés, la dépendance est une figure repoussoir, et la mise à distance passe par des justifications de non-usage qui protègent l'insertion et l'estime de soi²¹⁸.

« La coke ? J'ai essayé une fois, c'est une expérience qui me hante parce que c'est quand même extrêmement agréable. C'est une expérience que j'ai considéré comme extrêmement agréable au sens que j'étais très bien, j'étais euphorique, j'avais assez de confiance en moi. [...] C'est quelque chose que je n'ai pas envie de retenter justement parce que c'était beaucoup trop agréable. Parce que je sais que j'ai une tendance à devenir facilement accro aux choses. Qui est sûrement liée à un possible TDAH. » Mathieu.

L'observation chez les autres : des comportements dévalorisés.

Si l'observation n'est pas une expérience des drogues au regard des usages, elle n'en reste pas moins une expérience sociale des carrières d'usages. Elle situe les individus dans un cadre d'apprentissage par le regard qu'ils peuvent porter sur les usages de leurs proches. Si certaines drogues ont été normalisées par l'observation, a contrario, certaines sont devenues des repoussoirs.

Plusieurs enquêtés décrivent un apprentissage par observation : la vision des effets délétères installe une norme personnelle d'abstinence vis-à-vis de certaines substances. L'aspect affectif semble rentrer en compte dans les logiques de non-usages. L'histoire familiale peut peser. Comme l'a souligné Le Garrec, « la reproduction de modèles intergénérationnels n'est pas linéaire »²¹⁹, les individus peuvent se construire une identité en décalage avec celle de leur proche

²¹⁷ Ogien, A. (2012). *Sociologie de la déviance (Nouvelle édition)*. Paris : Presses universitaires de France

²¹⁸ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal*. Lormont : Le Bord de l'Eau

²¹⁹ Le Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Presses universitaires du Mirail

« une de mes grand.es sœurs, elle a eu une grosse dépendance à la cocaïne donc très jeune j'ai vu les mauvais côtés. C'est pour ça ainsi que j'ai cette capacité à me freiner » Alice.

D'autres enquêté·es insistent sur les trajectoires d'ami·es « qui sombrent » au contact de substances et qu'ils associent à la déchéance et à la perte de repères sociaux, voire de l'isolement, des comportements peu valorisés socialement :

« j'ai une amie qui elle consomme, mais qui est vraiment dans l'addiction excessive qui va consommer de la kétamine tous les jours et je vois qu'elle a perdu beaucoup de proches et je vois que la personnalité change aussi un peu » Hélène.

C'est une régulation « par témoin » qui rejoint l'idée, documentée par Coppel, que des événements vécus dans l'entourage amical : peuvent reclasser les produits et susciter des ruptures ou des refus durables²²⁰.

La règle de non-usage de certaines substances peut aussi naître de comportements observés chez des personnes hors du cercle social. L'usage reste associé à des comportements socialement sanctionnés, de la vulnérabilité et institue une barrière symbolique : ne pas risquer de s'y exposer et refuser l'usage

« Non, on m'a toujours proposé de la coke, de l'Extra aussi. J'ai vu ce que ça fait à mes camarades de classe en terminale, les états dans lesquels ils finissaient. Donc ça m'a tellement traumatisé que j'ai jamais voulu toucher. [...] des filles qui avait tellement pris de l'exta qu'elles étaient sein nu et string dans leur chambre, et qu'elle couraient des risques » Inès.

D.3 Des dynamiques d'abstinence sans contact avec les usages

Les substances : leurs propriétés et les représentations sociales

En plus des non-usages par expérience, certain·es usager·es rentrent dans des logiques similaires sans avoir fait expérience des substances ni observé. Iels s'appuient sur des classements des produits, laissant apparaître l'idée qu'il existe des « mondes de la drogue »²²¹ différenciés, avec leurs frontières symboliques et morales. Comme l'a montré Perrin, être

²²⁰ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? : De la guerre à la drogue à la réduction des risques. La Découverte*

²²¹ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal. Lormont : Le Bord de l'Eau.*

usager·e ne signifie pas entrer dans une communauté unitaire : on circule entre univers pluriels, en sélectionnant ou en excluant des substances à partir de leurs propriétés perçues et des significations sociales qui leur sont attachées.

Cette mise à distance repose parfois sur une enquête préalable : on interroge, on s’informe, on compare les effets attendus avec ses attentes personnelles, conformément aux travaux sur les représentations sociales qui soulignent que les individu·es opèrent des distinctions selon la dangerosité et les effets attribués aux substances^{222 223}.

« une fois que j'étais un peu renseigné sur quelle drogue et quel effet, je me suis un peu dit, ok, ça j'aurais pu tester plusieurs fois, mais en vrai, ça ne me plaît pas tant » Alexandre.

L’abstinence devient alors un choix informé : on n’adhère pas parce que l’effet n’a pas d’utilité pratique et ne correspond pas aux attentes. Ce filtrage passe aussi par une auto-évaluation de soi-même : si la plus-value promise par le produit n’apporte pas de bénéfices par rapport à son état habituel, l’intérêt tombe.

« Ce que j'ai vu avec la cocaïne, ça provoque surtout un boost d'énergie et on va dire une plus grosse confiance en soi, une meilleure prestance, on se sent mieux d'être soi-même. Moi je me sens déjà très bien comme je suis, du coup je ne vois pas d'intérêt à ce genre de drogue. » Hugues.

Lorsque l’imaginaire associé évoque la perte de contrôle ou des « trips » trop intenses, le refus s’impose : Le contrôle recherché par certain·es enquêté·es renvoie aussi à une socialisation genrée au soin et à la vigilance sanitaire. Les attentes sociales étant historiquement moins strictes pour le corps des hommes, les femmes sont plus souvent éduquées à l’écoute de leurs sensations, ce qui peut nourrir des préférences et des considérations genrées du risque²²⁴.

« Le LSD aussi parce que ça me fait peur. [...] Des champignons à chaque fois je refuse en fait tous les trucs qui te font avoir des alus, ça me fait peur parce que j'aurais l'impression que tu peux rester perchée » Alice.

²²² Dany, L., & Apostolidis, T. (2002). L’étude des représentations sociales de la drogue et du cannabis : un enjeu pour la prévention. *Santé Publique*, 14(4), 335-344

²²³ Galand, C., & Salès-Wuillemin, É. (2009). Intérêts de l’étude des représentations sociales de la drogue pour un dispositif de veille sanitaire. *Psychotropes*, 15(3), 81-92

²²⁴ Kokoreff, M. (2010). *La drogue est-elle un problème ? Usages, trafics et politiques publiques*. Paris : Payot & Rivages

« prendre des drogues dures, entre guillemets, ça pourrait me faire un effet dès le début et du coup comme je ne sais pas trop, je ne préfère pas[...] je veux rester un maximum en contrôle, savoir ce que je fais, comprendre ce que je fais et être claire sur mes actions » Marie

L'addiction : un risque de justification des non-usages

Un risque majeur qui revient chez les enquêtés et semble agir comme protecteur de certains usages est celui de l'addiction. L'image sociale du "drogué", « devenu esclave de la drogue »²²⁵, constitue un repoussoir qui oriente des refus d'usage. La dépendance y est l'antithèse du libre arbitre et de la conduite raisonnable²²⁶.

Cette protection prend d'abord la forme d'un diagnostic subjectif : certains enquêtés voient dans leurs dispositions personnelles un facteur de vulnérabilité à tenir à l'écart des produits jugés « piégeants ». Ici, le rapport à soi (se savoir "accrochable", impulsif, ou sujet au TDAH) déclenche une auto-interdiction : on préserve le libre-choix en renonçant à l'épreuve même du produit.

« Donc je me suis dit que si... certainement que si je testais une fois du tazz ou de la cock, .. ça pourrait être extrêmement vicieux pour moi [...] Mais comme je savais que j'étais atteint de TDAH, en fait, je savais que... TDAH, en fait, c'est une comorbidité à tomber dans une addiction qui est quand même extrêmement violente » Médéric

Le risque d'addiction est associé à certaines substances en particulier qui combinent propriétés repoussoirs risque d'addiction qui peut être issu de représentations sociales. Des frontières morales et cognitives s'organisent autour de l'héroïne, de la cocaïne basée (crack) et des opiacés qui sont les substances les plus citées. De fait, on observe une reproduction des catégories culturelles liées aux drogues : les drogues « dures » sont opposées aux drogues « douces ». Ces catégorisations entretiennent des images de déchéance qui opposent « nous » (usage récréatif, socialisé) à « eux » (perte de lien social, indignité, ligne biographique tournée autour des usages)^{227 228 229}. L'individu·e usager·e de ces substances ne serait plus en mesure de remplir

²²⁵ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. Paris : La Découverte

²²⁶ Pharo, P. (2012). *Plaisirs et dépendances dans les sociétés marchandes*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles

²²⁷ Ibid

²²⁸ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*. Presses universitaires de France

²²⁹ *Penser les drogues : perceptions des produits et des politiques publiques. Enquête sur les représentations, opinions et perceptions sur les Psychotropes (EROPP) 2002*. <https://www.ofdt.fr/publication/2003/penser-les-drogues-perceptions-des-produits-et-des-politiques-publiques-enquete>

des fonctions socialement valorisées. Ces arguments servent parfois aux usager·es pour légitimer leurs usages par opposition, en minorisant le stigmate associé à leurs propres usages, par comparaison aux autres²³⁰. La hiérarchisation fonctionne comme un principe d'autoprotection et produit des normes de non-usages.

« Pour moi, l'héroïne, tu la prends une fois, il y a 50% de chance que tu sois addict, 2 fois 80% et 3 fois 120%. Et dans le cas où tu en as pris au moins 3 fois, le pourcentage de chances que ta vie sois de la merde en boîte, c'est 90%. » Alexandre

« Enfin je crois le crack t'en prends une fois t'es direct accro de ce que j'en ai entendu. [...] Peut-être l'héroïne ou des trucs comme ça. » Pauline

L'idée est partagée par tous les enquêté·es que les opiacés seraient trop accrocheurs. Cette peur de l'addiction peut être nourrie d'une perspective hédoniste, ou le plaisir serait trop intense, ce qui est paradoxal lorsque la recherche de plaisir est un argument central chez les enquêté·es pour justifier et rationaliser leurs usages. Il faut donc prendre du plaisir, mais avec modération et en rester maître. Le constat s'articule à une économie morale repérée par Perrin : la dépendance incarne une « déchéance symbolique » dont on se distingue explicitement en justifiant ses non-usages²³¹.

« Parce que c'est très très addictif et ça te procure tellement de plaisir que tu vas en quelque sorte, courir de ce plaisir que tu ne vas jamais avoir, donc tu vas tomber dans l'addiction très très facilement. » Mohammed

Le mode d'administration

Le refus d'usage ne tient pas seulement à la substance. Il peut aussi être associé au mode d'administration envisagé, avec une logique hygiéniste. Cette hiérarchisation des voies d'administration s'étend aux produits à sniffer, disqualifiés par certain·es usager·es au nom de la préservation de sa santé.

²³⁰ Beck, F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M., & Legleye, S. (2010). Regards sur les addictions des jeunes en France. *Sociologie*, 1(4), 517-535

²³¹ Perrin, S. (2023). Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal. *Le bord de l'eau*

« Ça me dérange aussi des trucs que tu sniffes, je sais pas pourquoi je suis beaucoup moins à l'aise avec ça, alors que quand tu le manges, ou tu le fumes, c'est moins... peut-être moins le sentiment de faire un truc mauvais pour ton corps » Pauline

Une autre manière de faire usage, l'injection, est elle aussi désapprouvée par certaines usager·es. Ce positionnement rejoint ce que Zufferey décrit comme une stratégie de gestion centrée sur la surveillance du mode d'absorption²³², codifier la “bonne” manière de consommer sert à tenir le risque à distance, et peut aller jusqu'au refus pur et simple quand la technique est jugée trop dangereuse ou “sale” en y apposant un stigmaté : celui de la perte de soi²³³. La valeur morale et hygiénique pèse dans la balance des choix d'usages : refuser la seringue ou la paille revient à se distinguer d'un univers associé à la perte de contrôle et aux atteintes au corps. Ce filtre hygiéniste constitue donc une norme de refus sans “connaissance de drogues” approfondie : on dit non au geste pour se protéger du risque sanitaire et moral, statutaire.

« tout ce qui est seringue, moi j'aurais pas envie, je trouve ça un peu impressionnant. Ça me fait un peu peur » Hélène.

L'abstinence sans contact est une mise à distance adossée à des représentations partagées de la dangerosité et à une définition personnelle de ce qui vaut la peine d'être tenté. Elle participe à une carrière d'usage où l'on trace des frontières, on sélectionne des contextes, et on stabilise une identité d'usager·e sélectif·ve.

Chapitre 3 : Usages de drogues au prisme des sociabilités

A. Les premiers usages se font en compagnie d'autres personnes

A.1 Les amis et les connaissances pour les débuts : l'initiation et les premières fois par des habitués

Dans la continuité de ce que nous avons montré sur la normalisation et les « opportunités » d'usage contextuels, l'entrée dans la carrière se joue très souvent au prisme des sociabilités. Les pairs ne fournissent pas seulement un contexte matériel : ils participent à la construction morale des premiers gestes et des premières justifications, en ouvrant l'accès au produit²³⁴. Plus

²³² Zufferey, M. C. (2002). *Le consommateur intégré : Entre adaptation à la réalité et production de la réalité*. In *Société avec drogues* (p. 63-77). Érès

²³³ Galand, C., & Salès-Wuillemin, É. (2009). *Intérêts de l'étude des représentations sociales de la drogue pour un dispositif de veille sanitaire*. *Psychotropes*, 15(3), 81-92

²³⁴ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*. PUF

généralement, l'initiation aux drogues passe par des relations avec d'autres usager·es²³⁵, et « connaître des usagers » peut être une condition pratique d'entrée dans l'activité déviante : l'influence du groupe se substituant au contrôle social²³⁶.

Les premières fois s'observent dans des formats variés, du groupe élargi à de petits groupes restreints, en soirée, mais presque toujours en compagnie d'habitué·es qui « cadrent » la situation et rassurent par leur proximité et leur expérience. Ce sont des amis, et parfois de manière plus restreinte des membres de la famille.

« Le cannabis, ouais, c'était... Enfin, les deux ou trois fois que c'est arrivé, c'est juste que j'ai un pote qui fume du cannabis assez régulièrement. Puis on est en soirée, il me dit « Tu veux tirer ? » et je « dis Ouais, ok » » Marie

« Mon frère consommait des fois du cannabis. Il m'a proposé, j'ai accepté » Mohammed

Ces situations socialisées sont d'autant plus propices que l'image du produit est elle-même travaillée par la convivialité et le partage : les premières rencontres avec le cannabis se font « de manière collective, avec des personnes ayant déjà expérimenté »²³⁷. Les pairs fournissent des opportunités, facilitent l'approvisionnement et sécurisent la prise, notamment lors des soirées au domicile de l'un d'eux/elle, lesquelles soustraient au regard des adultes et des importuns. Les données vont dans le sens de la théorie des opportunités : l'expérimentation surgit des loisirs, et moments partagés avec les pairs et de propositions²³⁸, et l'influence sociale pèse dans la socialisation aux usages, on y vient parce que l'on connaît d'autres usager·es. Pour les adolescent·es dont la première drogue est le cannabis, 51 % ont partagé le joint d'un groupe d'ami·es, 39 % l'ont reçu gratuitement d'un·e proche²³⁹.

Au-delà du cannabis, d'autres usages apparaissent « plus dans des configurations sociales que des lieux précis, toujours en groupe »²⁴⁰, et même pour des pratiques très risquées, la première injection est dans 83 % des cas réalisée par un autre usager²⁴¹. L'initiation est une affaire de

²³⁵ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques. La Découverte*

²³⁶ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance. Éditions Métailié*

²³⁷ Le Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes. PUM.*

²³⁸ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues. PUF*

²³⁹ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues. PUF.*

²⁴⁰ Le Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes. PUM.*

²⁴¹ Jauffret-Roustide, M., Oudaya, L., Rondy, M., et al. (2008). *Trajectoires de vie et prises de risques chez les femmes usagères de drogues. médecine/sciences, 24, 111–121.*

relations : elle met en jeu des savoirs pratiques, des affects de confiance, et des opportunités situées qui constituent l'apprentissage du comportement déviant, ce que Becker analyse comme une déprise du contrôle global au profit des normes du groupe restreint²⁴².

A.2 La proposition par des individu·es hors du cercle amical

L'entrée dans l'usage peut aussi se jouer sur des opportunités offertes par des personnes rencontrées en contexte festif. Dans ce cas, l'initiation s'explique par la présence d'une occasion dans un cadre où l'illégitimité est temporairement neutralisée (soirée, musique, groupe élargi)²⁴³, cadre offrant de plus grandes opportunités. La dynamique de la soirée abaisse les coûts d'entrée et rend l'essai « raisonnable » au regard du plaisir attendu (relâcher la pression, prendre du plaisir, danser) et du contexte. Dans la même logique, les rites d'hospitalité en soirée (offrir un para, « faire tourner » un joint) fonctionnent comme des déclencheurs d'essai en dehors du noyau proche, tout en procurant un minimum de sécurité subjectivée.

« Tout ce qui est fumette, bah du coup, mon initiation quand je ne fumais pas encore beaucoup, c'était plus en croisant des gens en soirée qui avaient un joint et qui m'ont fait passer en mode « Oui, tiens Hugues fume » Hugues.

Ces pratiques de « convivialité » impliquent que l'initiation se construit fréquemment dans la coprésence d'habitué·es, même s'ils ne sont pas issus des amis ou de la famille. Certaines premières fois se jouent même à la frontière des liens faibles (inconnus ou connaissances lointaines, rencontres fortuites). L'individu·e évalue que « le jeu en vaut la chandelle »²⁴⁴, le cadre prenant le relais sur la proximité amicale comme opportunité.

« je suis allée en boîte toute seule et il y a un garçon qui m'a proposé quelque chose, donc c'était un para et j'ai accepté » Pauline.

²⁴² Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Éditions Métailié

²⁴³ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*. PUF

²⁴⁴ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? : De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. La Découverte

B. L'usage de drogue dans le collectif : une fonction de création et subjugation des liens

B.1 La fonction désinhibitrice des substances, facilitatrice de liens

Dans la continuité de ce que nous avons établi plus haut sur la « recherche d'une expérience agréable », l'usage apparaît aussi, pour une partie des enquêté·es, comme un instrument relationnel visant des fins socialement valorisées (se faire des ami·es, tenir la conversation, être de la fête,) via la désinhibition et l'allègement des freins interactionnels. Peu importe les substances, les avis convergent : elles peuvent avoir une fonction sociable catalyseur de la création de liens. Le mode d'usage (passer un pétard) peut être considéré comme un moyen d'entamer la discussion. Pour certain·es, être sous influence de substances est même une condition pour activer un « surmoi » sociable. Les constats des enquêté·es rejoignent l'observation selon laquelle, dans la fête contemporaine, les stimulants (ecstasy, amphétamines, cocaïne) occupent une place centrale précisément parce qu'ils « facilitent ce relâchement grâce à leurs vertus désinhibitrices »²⁴⁵, et que chez les étudiant·es, l'alcool sert classiquement à instaurer une atmosphère conviviale propice aux échanges²⁴⁶.

« dans mon cas, je suis quelqu'un extravertie, mais d'introvertie avec les étrangers. donc j'ai un peu besoin d'alcool pour me pousser un peu à enlever mes barrières et à rigoler et déconner avec les gens donc je pense que la plupart des étudiants aussi qui sont ça et même l'alcool »
Ines.

« Ça m'aidait beaucoup à sociabiliser facilement avec des gens, parce que c'est une manière facile de se sociabiliser que d'échanger un pétard » Dimitri.

Comme l'ont montré Peretti-Watel, Beck et Legleye, cette instrumentalisation peut consister à « se voir différemment » et à adopter des conduites qu'une stricte sobriété ne permettrait pas, l'individu.e justifiant alors un moyen illégitime (dans le cas d'un usage de substance illicite et moralement condamnée) pour arriver à une fin reconnue comme légitime²⁴⁷. Selon Ehrenberg, dans une logique d'individualisme performantiel, l'activation ponctuelle d'une aide chimique à la sociabilité s'inscrit dans une « société de la désinhibition » où l'amélioration de soi devient

²⁴⁵ Beck, F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M., & Legleye, S. (2010). « Regards sur les addictions des jeunes en France ». *Sociologie*, 1(4), 517-535

²⁴⁶ Beck, F., Legleye, S., Guilbert, P., & Peretti-Watel, P. (2005). *Les usages de produits psychoactifs des étudiants*, *Psychotropes*, 11(3), 31-51

²⁴⁷ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*, PUF

une condition de la présence à autrui et de la réussite. L'usage de drogues est un support d'accès à « à des schémas normaux d'action », ici la création de liens amicaux²⁴⁸. Loin d'une fuite hors du social, les usages de drogue peuvent être un moyen d'y accéder. Ils sont perçus par les enquêtés·es comme des technologies de soi relationnelles : ils altèrent l'état de conscience pour abaisser le coût symbolique d'entrée dans l'interaction et sécuriser l'obtention de gains relationnels.

B.2 La fonction intégratrice

L'usage peut remplir une fonction intégratrice et constitue en un rite d'adhésion situant l'entrée dans de nouveaux collectifs et en alignant les conduites sur des normes de groupe pour valider son intégration²⁴⁹ : la littérature souligne en effet que les produits inscrivent l'interaction festive dans un cadre symbolique partagé, propice à la synchronisation des états et à l'appartenance²⁵⁰. Cette dynamique s'articule au rôle structurant des pairs dans la « carrière morale » du novice et dans l'ouverture d'opportunités d'usage (approvisionnement, lieux protégés, soirées chez l'un d'eux), prolongeant l'image communautaire et conviviale associée à certains produits (cannabis) dans les interactions juvéniles. L'ajustement des conduites se joue sous le regard du groupe, dont l'évaluation pèse sur le prestige et le rang relatifs²⁵¹, tandis que les réseaux de sociabilité juvénile offrent des scènes d'épreuve et d'inclusion où « faire ses preuves » passe aussi par l'appropriation de ces codes²⁵². Plusieurs enquêtés·es décrivent l'usage comme ressource d'inclusion au moment où les sociabilités étudiantes se recomposent par des ruptures.

« j'ai aménagé chez mon copain et du coup je connaissais personne et les seules personnes avec qui on sortait Bah c'était ses potes et c'était un peu une façon de m'intégrer genre tout le monde partage une pinte de bière, et cetera » Esmeralda ;

En plus de cette fonction intégratrice, nous observons que chez plusieurs enquêtés·es, l'usage intégrateur se croise avec les premières ingestions de substances dont nous avons présenté les logiques collectives. Ainsi, ces temporalités (soirées universitaires) correspondent avec des âges d'initiations de substances (autour de 18-19 ans pour la Cocaïne, MDMA notamment, soit

²⁴⁸ Ehrenberg, A. (1999), *L'individu incertain*, Hachette

²⁴⁹ Obradovic, I. (2019). *Attitudes, représentations, aspirations et motivations lors de l'initiation aux substances psychoactives. Enquête ARAMIS (Rapport)*. Paris : Observatoire français des drogues et des tendances addictives (OFDT).

²⁵⁰ Beck, F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M., & Legleye, S. (2010). *Regards sur les addictions des jeunes en France. Sociologie*, 1(4), 517-535

²⁵¹ Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Éditions Métailié

²⁵² Jamouille, P., & Panunzi-Roger, N. (2001). *Enquête de terrain auprès d'usagers de drogues. Psychotropes*, 7(3), 31-48

l'entrée dans les études supérieures,²⁵³) décrites par certain·es de nos enquêté·es. Devenir étudiant.e dans le supérieur est un contexte propice aux opportunités d'usages, parfois de découverte de nouvelles substances ou elles peuvent occuper une fonction vectrice d'intégration sociale. Là encore, elles consistent en un moyen illégitime de parvenir à ce qui est socialement valorisé en société, leur caractère culturel les légitimant auprès des groupes de pair.es

« La première fois que j'ai fumé [du cannabis], c'était avec des gens que je ne connaissais pas, qui étaient avec moi à l'IUT dans la première soirée en mode intégration. C'est quelqu'un qui m'a proposé et j'ai dit ok » Alexandre

B.3 Accompagner les amitiés existantes

Si les usages peuvent remplir des fonctions subjectives aidant à faciliter la création de liens et l'intégration, situant une logique individuelle au sein de collectifs, nous savons aussi que l'usage à plusieurs constitue une norme d'usage. Intégré dans un groupe d'usager·es, il remplit une fonction d'accompagnement des expériences collectives. Les consommations situées dans des groupes d'amis·es déjà constitués peuvent s'expliquer comme des pratiques de convivialité où l'altération partagée joue un rôle de « lubrifiant social ».²⁵⁴ Dans les cultures festives, « l'extase est collective »²⁵⁵ : la substance sert l'alignement émotionnel du groupe plus qu'une performance individuelle. Ce registre rejoint, pour l'alcool notamment, l'idée de cohésion de groupe par des sociabilités codées²⁵⁶. Au niveau micro-interactionnel, on peut décrire ces scènes comme des rencontres focalisées et des rites de confirmation du “nous”²⁵⁷. Dans le cadre social, les conduites d'usages peuvent être interprétées collectivement²⁵⁸. Ici, la prise de drogue « acquiert un sens symbolique [...] en créant du lien social entre les membres qui y participent et en facilitant la désindividualisation [...] et l'inscription dans un espace de pratiques collectives »²⁵⁹

²⁵³ Voir Annexe

²⁵⁴ Jauffret-Roustide, M., & Debrus, M. (2023). « Co-production des savoirs sur l'usage de drogues et réduction des injustices épistémiques », *Déviance et Société*, 47(1), 3-34.

²⁵⁵ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. Paris : La Découverte

²⁵⁶ Passard, C. et al. (2021). *Sociologie du risque*. Atlande.

²⁵⁷ Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris : Minuit

²⁵⁸ Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*. Presses universitaires de France

²⁵⁹ Beck, F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M., & Legleye, S. (2010). *Regards sur les addictions des jeunes en France*. *Sociologie*, 1(4), 517-535

Quand l'amitié préexiste, l'usage peut avoir comme fonction d'être un amplificateur affectif : il épaissit l'intimité et légitime des gestes/paroles d'attachement dans un entre-soi . La MDMA est particulièrement citée pour sa propriété empathogène. La substance n'invente pas l'amitié, elle « densifie » un nous déjà présent. Une autre fonction associée aux usages tient à la facilitation des échanges au sein du groupe : l'usage soutient des conversations appréciées pour leur chaleur, leur intensité et leur caractère. Les usages collectifs permettent aussi d'accorder les expériences et le vécu, de créer une sensation commune et de dépersonnaliser le moment.

« pour ecsta les sensations j'aime trop que l'amour soit décuplée [...] que les touchers soient différents, que du positif » Jean

« le fait que ce soit partagé aussi et de voir les autres tripés ça c'est trop drôle. [...] Avoir des conversations enfin qui sont à la fois d'une profondeur et Elles ont un caractère hyper éphémère j'adore partager ça avec des gens chouettes avec qui ça se passe bien » Esmeralda.

« des fois tu passes des moments de ouf avec tes amis, toutes tes perceptions changent. Des fois on a les mêmes délires en même temps. Et du coup t'es trop connecté avec tes potes » Lea.

Enfin, l'usage marque parfois un rite de retrouvailles : un temps à part où l'on met la vie ordinaire entre parenthèses pour se retrouver. L'usage est alors un support de retrouvailles et de continuité des amitiés, il participe à l'entretien des liens entre individus plus qu'à les subjuguier

« justement je vais les voir et je vais fumer avec eux pour passer de l'ancien temps et pour décompresser de la vie entre guillemets. Pour passer vraiment une semaine à ne penser à rien, à me coucher à pas d'heure » Karl. .

C. Pressions des pairs et conformisation des usages

C.1 Pressions ressenties : faire comme les autres, se conformer, imiter

La présence d'autres usager·es dans le cercle amical peut entraîner une pression implicite à consommer. Par pression implicite, un étudiant peut ressentir qu'il doit boire ou consommer si tous ses amis le font lors d'une soirée, pour ne pas apparaître décalé ou être exclu du moment

collectif²⁶⁰ Miléna Spach montre que le fait d'avoir de nombreux pairs consommateurs augmente fortement la probabilité qu'un adolescent consomme lui aussi de l'alcool, du tabac ou du cannabis²⁶¹. Ne pas participer aux consommations partagées peut donner le sentiment d'être mis à l'écart ou de casser l'ambiance. À l'inverse, participer au rituel commun renforce la cohésion au sein du groupe. Ici, la consommation n'est pas seulement une recherche d'effets psychotropes, elle fonctionne comme un code d'appartenance qui permet de s'ajuster aux attentes implicites du collectif, parfois au détriment des résolutions individuelles.

« des fois je me dis “ouais vas-y demain je travaille, non je vais pas prendre” et tout, et au final sur le moment bon, tu vois les autres qui prennent et tout t'es en mode « bon, allez » » Blandine

Refuser de se conformer revient souvent à se placer en décalage par rapport au groupe. Rester sobre signifie parfois se priver de la complicité, des conversations et des rires qui cimentent la soirée. L'usage devient ainsi une condition d'inclusion au moment festif²⁶². Gausso, Paliérne et Le Minor montrent que les étudiant·es sobres décrivent les soirées comme des moments où iels se sentent « en situation d'observateur plus ou moins extérieur, plus ou moins gênant »²⁶³. La non-conformité les place à la marge, exposé·es au regard des autres.

« Mais puisque mes amis le font et que je n'ai pas envie d'être le seul à être sobre dans cette ambiance-là, je préfère les suivre et m'amuser avec eux. » Dimitri

Comme l'expliquait Émile Durkheim, la société est plus que la somme des individu·es : elle existe comme une réalité, faite de « faits sociaux » (ici l'usage de drogues, la déshinhibition) qui s'imposent aux individu·es. Ces derniers vivent dans un cadre social déterminé qui les contraint, et ne pas dévier de la norme admise permet d'« éviter d'être rejeté par la majorité »²⁶⁴. Cela éclaire les propos de Médéric, qui affirme :

« le mec qui ne boit pas, c'est un mec chiant. Je suis content de boire quand je bois. Mais des fois, c'est nécessaire. Dans certaines situations, c'est nécessaire. »

²⁶⁰ Beck, F., & Peretti-Watel, P. (2001). *Les usages sociaux des drogues*. Paris : PUF

²⁶¹ Spach, M. (2016). *L'influence du groupe de pairs sur la consommation de substances psychoactives licites et illicites à l'adolescence*. *Revue Jeunes et Société*, 1(1), 57–82.

²⁶² Gausso, L., Paliérne, J., & Le Minor, S. (2015). « Étudiants sobres : une sobriété qui s'assume mal ». *Agora débats/jeunesses*, 70(2), 85-97

²⁶³ Gausso, L., Paliérne, J., & Le Minor, S. (2015). « Modération et sobriété chez les étudiants : entre ethos de vie et résistance aux normes ». *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 107(3), 341–373

²⁶⁴ Durkheim, E. (1987 [1895]). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : PUF

La consommation, ici, ne relève plus d'un choix individuel, mais d'un fait social contraignant, attendu dans certaines situations festives.

L'usage de drogues en soirée ou en groupe peut faire office de « rite d'appartenance », un passage obligé symbolique qui crée du lien social et marque l'appartenance au collectif²⁶⁵. L'usage n'est pas seulement un plaisir individuel : il participe d'une effervescence partagée.

« quand y a des gens, quand tu commences à faire soirée, qu'il y a cette dynamique qui arrive là... Des fois c'est compliqué de ne pas vouloir ». Lea

Ainsi, la vie de groupe étudiante s'organise autour de rites festifs fédérateurs, où la conformité est de mise. Les soirées étudiantes créent une culture partagée qui soude le collectif. Ne pas jouer le jeu revient à s'exclure temporairement de cette sociabilité, tandis que faire usage avec les autres permet de rester dans l'esprit du groupe et de prolonger la dynamique collective déjà engagée²⁶⁶.

C.2 Pressions exprimées (propositions, relances, injonctions)

Parfois, les étudiant·es n'ont pas initialement prévu de consommer, mais la pression exercée par les pairs suffit à infléchir leur décision. « La pression à boire autant que les autres, à travers des jeux d'alcool ou des tournées générales »²⁶⁷ expliquerait une partie des usages en groupe. La participation à ces rituels festifs incite chacun·e à aligner sa consommation sur celle des autres, renforçant l'idée que l'usage partagé est la norme. Se soustraire au collectif, c'est risqué d'être sanctionné socialement par des moqueries ou l'exclusion.

« J'ai fait des jeux à boire comme tout le monde, mais c'était des jeux à boire avec des amis où je savais que si jamais je disais non, j'allais juste prendre mon shot de mayonnaise ». Mathieu

²⁶⁵ Ibid

²⁶⁶ LLe Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail.

²⁶⁷ Facteurs d'influence et implications de la forte consommation épisodique d'alcool chez les étudiants postsecondaires (Rapport) | Centre canadien sur les dépendances et l'usage de substances. (s. d.). Consulté 1 septembre 2025, à l'adresse <https://www.ccsa.ca/fr/facteurs-dinfluence-et-implications-de-la-forte-consommation-episodique-dalcool-chez-les-0>.

L'imitation peut être issue d'un conformisme par complaisance, motivé par le souci de « faire bonne figure » face aux pairs²⁶⁸. Des étudiant·es décrivent comment ils finissent par céder pour ne pas paraître en retrait.

« la première fois que j'ai pris des taz notamment, on m'a quand même beaucoup encouragé à le faire en disant : Si vas-y, fais ça avec nous, tu vas être le seul à ne pas, machin. Et je me suis dit vas-y, un petit bout, j'ai cédé » Dimitri.

La pression aux usages peut s'exprimer de façon répétée au fil d'une soirée : un refus initial n'empêche pas une acceptation plus tard, à mesure que l'ambiance s'intensifie. Même lorsque l'incitation est formulée et répétée, les étudiant·es peuvent tendre à interpréter leur décision comme un choix rationnel, en fonction d'une balance coûts/bénéfices qu'ils estiment favorable. Ils peuvent aussi « craquer » sans, exprimant une contrainte plutôt qu'un choix rationalisé.

« des fois je peux refuser deux premières fois dans la soirée et la 3e c'est bon. Je peux changer d'avis, me laisser influencer. Mais à chaque fois j'ai envie oui [...] ils ont vu que j'avais dit oui une fois, que j'avais kiffé, vu qu'ils savent que tu kiffes et que tu vas aimer ils sont plus insistants oui. Je peux dire oui la troisième fois, mais si j'ai vu que y'avait plus de monde, que y'avait l'ambiance et tout ça » Alexandre

« Et il y aura toujours quelqu'un qui va faire une petite pression en mode Ah, mais tu bois pas, ah, mais tu fumes pas Et à un moment, tu craques et t'essayes » Ines

D. L'entourage comme vecteur de régulation des usages

Si les proches peuvent inciter à la consommation dans des moments communs durant lesquels les usages une norme d'intégration et de continuation des liens, à l'inverse, leur regard peut se poser sur les usages de leurs proches. Selon Ehrenberg, chez les personnes insérées socialement, avoir des soutiens serait un « filet de contrôle permettant de rester dans un usage occasionnel et contrôlé »²⁶⁹.

D.1 Veiller les uns sur les autres : donner des conseils, se sentir dans un environnement safe

²⁶⁸ Becker, H. S. (1953). « Becoming a Marijuana User ». *American Journal of Sociology*, 59(3), 235–242.

²⁶⁹ Ehrenberg, A. (1999), *L'individu incertain*, Hachette - 27-Evreux.

En effet, les pairs peuvent également constituer un appui régulateur, par l'instauration d'environnement sociable protecteur. La dimension communautaire des usages s'épaissit et prend une autre forme. Dans ces situations partagées, la norme partagée n'est pas nécessairement celle de la consommation en tant que telle, mais plutôt celle du respect des limites individuelles, qu'elles soient explicites ou physiologiques, et de la surveillance collective. Le collectif agit alors à installer un climat où l'usage est régulé et négocié dans l'entre-soi. Chez nos enquêté.es, on observe que ce comportement est particulièrement prégnant auprès des étudiantes qui, par leur genre, sont socialisées à être plus attentives aux autres. Ainsi, une dynamique de genre semble émerger de ces comportement protecteurs et vigilants.

« Globalement je me sens jamais forcée de prendre quelque chose. Surtout je suis dans un cercle assez safe donc jamais on me forcera à boire ou à prendre de la drogue » Pauline.

« Ben moi si je suis en soirée, je vais faire attention à ma consommation, comme ça peut-être que ça va influencer l'autre et on va faire attention tu vois, ensemble aussi » Lea

Le rôle des pairs est donc ambivalent. Le groupe de pairs peut agir à la fois comme un soutien, en compensant certaines difficultés et en contribuant à l'encadrement des pratiques, mais également comme un vecteur de pressions et de contraintes²⁷⁰. Cet équilibre entre aide et incitation traverse les usages : les pairs régulent, mais ils peuvent aussi être ceux/celles qui poussent à consommer davantage. Cette ambivalence souligne que la socialisation aux usages ne peut être comprise sans prendre en compte cette dialectique entre encouragement et contrôle.

Enfin, il apparaît que les étudiant.es ne sont pas uniquement des récepteur.ices de normes collectives. Ils peuvent aussi devenir eux-mêmes des « agents de prévention »²⁷¹. L'intervention auprès des proches, que ce soit par des conseils ou des discours de mise en garde, illustre la capacité des usager.es à se saisir des outils de régulation et à les transmettre dans leur entourage.

²⁷⁰ LLe Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail

²⁷¹ Ehrenberg, A. (1999). *L'individu incertain*. Paris : Hachette Littératures.

« Thibault : *Est-ce que tu as des connaissances sur tout ce qui est discours de prévention ?*
Amandine : *Un petit peu. Un petit peu parce que du coup, moi j'en ai fait un petit peu à beaucoup d'amis ou par exemple à mon petit frère* » Amandine

D.2 Les proches : incitateurs et acteurs de régulation des usages

Ehrenberg souligne que, dans certains contextes, la baisse de consommation de substances psychoactives peut s'expliquer par une pression sociale incitant les individu·es à mieux gérer leur santé¹. Cette dimension collective du contrôle apparaît dans les interactions de certain·es étudiant·es, lorsqu'ils relatent la manière dont leurs ami·es réagissent à leurs excès, et peuvent avoir une influence sur la remise en question de leurs usages. Ces rappels, bien que formulés dans un cadre amical, relèvent d'un contrôle social informel, basé sur la modération et la désirabilité sociale. Ici les sociabilités ont un rôle de filet de contrôle qui permet de maintenir les usages dans un cadre occasionnel et maîtrisé et de les remettre en question. Ces comportements de surveillance nous ramènent à l'aspect communautaire qui peut être associé aux usages de drogues.

« *quand je buvais beaucoup J'ai des potes qui me disaient que j'étais beaucoup plus violente, que j'étais beaucoup plus insupportable, que j'étais limite méchante alors que de base je suis une meuf assez sympa et donc là je me suis dit OK il y a un problème* » Alice.

Chez certain·es enquêté·es révèlent que la sanction sociale, qu'elle prenne la forme d'un ultimatum amoureux exprimé ou d'« ostracisme »²⁷² pensé fonctionne comme un frein aux usages jugés excessifs, socialement dévalorisés, car renvoyant à la figure stigmatisée du drogué. Dans les trajectoires de femmes insérées socialement, les conjoints peuvent comme figures de frein, notamment lorsqu'ils adoptent eux-mêmes un rapport distancié aux produits²⁷³.

« *par contre, avec la beuh, il m'a aidée, il m'a beaucoup aidée. Bon, il m'a mal aidée parce qu'il m'a mis un ultimatum, il m'a dit soit t'arrêtes, soit je te quitte* ». Amandine

Dans cette perspective des proches comme aide à la régulation, les autres apparaissent comme une ressource affective et sociale déterminante dans la gestion des usages. Certain·es

²⁷² Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*. Presses universitaires de France

²⁷³ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal*. Lormont : Le Bord de l'eau

étudiant·es évoquent des soutiens explicites de leurs pair·es dans la gestion de leurs usages, lorsque la volonté de les mettre derrière soit leur est clairement exprimée

« j'ai une amie qui vient après demain, donc qui vient chez moi pendant quelques mois donc comme c'est ma meilleure amie je lui ai demandé de ne pas me laisser fumer »

Ces ajustements collectifs montrent que la régulation individuelle peut s'appuyer sur une logique de « surveillance relationnelle de la santé », où les amis veillent mutuellement les uns sur les autres, se substituant au contrôle institutionnel chez les personnes insérées. Le sociable est alors une ressource de gestion des usages²⁷⁴. Les proches peuvent même se substituer à la volonté personnelle dans certains cas, montrant la force des liens relationnels dans la gestion des usages

« Il y a eu des moments où c'est mes amis qui devaient me restreindre. J'ai déjà eu une amie qui demandait à mes autres amies de ne pas me donner de drogue » Amandine.

La présence d'un cercle attentif peut avoir un rôle de maintien des usages dans un cadre socialement acceptable. Pour Pharo, la gratification individuelle ne peut être séparée de la reconnaissance sociale : « dans la gratification sociale, il y a toujours une partie qui dépend de ce qu'autrui perçoit comme favorable ou non dans nos actions »²⁷⁵. Ainsi, la reconnaissance ou au contraire la désapprobation des pairs constitue une ressource de régulation en soi, elle se constitue comme un contrôle social informel. Decorte a également mis en évidence que les mécanismes d'autorégulation s'ancrent dans les dynamiques collectives²⁷⁶ chez les usager·es intégrées.

Les pairs peuvent servir de modèles de consommation maîtrisée, faire infléchir les pratiques, mais aussi intervenir directement par des remarques ou des restrictions. Ces mécanismes sont visibles chez nos enquêté·es : l'ultimatum d'un partenaire, les mises en garde d'amis, le respect des limites, la surveillance commune ou le choix collectif de ne pas faire usage ou proposer à une personne en sevrage. Le contrôle informel exercé par l'entourage devient ainsi une

²⁷⁴ Perrin, S. (2023) *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal*. Lormont : Le Bord de l'eau

²⁷⁵ Pharo, P. (2012). *Plaisir et dépendances dans les sociétés marchandes*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles

²⁷⁶ Decorte, T. (2002). « Mécanismes d'autorégulation chez les consommateurs de drogues illégales. Étude ethnographique sur des consommateurs de cocaïne et de crack à Anvers (Belgique) ». In C. Faugeron (dir.), *Société avec drogues* (pp. 35-62). Toulouse : Érès

ressource centrale pour maintenir l'usage dans des bornes acceptables et protéger les individu·es des dérives. Si l'usage est souvent commun et en groupe, l'ambivalence observée, entre l'usage comme norme et mécaniques de régulation semble pouvoir tenir de paramètres internes au collectif plus qu'au collectif en lui-même.

E. Normaliser ses usages : s'éloigner des usager·es déviant·es

E.1 Le « nous » face à « eux »

Certain·es enquêté·es tendent à distinguer leur propre groupe de consommation de figures d'usager·es perçu·es comme marginaux·ales ou irresponsables. Cette distinction repose d'abord sur une hiérarchisation des substances et des pratiques, qui permet de rationaliser aux leurs usages et de légitimer ses usages par son appartenance à un groupe « normal ». Le rejet de certaines substances sert à tracer une frontière nette entre son cercle amical, composé de jeunes perçu·es comme intégré·es socialement, et d'autres figures associées à la marginalité, ce qui confirme le marqueur social de certaines substances symbolisant l'exclusion, tandis que d'autres, plus festives, apparaissent comme compatibles avec une vie insérée socialement.

« on m'a pas proposé du crack et tout genre comme je disais mes potes c'est des consommateurs, mais c'est des gens randoms, ils sont pas en marge de la société quoi » Alice.

« l'ecstasy et tout c'est plus admis, on va dire, enfin dans les cercles dans lesquels je suis, c'est plus normalisé de consommer ça, que des trucs plus durs » Pauline.

La démarcation ne porte pas seulement sur les substances, mais aussi sur les intensités d'usages. La comparaison établit une frontière entre un « eux » caricatural, perçu comme excessif et irresponsable, et un « nous » qui faisons de façon mesurée. Comme l'a montré Becker, même au sein d'un comportement qualifié comme déviant, il existe des normes internes qui définissent ce qui est acceptable ou non²⁷⁷. Être « sage » signifie respecter une norme de modération implicite aux « bons usages », et se distinguer de celles et ceux qui transgressent la transgressent.

²⁷⁷Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de Sociologie de la déviance*. Paris : Éditions Métailié

« je sais pas si tu connais les gens qui prennent je sais pas combien d'exta avant de partir. Par rapport à ces gens là on est sages » Alexandre

Comme le souligne Coppel, ces distinctions s'accompagnent souvent d'une représentation négative des « autres usager·es ». La toxicomanie ne désigne pas seulement une dépendance, mais incarne une figure sociale perçue comme dangereuse²⁷⁸. Ogien rappelle que les usager·es reprennent souvent ces stéréotypes, critiquant les conduites d'irresponsabilité de l'« accro » pour justifier leurs pratiques²⁷⁹. Les étudiant·es rencontrés reprennent ce schéma : iels intériorisent des représentations négatives et s'en démarquent en insistant sur la rationalité de leurs propres pratiques et de leur groupe. Comme l'ont observé Jauffret-Roustide et Debrus, cette opposition entre « vies productives et ordonnées » et « vies improductives et désordonnées » structure les discours sur les drogues²⁸⁰. La revendication d'un usage mesuré et « socialement intégré » permet ainsi d'affirmer leur appartenance à un « nous » légitime, face à des « eux » stigmatisé·es. Ainsi, l'appartenance à un groupe d'usager·es « intégré.es » ne se limite pas au partage d'une substance ou d'une pratique, mais implique une construction identitaire collective, reposant sur la démarcation avec d'autres figures d'usager·es stigmatisé.es. L'opposition « nous » versus « eux » permet de maintenir une cohésion interne et de d'inscrire la légitimité de leurs usages dans une normalité relative.

E.2 Sanctionner socialement les usager·es déviant·es : s'en éloigner

Il apparaît que cette normativité ne se limite pas à des représentations collectives. Elle se prolonge dans des pratiques concrètes de mise à distance individuelle, lorsque certain·es choisissent de s'éloigner d'ami·es ou de partenaires dont les usages franchissent les bornes jugées acceptables. La régulation ne s'opère alors plus seulement à travers des règles partagées au sein du groupe, mais aussi par des ajustements de sociabilités qui prennent la forme de sanctions sociales : l'exclusion amicale et/ou la rupture relationnelle. Bohrn et Fenk ont montré que la sélection des fréquentations constitue un dispositif de régulation : les consommateur·rices s'agrègent à des cercles aux habitudes compatibles (mêmes produits, mêmes rythmes, mêmes « bonnes manières » d'usage) et s'éloignent des personnes qui ne

²⁷⁸ Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. Paris : La Découverte

²⁷⁹ Ogien, A. (2012). *Sociologie de la déviance* (Nouv. éd.). Paris : PUF

²⁸⁰ Jauffret-Roustide, M., & Debrus, M. (2023). « Co-production des savoirs sur l'usage de drogues et réduction des injustices épistémiques ». *Déviance et Société*, 47(1), 3-34

consomment pas ou qui disqualifient la pratique²⁸¹. Ici, nous observons l'inverse : la mise à distance d'autres usager.es

Certain.es enquêté.es choisissent de rompre des liens sociaux lorsque les usages de leurs proches franchissent un seuil jugé excessif ou dangereux. Ici, la distance prise face à l'insistance ou à la pression traduit une sanction sociale : le groupe est perçu comme « déviant », par le non-respect de la liberté individuelle. On retrouve l'idée, soulignée par Peretti-Watel, Beck et Legleye, que les usager.es cherchent constamment à maintenir leur « normalité » en fonction des valeurs qu'ils partagent avec leur entourage²⁸².

« J'ai coupé les ponts avec certains groupes qui n'ont pas été bienveillants, où justement il y avait cette pression » Amandine

Chez certain.es enquêté.es, la distinction entre consommations « festives » et consommations « problématiques » apparaît également comme un facteur de sanction sociale. La tolérance est graduée : l'expérimentation et l'occasionnel sont acceptés, mais un usage perçu comme envahissant entraîne la rupture. Ce mécanisme rejoint les observations de Peretti-Watel, Beck et Legleye sur la dépendance de la tolérance sociale au niveau de consommation. Poliquin et al. ont observé que réguler peut passer par la reconfiguration de ses sociabilités, comme la mise à distance de personnes ayant un usage jugé problématique²⁸³.

« Y a des personnes à qui je parle plus parce qu'elles étaient trop là-dedans et qu'elles voulaient pas arrêter. [...] Je pouvais pas participer à ça en fait c'est ces usages là que je trouve problématique » Lea

Certain.es enquêté.es associent directement l'usage intensif à une perte d'ambition ou à une absence de projet de vie. Dans son étude, Sarah Perrin a observé que dans lors de relations intimes, les divergences de pratiques peuvent provoquer du désenchantement amoureux et devenir un motif de rupture²⁸⁴.

²⁸¹ Bohm, K., & Fenk, R. (2003). L'influence du groupe des pairs sur les usages de drogues. *Psychotropes*, 9(3-4), 195-202

²⁸² Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*, PUF.

²⁸³ Poliquin, H., Bertrand, K., & Perreault, M. (2021). *Drogues et santé : perspectives de personnes qui consomment par injection à Montréal. Drogues, santé et société*, 19(1-2), 38-65

²⁸⁴ Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal. Lormont : Le Bord de l'eau.*

« Et des amoureux passifs et consommateurs qui au final en fait ils sont pas ambitieux, ils se laissent périr [...] c'est là où je me suis dit. Ils sont peut être Addicts Ouais, donc là je me suis un peu éloigné » Alice

Le rejet concerne aussi certaines substances associées à une image fortement stigmatisée. Cette frontière morale entre drogues « acceptables » et drogues « dures » correspond à ce que Peretti-Watel a décrit comme une stratégie de justification et de distinction : les consommateurs de cannabis ou d'ecstasy se distinguent des héroïnomanes injecteurs pour refuser l'étiquette de « drogué·e »²⁸⁵. La construction d'un « nous » mesuré face à un « eux » stigmatisé repose donc à la fois sur la nature des produits et sur les styles de vie qui leur sont associés.

« j'ai arrêté de fréquenter des amis usagers de crack et d'héroïne : qui sont vraiment tombés dans la drogue pour de vrai, celle qu'on raconte dans les médias » Dimitri

Dans toutes ces situations, la sanction sociale ne consiste pas en un jugement explicite ou institutionnel, mais en une prise de distance relationnelle. Ehrenberg l'avait déjà montré à propos de l'alcool : l'« ivrogne » n'est pas seulement celui qui boit beaucoup, mais celui qui sort des normes collectives de convivialité et menace le lien social²⁸⁶. De la même manière, les étudiant·es rencontrés peuvent sanctionner les autres usager·es qui s'insèrent dans des logiques comparables.

E.3 Lorsque ce sont les autres qui s'éloignent

Si les étudiant·es usager·es peuvent sanctionner socialement d'autres usager·es, iels ne sont pas exempt·es de situations inverses. Dans ces configurations, la mise à l'écart est imposée de l'extérieur, ils deviennent « objets de » la sanction sociale, bien que ces résultats apparaissent dans une moindre mesure dans notre enquête.

« ils désapprouvent un petit peu quand même la consommation, et du coup on se voit un petit peu moins [...] Je vais avoir certains amis qui vont boire plus de l'alcool en soirée et pas aimer les pétards machin. Et du coup bah ces amis là je les ai un petit peu perdu de vue » Dimitri

²⁸⁵ Peretti-Watel, P. (2001). *La société du risque*. Paris : La Découverte

²⁸⁶ Ehrenberg, A. (1999). *L'individu incertain*. Paris : Hachette Littératures

La perte de liens obéit à deux logiques qui sont, en miroir, celles mobilisées pour justifier s'éloigner d'autrui : la désapprobation de la pratique ou de ses modalités, et des différences d'usage selon les substances et les régimes d'intensité.

Conclusion

Nos résultats mettent d'abord en évidence des débuts situés : l'entrée à l'université, l'éloignement du foyer, les recompositions amicales et les scènes festives constituent des « fenêtres d'opportunité » où s'articulent accès aux produits, tolérance contextuelle et présence d'initiateur·rices. Le rôle du groupe de pairs est décisif : iels rendent possible l'essai, transmettent des codes et organisent un cadre sécurisant. L'apprentissage par l'épreuve : dosages, (non-)mélanges, repérage des seuils, adéquation entre état psychique (« set ») et contexte matériel/social (« setting ») structure ensuite la poursuite, l'ajustement ou l'arrêt des usages.

Nous observons ensuite des finalités plurielles. Les usages sont rapportés pour l'intensification des sens et le ludique (musique, danse, convivialité), l'exploration de soi (notamment avec des substances psychédéliques/dissociatives), l'apaisement d'affects (stress, sommeil, humeur) et, plus marginalement, des visées instrumentales liées à la tenue des rôles académiques. Dans la plupart des trajectoires, ces logiques se combinent et se hiérarchisent en fonction du calendrier universitaire. Il en résulte une « économie pratique » consistant à séparer les temps (week-ends, vacances, « après partiels »), à sélectionner des contextes jugés « safe » (appartement, cercle de confiance) et à sanctuariser les périodes d'études.

La gestion des risques apparaît comme un savoir des usages partagé. Des enquêté·es mobilisent de l'information en amont (pairs, stands de RdR, Internet), formulent des règles simples (hydratation, éviter certains mélanges, ne pas consommer seul·e dans des configurations jugées à risque) et pratiquent la veille mutuelle. À cette régulation positive s'ajoutent des décisions d'abstention situées (ne rien prendre avant un examen, espacer la MDMA, « faire une pause » après des retours corporels négatifs). Les carrières d'usage observées sont réversibles et rythmées par des bifurcations : changement de groupe, retour temporaire en famille, coût financier ou corporel jugé trop élevé.

Nous relevons également un travail de frontière au sein même de ce « monde de la drogue ». Certains comportements sont stigmatisés et mis à distance (ivresse systématique, poly-usage usage solitaire hors cadre festif). Cette démarcation contribue à construire une identité d'« usager·e responsable » et à préserver la respectabilité ordinaire des personnes. Parallèlement, la contextualisation différenciée des substances est nette : MDMA et cocaïne sont majoritairement rattachées aux contextes festifs ; cannabis et alcool occupent des positions plus transversales, allant du convivial au « soutien » du sommeil/humeur, selon des arbitrages avec les exigences des études.

Concernant nos hypothèses, plusieurs enseignements se dégagent :

- 1) L'hypothèse du rôle régulateur des pairs est confirmée : les pairs sont à la fois initiateur·ice, pousseur·euses, pédagogues et garde-fous.
- 2) L'hypothèse d'une fenêtre étudiante d'opportunités d'usage est confirmée : premières fois et extension du répertoire se concentrent dans les sociabilités étudiantes, sans s'installer durablement pour la majorité. L'entrée à l'Université semble marquée par les stimulants plus particulièrement
- 3) L'hypothèse de la forte contextualisation des substances est validée : certaines sont fortement indexées au festif (MDMA, Cocaïne, champignons), d'autres plus transversales (tabac, alcool, cannabis).
- 4) L'hypothèse d'un stigmatisme intra-groupe envers des pratiques jugées déviantes est confirmée et éclaire la production d'une norme de « bon usage ».
- 5) « les usager·es font moins appel aux drogues lors des temps de cours » est globalement corroborée. Si l'on s'intéresse aux comportements toutes substances confondues : nos données attestent d'une séparation des temps qui conduit à l'abstention pendant les cours et à l'évitement des prises avant examens, par crainte d'altérer l'attention, la mémoire ou la crédibilité en classe. Des exceptions existent (gestion du stress ou de la fatigue), mais elles sont minoritaires et parfois encadrées par des règles internes (micro-ajustements, espacement). Cette norme pratique confirme l'idée d'une gestion identitaire et scolaire des usages. Le cannabis, l'alcool et le tabac semblent être les plus résistantes à cette logique.

Sur le plan théorique, la notion de carrière nous a permis d'articuler initiations, apprentissages, ajustements et sorties, en pensant les régulations comme des compétences sociales situées. L'étiquetage et le stigmatisme ont éclairé les dévoilements sélectifs, les justifications et la fabrique d'une respectabilité ordinaire. Le « drug-set-setting » a été central pour saisir les effets de contexte et les codifications profanes des « bonnes pratiques ». Enfin, les concepts issus des

sociologies de la modernité (autonomie, performance, vulnérabilités diffuses) ont permis d'interpréter la pluralité des rationalités et des fonctions des drogues.

Au regard de nos résultats, nous proposons d'orienter l'intervention sociale autour des usages de drogues « par contextes » : messages et interventions différenciés selon les scènes et les temps (en cours, temps festifs), en sortant des murs universitaires et institutionnels pour être présent·es là où les usages se jouent. Les usager·es semblent plus sensibles à la RdR, qu'aux discours institutionnel, elle peut être une porte d'entrée. Nous proposons aussi de situer les discours préventifs dans le registre de l'incompatibilité avec les attendus universitaires, au moins pour les stimulants (par exemple en axant les discours sur le sommeil). Nous proposons aussi le déploiement de matériel en libre accès sur campus à l'image des bornes installées à l'Université de Strasbourg²⁸⁷. Enfin, nous calerions les actions sur les fenêtres les plus propices (rentrée, périodes suivant les examens).

L'analyse gagnerait à approfondir l'angle intersectionnel (genre/classe/race) pour objectiver les asymétries d'exposition, de stigmatisme et de ressources de régulation. Nous avons aussi dû laisser de côté un pan de résultats sur l'intériorisation du stigmatisme. Des indices convergent : dans la famille (surtout chez les parents) l'inquiétude, la moralisation et le stigmatisme sont plus fréquents, incitant les étudiant·es à cacher des usages et user de stratégies de dissimulation. À l'inverse, auprès de pairs non-usagers, le dévoilement semble plus facile dès lors qu'il est justifié. S'esquisse aussi une hiérarchie : alcool et tabac (et, dans une moindre mesure, cannabis) sont plus « avouables », tandis que MDMA, cocaïne et assimilés restent dissimulés.

Une autre piste intéressante à creuser serait d'analyser le rôle des TIC : peuvent-elles tenir un rôle de support dans la gestion d'usages déjà engagés ?

²⁸⁷ Université de Strasbourg, Service de santé étudiante (SSE). (s. d.). *Étudiant·e-s relais addicto* (consulté le 3 septembre 2025). Santé – Université de Strasbourg. <https://sante.unistra.fr/vie-des-campus/sante/aide-psychologique/etudiantes-relais-addicto>

Bibliographie

Articles de revues

Beaud, S. (1996). « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» », *Politix*, n° 35, 226-257

BECK, F. 2000. « La tentation de la représentativité dans les enquêtes en population générale sur les usages de substances psychoactives », *Psychotropes*, vol. 6, n° 3, p. 7-25

Beck, F., Legleye, S., Guilbert, P., & Peretti-Watel, P. (2005). Les usages de produits psychoactifs des étudiants. *Psychotropes*, 11(3), 31-51.

Beck, F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M., & Legleye, S. (2010). Regards sur les addictions des jeunes en France. *Sociologie*, 1(4), 517-535.

Becker H. S. (1953), « Becoming a marihuana user », *American Journal of Sociology*, vol. LIX, no 3, p. 235-243

Bohrn, K., & Fenk, R. (2003). L'influence du groupe des pairs sur les usages de drogues. *Psychotropes*, 9(3), 195-202.

Dany, L., & Apostolidis, T. (2002). L'étude des représentations sociales de la drogue et du cannabis : Un enjeu pour la prévention. *Santé publique (Vandoeuvre-lès-Nancy, France)*, 14(4), 335-344.

Galand, C., & Salès-Wuillemin, É. (2009). Intérêts de l'étude des représentations sociales de la drogue pour un dispositif de veille sanitaire. *Psychotropes*, 15(3), 81-92.

Gaussot, L., Palierno, J., & Le Minor, S. (2015). « Modération et sobriété chez les étudiants : entre ethos de vie et résistance aux normes ». *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 107(3), 341-373

Guichard, A., St-Jacques, M., Lefrançois, C., Gagnon, M.-P., & Roy, É. (2020). Repenser la réduction des méfaits à l'ère du numérique pour les jeunes consommateurs. *Drogues, santé et société*, 18(1), 120-144.

Jamouille, P., & Panunzi-Roger, N. (2001). Enquête de terrain auprès d'usagers de drogues. *Psychotropes*, 7(3), 31-48.

Jauffret-Roustide, M. (2009). Un regard sociologique sur les drogues : Décrire la complexité des usages et rendre compte des contextes sociaux. *La revue lacanienne*, 5(3), 109-118.

Jauffret-Roustide, M. (2014). Les inégalités sociales dans le champ des addictions. *Les Tribunes de la santé*, 43(2), 61-68.

Jauffret-Roustide, M., & Debrus, M. (2023). Co-production des savoirs sur l'usage de drogues et réduction des injustices épistémiques. *Déviance et Société*, 47(1), 3-34.

Jauffret-Roustide, M., Oudaya, L., Rondy, M., Kudawu, Y., Le Strat, Y., Couturier, E., Emmanuelli, J., & Desenclos, J.-C. (2008). Trajectoires de vie et prises de risques chez les femmes usagères de drogues. *médecine/sciences*, 24, 111-121.

Marchant, A. (2018). Petite histoire de la prohibition des stupéfiants en France. *Délibérée*, 3(1), 10-15.

Neff, M. (2018). Usages de drogues au féminin et production du savoir académique. *Déviance et Société*, 42(3), 569-595.

Pharo, P. (2010). Sociologie cognitive et morale de l'addiction. *Revue française de sociologie*, 51(4), 692-719.

Pin, J.-J. (1972). *Approche sociologique du phénomène drogue*.

Spach, M. (2016). L'influence du groupe de pairs sur la consommation de substances psychoactives licites et illicites à l'adolescence. *Revue Jeunes et Société*, 1(1), 57-82.

Ouvrages

Becker, H. S. (2020). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Éditions Métailié.

Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue*. La Découverte.

Bergeron, H., & Colson, R. (2015). *Les drogues face au droit*. PUF.

Coppel, A. (2002). *Peut-on civiliser les drogues ? : De la guerre à la drogue à la réduction des risques*. La Découverte.

Durkheim, E. (1987 [1895]). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : PUF

Ehrenberg, A. (1999). *L'individu incertain*. Hachette littératures - 27-Evreux.

Gotman, A. (1992). *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris : Nathan

Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris : Minuit

Groupe Pompidou. (2003). *Réduction des risques liés à l'usage de substances autres que par injection = Risk reduction linked to the use of substances other than by injection : Actes [du] Séminaire, Strasbourg (France), 21-22 février 2002*. Ed. du Conseil de l'Europe.

Kaufmann, J.-C. (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan

Kokoreff, M. (2010). *La drogue est-elle un problème ? : Usages, trafics et politiques publiques*. Éditions Payot & Rivages.

Le Garrec, S. (2002). *Ces ados qui « en prennent » : Sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Presses universitaires du Mirail.

Lert F. et Fombonne E. (1989), *La Toxicomanie, vers une évaluation de ses traitements, « Analyses et prospective »*, vol. 1, Inserm, La Documentation française, Paris

Ogien, A. (2012). *Sociologie de la déviance* (Nouvelle édition). Presses universitaires de France.

Passard, C., Deffontaines, N., Descamps, D., Foudi, A., Oullion, A., Schlegel, V., Gény, R., & Weisbein, J. (2021). *Sociologie du risque*. Atlande.

Peretti-Watel, P., Beck, F., & Legleye, S. (2007). *Les usages sociaux des drogues*. Presses universitaires de France.

Perrin, S. (2023). *Femmes et drogues : Trajectoires d'usagères-revendeuses insérées socialement à Bordeaux et Montréal*. Le bord de l'eau.

Pharo, P. (2012). *Plaisirs et dépendances dans les sociétés marchandes*. Éditions de l'Université de Bruxelles.

Pharo P. (2006), *Plaisir et intempérance : anthropologie morale de l'addiction, Rapport de recherches MILDT*

Poliquin, H., Bertrand, K., & Perreault, M. (2021). Drogues et santé : perspectives de personnes qui consomment par injection à Montréal. *Drogues, santé et société*, 19(1-2), 38-65

Zinberg, N. E. (1984). *Drug, Set, and Setting*. Yale University Press

Chapitres d'ouvrages

Decorte, T. (2002). Mécanismes d'autorégulation chez les consommateurs de drogues illégales Étude ethnographique sur des consommateurs de cocaïne et de crack à Anvers (Belgique). In *Société avec drogues* (p. 35-62). Érès.

Jauffret-Roustide, M. (2016). 27. Les déterminants sociaux des addictions. In *Traité d'addictologie* (Vol. 2, p. 241-244). Lavoisier.

Zufferey, M. C. (2002). Le consommateur intégré : Entre adaptation à la réalité et production de la réalité. In *Société avec drogues* (p. 63-77). Érès.

Rapports

Attitudes, représentations, aspirations et motivations lors de l'initiation aux substances psychoactives. Enquête ARAMIS | OFDT. (2019, septembre 1). <https://www.ofdt.fr/publication/2019/attitudes-representations-aspirations-et-motivations-lors-de-l-initiation-aux>

Baromètre santé 2017. (s. d.). Consulté 25 Aout 2025, à l'adresse <https://www.santepubliquefrance.fr/etudes-et-enquetes/barometres-de-sante-publique-france/barometre-sante-2017>

Facteurs d'influence et implications de la forte consommation épisodique d'alcool chez les étudiants postsecondaires (Rapport) | Centre canadien sur les dépendances et l'usage de substances. (s. d.). Consulté 1 septembre 2025, à l'adresse <https://www.ccsa.ca/fr/facteurs-dinfluence-et-implications-de-la-forte-consommation-episodique-dalcool-chez-les-0>

Drogues et addictions, chiffres clés 2025 | OFDT. (2025, janvier 15). <https://www.ofdt.fr/publication/2025/drogues-et-addictions-chiffres-cles-2025-2474>

Gérome, C. (2020). *Guide méthodologique du dispositif TREND* [Report]. <https://www.documentation-administrative.gouv.fr/adm-01859176>

Moins à risque face à la Covid-19, les jeunes adultes subissent les contrecoups économiques et sociaux de l'épidémie – France, portrait social | Insee. (s. d.). Consulté 28 août 2025, à l'adresse https://www.insee.fr/fr/statistiques/5432515?sommaire=5435421&utm_source=chatgpt.com

Thèse

Ane, M. (2018). *La prévention familiale des addictions* [These de doctorat, Artois]. <https://theses.fr/2018ARTO0101>

Annexes

Annexe 1 : Tableau synoptique des enquêtés

Tableau 1 : Tableau synoptique des enquêtés

Pseudonyme	Âge (ans)	Genre	Nationalité	Études / Etablissement	Lieu	Date de l'entretien	Durée (en heures et minutes)	Modalité	Mode de recrutement
Esmeralda	27	Femme	Française	L3 Sciences sociales (UT2)	Toulouse	15/12/2023	1h09	présentiel	Interconnaissance
Léa	25	Femme	Française	L3 sciences sociales (UT2)	Toulouse	16/12/2023	0h43	présentiel	Boule de neige
Pauline	24	Femme	Française	M1 sciences sociales (UT2)	Toulouse	18/12/2023	1h01	présentiel	interconnaissance
Karl	24	Homme	Française	L3 sciences sociales (Foix)	Toulouse	01/03/2024	0h58	visio	Communication aux associations étudiantes
Mohammed	21	Homme	Algérien	L1 informatique (UT3)	Toulouse	01/03/2024	01h04	présentiel	Communication de l'Université
Blandine	22	Femme	Française	M2 Tourisme (Foix)	Toulouse	16/03/2024	0h51	visio	Boule de neige
Hugues	22	Homme		2e année de BUT Ingénierie (UT3)	Toulouse	05/04/2024	01h06	visio	Affichage
Mathieu	21	Homme	Française	M1 Sciences politique (UT1)	Toulouse	11/04/2024	1h06	présentiel	Affichage
Dimitri	19	Homme	Française	L2 biologie (UT3)	Toulouse	26/04/2024	01h17	visio	questionnaire du SIMPS
Amandine	22	Femme	Française	L3 droit (UT1)	Toulouse	28/04/2024	0h56	présentiel	Interconnaissance
Inès	19	Femme	Algérienne	L2 LEA (UT2)	Toulouse	29/04/2024	1h28	présentiel	Questionnaire SIMPS
Médéric	23	Homme	Française	Doctorat (UT3)	Toulouse	02/05/2024	01h10	Visio	Communication aux associations étudiantes
Tokahi	24	Homme	Française	M1 Neurosciences (UT3)	Toulouse	04/05/2024	0h53	visio	Flying
Jean	23	Homme	Française	M1 Sciences politique (UT1)	Toulouse	08/05/2024	01h13	Visio	Affichage
Marie	19	Femme	Française	2e année de prépa scientifique (INP)	Toulouse	22/05/2024	01h16	visio	Affichage
Alexandre	24	Homme	Française	M2 Physique (UT3)	Toulouse	23/05/2024	01h15	visio	Flying
Alice	19	Femme	Française	L2 Sciences humaines (UT2)	Toulouse	18/12/2023	0 h49	présentiel	Aller-vers
Hélène	20	Femme	Française	L2 Sciences humaines (UT2)	Toulouse	21/12/2023	0h56	Présentiel	Boule de Neige

Annexe 2 : Présentation des niveaux d’usages et âges d’expérimentations par individu.es.

Tableau 2 : Alexandre – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Alcool	16	Occasionnel
Cannabis	18	Occasionnel
Champignons	22	Occasionnel
MDMA/ecstasy	22	Occasionnel

Tableau 3 : Alice – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Alcool	15	Occasionnel
Cannabis	15	Régulier
MDMA/ecstasy	17	Abstinent
Tabac	14	Quotidien

Tableau 4 : Amandine – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Alcool	10	Occasionnel
Cannabis	12	Occasionnel
Cocaïne	17	Abstinent
LSD	18	Occasionnel
MDMA/ecstasy	16	Occasionnel
Tabac	12	Quotidien

Tableau 5 : Blandine – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Cannabis	16	Abstinente
Champignons	17	Abstinente
Cocaïne	17	Occasionnel
Kétamine	17	Abstinente
LSD	17	Abstinente
MDMA/ecstasy	17	Occasionnel
Speed	17	Abstinente

Tableau 6 : Dimitri – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Alcool	16	Occasionnel
Tabac	17	Quotidien
Cannabis	17	Quotidien
Champignons	18	Occasionnel
MDMA/ecstasy	18	Abstinent
Poppers	18	Occasionnel
2C-B	19	Occasionnel
Codéine	19	Expérimentation
Kétamine	19	Occasionnel
LSD	19	Occasionnel
Speed	19	Expérimentation

Tableau 7 : Esmeralda – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Cannabis	14	Quotidien
Tabac	14	Quotidien
Alcool	15	Abstinent
Champignons	15	Occasionnel
Cocaïne	15	Occasionnel
LSD	15	Occasionnel
MDMA/ecstasy	15	Occasionnel
Speed	15	Occasionnel
Crack	16	Expérimentation

Tableau 8 : Hélène – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Alcool	15	Occasionnel
Cannabis	19	Occasionnel
Cocaïne	19	Occasionnel
Kétamine	19	Occasionnel
LSD	19	Expérimentation
MDMA/ecstasy	19	Occasionnel

Tableau 9 : Hugues – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Alcool	15	Occasionnel
Tabac	17	Quotidien
Cannabis	17	Occasionnel
MDMA/ecstasy	18	Occasionnel
Champignons	21	Expérimentation
Cocaïne	21	Expérimentation
Kétamine	21	Expérimentation
Poppers	21	Occasionnel

Tableau 10 : Inès – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Tabac	15	Quotidien
Cannabis	16	Occasionnel
Alcool	17	Occasionnel

Tableau 11 : Jean – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Alcool	17	Occasionnel
Cannabis	18	Occasionnel
Tabac	18	Occasionnel
Cocaïne	19	Expérimentation / Abstiné
MDMA/ecstasy	19	Occasionnel

Tableau 12 : Karl – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Cannabis	16	Occasionnel
Alcool	16	Occasionnel
Tabac	16	Régulier

Tableau 13 : Léa – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Kétamine	11	Occasionnel
Cannabis	14	Quotidien
Tabac	14	Quotidien
2C-B	16	Occasionnel
Champignons	16	Occasionnel
Cocaïne	16	Occasionnel
Héroïne	16	Abstinente
LSD	16	Occasionnel
MDMA/ecstasy	16	Occasionnel
Speed	16	Occasionnel

Tableau 14 : Marie – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Tabac	17	Occasionnel
Alcool	14	Occasionnel
Cannabis	19	Occasionnel
Poppers	17	Occasionnel

Tableau 15 : Mathieu – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Alcool	14	Régulier
Cannabis	16	Occasionnel
Tabac	16	Quotidien
Champignons	18	Occasionnel

Poppers	19	Occasionnel
Cocaïne	20	Expérimentation
MDMA/ecstasy	20	Occasionnel
Kétamine	21	Occasionnel

Tableau 16 : Médéric – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Alcool	15	Occasionnel
Tabac	16	Occasionnel
Cannabis	17	Occasionnel
Poppers	18	Occasionnel

Tableau 17 : Mohammed – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Cannabis	21	Régulier
Tabac	19	Quotidien

Tableau 18 : Pauline – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Tabac	18	Régulier
Alcool	18	Occasionnel
Cannabis	19	Occasionnel
MDMA/ecstasy	19	Occasionnel
Cocaïne	19	Occasionnel
Champignons	18	Occasionnel

Tableau 19 : Tokahi – Niveau d’usage par substance déclarée lors de l’entretien

Substance	Âge d’expérimentation (ans)	Niveau d’usage (au moment de l’entretien)
Alcool	17	Occasionnel
Cannabis	19	Occasionnel
Tabac	19	Occasionnel
MDMA/ecstasy	21	Occasionnel
Amphétamines	21	Expérimentation
GHB	21	Expérimentation
Kétamine	21	Expérimentation
Proto (N2O)	19	Abstinent

Annexe 3 : Répartition des niveaux d'usage par substance

Tableau 20 — Répartition (effectifs) des niveaux d'usage par substance

Substance	N	Total usages (hors abstinence)	Abstinence	Expérimentation	Occasionnel	Régulier	Quotidien
Cannabis	18	17	1	0	12	2	3
Tabac	15	15	0	0	4	2	9
Alcool	15	14	1	0	13	1	0
MDMA/ecstasy	13	11	2	0	11	0	0
Cocaïne	9	8	1	3	5	0	0
Champignons	8	7	1	1	6	0	0
Kétamine	7	6	1	2	5	0	0
LSD	6	5	1	1	4	0	0
Poppers	5	5	0	0	5	0	0
Speed	4	3	1	1	2	0	0
2C-B	2	2	0	0	2	0	0
Héroïne	1	0	1	0	0	0	0
Crack	1	1	0	1	0	0	0
Codéine	1	1	0	1	0	0	0
Proto (N ₂ O)	1	0	1	0	0	0	0
Amphétamines	1	1	0	1	0	0	0

GHB	1	1	0	1	0	0	0
Total	108	97	11	12	69	5	12

Annexe 4 : Âge d'expérimentation et citation par substance

Tableau 21 : - Âge d'expérimentation et citations par substance

Substance	n (avec âge)	Âge moyen	Âge médian	Âge min	Âge max	Âges (liste)
Alcool	15	15.3	15.0	10	18	10, 14, 14, 15, 15, 15, 15, 15, 16, 16, 16, 17, 17, 17, 18
Crack	1	16.0	16.0	16	16	16
Héroïne	1	16.0	16.0	16	16	16
Tabac	15	16.1	16.0	12	19	12, 14, 14, 14, 15, 16, 16, 16, 17, 17, 17, 18, 18, 19, 19
Speed	4	16.8	16.5	15	19	15, 16, 17, 19
Cannabis	18	16.9	17.0	12	21	12, 14, 14, 15, 16, 16, 16, 17, 17, 17, 17, 18, 18, 19, 19, 19, 19, 21
LSD	6	17.3	17.5	15	19	15, 16, 17, 18, 19, 19
2C-B	2	17.5	17.5	16	19	16, 19
Champignons	8	18.1	18.0	15	22	15, 16, 17, 18, 18, 18, 21, 22
Cocaïne	9	18.1	19.0	15	21	15, 16, 17, 17, 19, 19, 19, 20, 21
MDMA/ecstasy	13	18.2	18.0	15	22	15, 16, 16, 17, 17, 18, 18, 19, 19, 19, 20, 21, 22
Kétamine	7	18.4	19.0	11	21	11, 17, 19, 19, 21, 21, 21
Poppers	5	18.6	18.0	17	21	17, 18, 18, 19, 21
Codéine	1	19.0	19.0	19	19	19

Substance	n (avec âge)	Âge moyen	Âge médian	Âge min	Âge max	Âges (liste)
Proto (N2O)	1	19.0	19.0	19	19	19
GHB	1	21.0	21.0	21	21	21
Amphétamines	1	21.0	21.0	21	21	21

Figure 1 : - Âge d'expérimentation et citations par substance

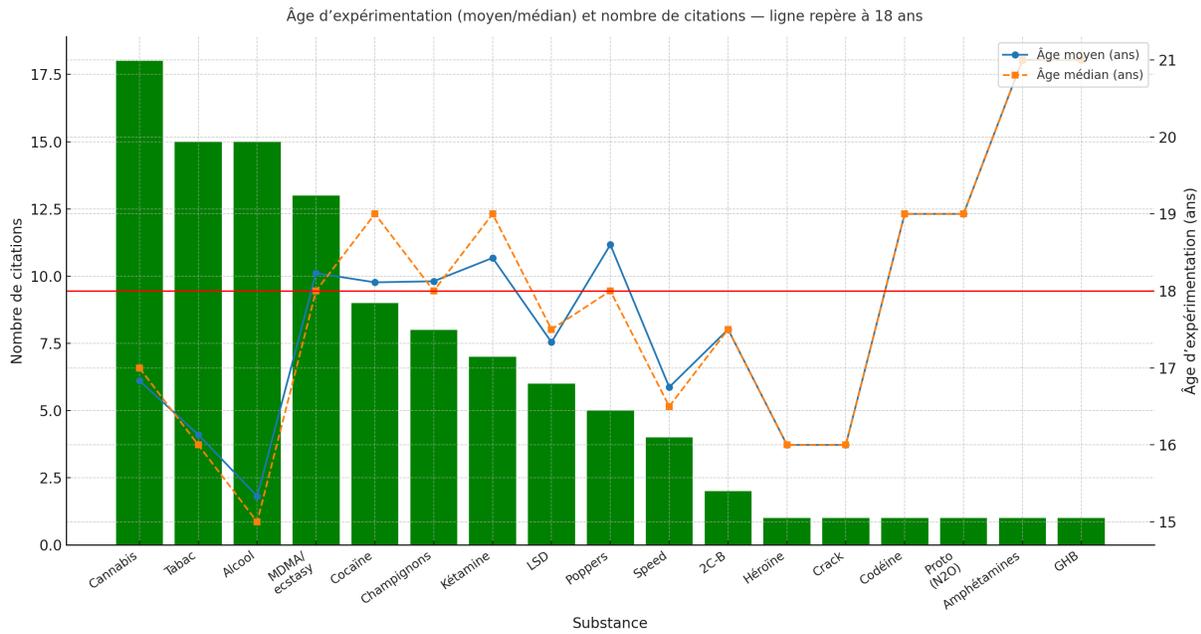


Figure 1 : Âge d'expérimentation (moyen et médian) et nombre de citations par substance (barres vertes) chez les étudiant·es interrogé·es (N = 18).

Annexe 5 : Niveaux d'usages recensés par substance

Figure 2 - Niveaux d'usages recensés par substance

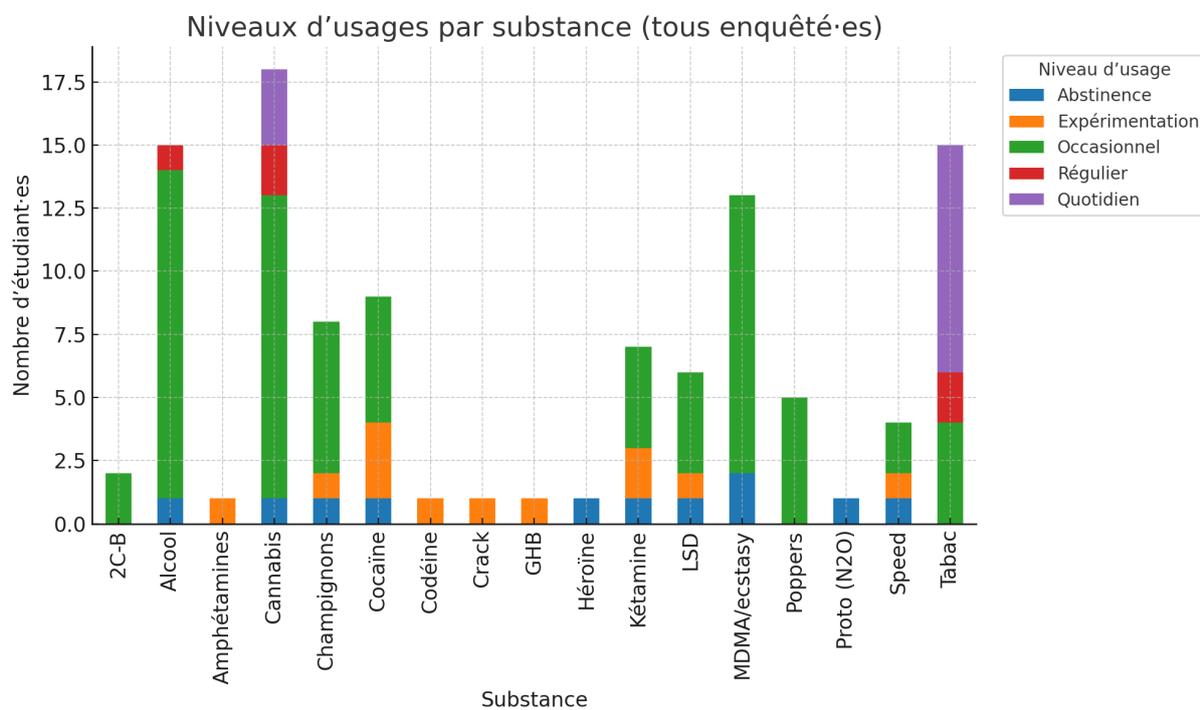
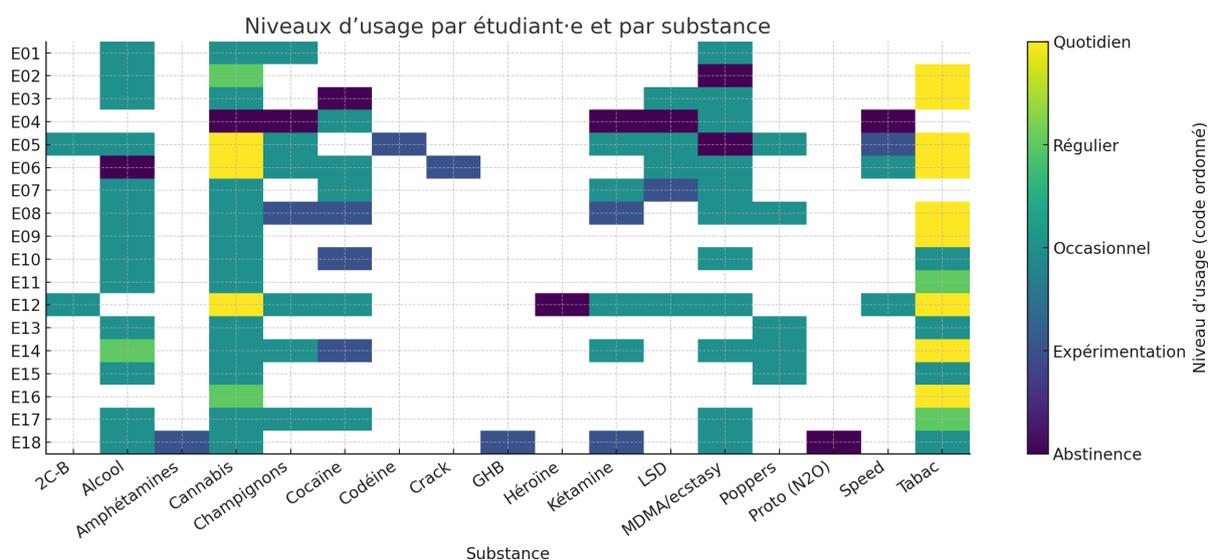
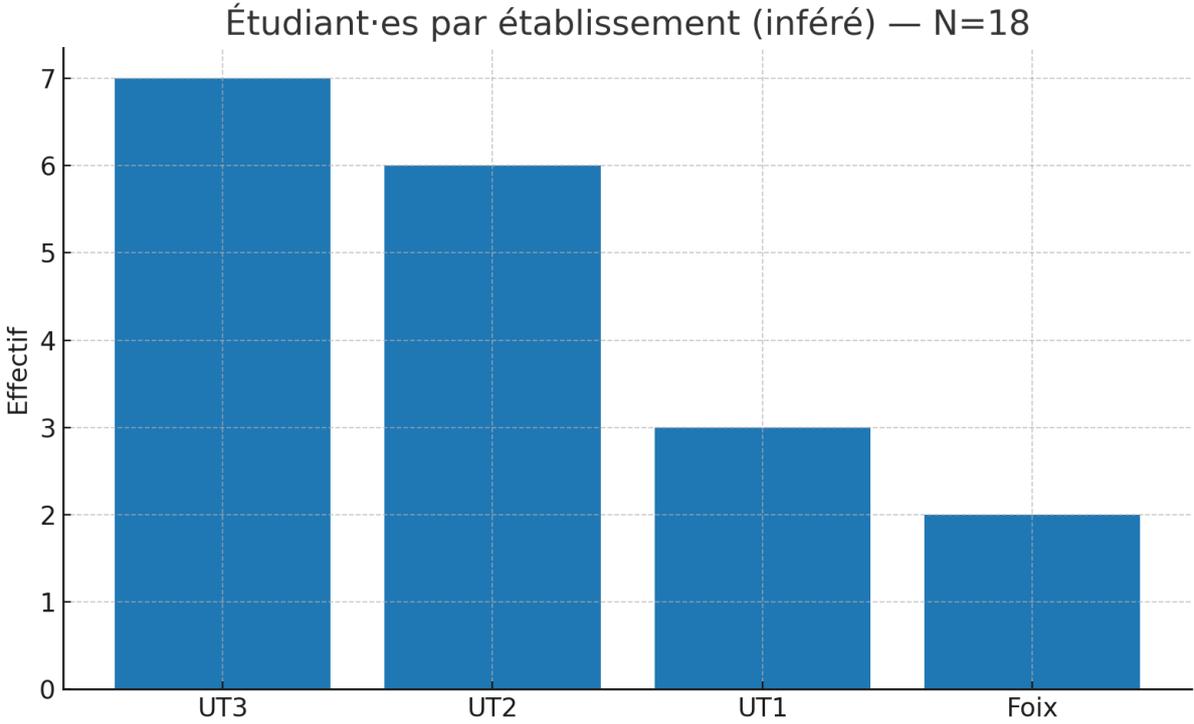


Figure 3 - Niveaux d'usages recensés par substance



Annexe 6 : Etudiant.es par établissement

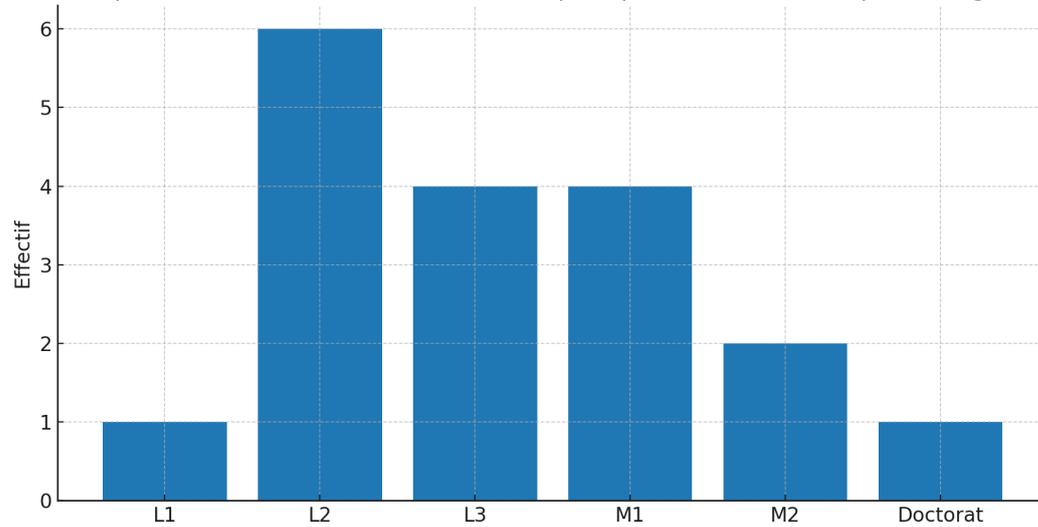
Figure 6 : Etudiant.es par établissement



Annexe 7 : Etudiant.es par niveau d'études.

Figure 7 : Etudiant.es par niveau d'études.

Étudiant.es par niveau d'études (ordonné du plus proche du Bac au plus éloigné) — N=18



Annexe 8 : Grille d'entretien

Présentation et consentement du participant.

Introduction à la recherche sur les usages de drogues en milieu étudiant. Rappel de ce qu'est une drogue, des produits classés comme drogues (y compris les médicaments).

Informations démographiques et personnelles

1. Pouvez-vous me raconter comment vous êtes arrivé à l'université ?
2. Pourquoi avoir choisi cette discipline ?
3. Comment se passe cette année scolaire pour vous ?

Expérience personnelle et rapport à son/ses usage(s).

4. Pouvez-vous me parler de votre expérience personnelle en matière de consommation de drogues ?
5. Quand/comment avez-vous commencé à consommer des drogues ?
 - 5.1 Avec qui avez-vous commencé à consommer des drogues ? (si à plusieurs)
 - 5.2 Pour quelles raisons ?
6. Quelle est la fréquence de votre consommation ? (À poser sur chaque drogue consommée)
7. Y'a-t-il des drogues que vous ne consommez plus ?
 - 7.1 Pour quelles raisons ?
8. Avez-vous déjà vécu de mauvaises expériences liées à vos usages ?
 - 8.1 Pouvez-vous m'en dire plus ?

Motivations et contexte

9. Quelles sont les motivations qui vous poussent à consommer des drogues actuellement ?
10. Dans quel contexte social ou environnemental faites-vous usage de drogues ?
 - 10.1 Avez-vous des règles concernant vos usages ?
11. Comment consommez-vous ?
12. Avez-vous des amis ou des proches qui consomment également des drogues ?
13. Y'a-t-il des comportements d'usages que vous refusez ? Que vous acceptez ?
14. Est-ce qu'il vous arrive de connaître des périodes de baisse dans votre/vos consommations ?
 - 14.1 Si oui, pour quelle(s) raisons selon vous ?

- 15. Est-ce qu'il vous arrive de connaître des périodes d'arrêt dans vos consommations ?
- 15.1 Si oui, pour quelle(s) raison(s) selon vous ?
- 16. est-ce qu'il vous arrive de connaître des périodes de plus forte consommation ?
- 16.1 Si oui, pour quelle(s) raison(s) selon vous ?
- 17. Vos usages de drogues sont-ils en rapport avec votre situation étudiante ?
- 18. Percevez-vous des bénéfices liés à vos usages ?
- 19. Vous arrive-t-il de ne pas vouloir consommer, mais de le faire tout de même ?
- 20. Vous a-t-on déjà encouragé/fait pression pour consommer ?

Impact social et relationnel sur les usages et des usages

- 21. Vos proches et amis sont-ils au courant de vos usages ? Pourquoi ?
- 22. Quel est l'avis de vos proches sur les drogues ?
- 23. Vos relations sociales ont-elles pu être affectées par vos usages ?
- 23.1 Famille ?
- 23.2 Amis ?
- 24. Avez-vous ressenti un changement dans la perception que vos proches ont de vous en rapport avec vos usages ?
- 25. Avez-vous fait l'objet de stigmatisations ou de préjugés en raison de vos usages ?
- 28. Avez-vous pu observer des situations ou des discours stigmatisants sur les drogues ?
- 28.1. Si oui, par qui ? Quoi ?

Perception des politiques et des risques

- 29. Comment percevez-vous les politiques actuelles en matière de drogues ?
- 30. Que savez-vous sur les drogues que vous consommez ?
- 31. Avez-vous déjà été au contact de discours de prévention ?
- 31.1 Si oui, qu'en reprenez-vous ?
- 31. Connaissez-vous des dispositifs qui interviennent auprès des personnes qui consomment ?
- 32. Quelles sont vos connaissances sur les risques liés aux drogues dont vous faites l'usage ?
- 32.1 Risques sociaux identifiés
- 32.2 risques en terme de santé identifiés

Conclusion :

- 33. Avez-vous d'autres remarques ou informations que vous aimeriez partager sur le sujet ?

34. Acceptez-vous que je vous recontacte si besoin ?

35. Si non dévoilé lors de la présentation :

35.1 Âge

35.2 Genre

35.3 Etudes

35.4 Profession des parents

Annexe 9 : Entretien avec Dimitri

Thibault : On va commencer. Est-ce que toi tu peux un peu me parler de toi, te présenter, me dire qui tu es ?

Dimitri : Moi du coup je suis Dimitri , je suis actuellement encore inscrit en deuxième année de biologie. J'ai validé ma première année et là cette année-là j'ai commencé à décrocher depuis le début du deuxième semestre. Voilà, donc après à part ça en ce moment je cherche du travail en cuisine. Et je fais aussi beaucoup de musique, je fais notamment de la techno sur mon ordinateur via Ableton , Et je vais des fois mixer, enfin liver dans des free party où la drogue tourne beaucoup et il y a aussi beaucoup d'étudiants. Et après à part ça je suis aussi ami avec pas mal d'étudiants sur Toulouse, voilà j'ai une vie sociale assez normale entre guillemets.

Thibault : Est-ce que tu peux me donner ton âge ?

Dimitri : J'ai 19 ans.

Thibault : 19 ans ? D'accord. Et la profession de tes parents si c'est possible ?

Dimitri : Mes parents ont changé de profession durant le cours de ma vie. Avant, mon père était ingénieur architecte et ma mère était architecte. Maintenant, mon père il est dans une association où il est secrétaire entre guillemets mais du coup il fait pas mal de choses, il cherche des subventions pour soutenir l'agriculture biologique dans le Tarn. Et ma mère elle organise des... elle a son entreprise aussi où elle fait du compost, principalement.

Thibault : D'accord, donc c'est des gens qui ont l'air assez concernés par tout ce qui est questions environnementales ?

Dimitri : Ouais, ils sont assez concernés, ouais.

Thibault : Et du coup, toi tu étais en deuxième année de biologie, c'est ça ?

Dimitri : Je suis encore en deuxième année de biologie.

Thibault : Tu me dis que tu as décroché, est-ce que tu peux me dire pourquoi tu as décroché ?

Dimitri : En fait, la fac, la pression de la fac, l'environnement social qui ne me plaisait pas énormément aussi. Pour des raisons personnelles liées à certaines choses, bref. Du coup, ça me pesait beaucoup déjà la fac en elle-même. Du coup, ça m'a dégoûté du sujet et ça ne m'intéressait plus. Et je n'arrivais plus à me motiver, à réviser machin. Et en hiver, j'ai fait un passage assez... on peut dire dépressif. Assez violent, où vraiment je n'arrivais plus à me lever, je n'arrivais plus à rien faire. Et pour compenser, enfin dans la dépression je suis aussi tombé énormément, enfin retombé. Parce que je n'avais jamais vraiment arrêté de fumer complètement mais j'ai fumé beaucoup plus de cannabis pour décompresser de la pression des cours. Avant ça, je fumais pour décompresser de la pression des cours et dans la dépression, j'ai beaucoup plus fumé pour combler le vide et pour moins me sentir mal et tout ça.

D'abandonner, et de tout ce que je ratait et machin. Et aussi pour combler le vide, parce que quand on est complètement décalé, parce que moi avec la dépression, ça a beaucoup affecté mon sommeil. Du coup, j'étais réveillé la plupart du temps toute la nuit et je dormais le jour, pendant des semaines et des semaines. Du coup j'allais au cours que je pouvais quand je me réveillais assez tôt pour ne pas rater les derniers cours, ou quand je m'endormais assez tard pour aller au premier. Du coup la plupart du temps j'étais tout seul chez moi puisque tout le monde n'était pas décalé comme moi. Donc ça c'était un moment assez dur, du coup ça m'a fait dire qu'il fallait que j'arrête la fac, que je ne pouvais pas tenir ce rythme. Du coup ça depuis je, j'ai cherché du travail, j'en ai trouvé un petit peu... et je vais me rediriger vers la cuisine qui me passionne aussi depuis un certain temps.

Thibault : D'accord , donc là tu te sens mieux vis-à-vis de ta dépression ?

Dimitri : Ah oui, là je me sens beaucoup mieux, mais le fait d'être, de plus trop aller à la fac, ça m'aide aussi.

Thibault : Ok. Et est-ce que durant ta dépression, tu as eu un accompagnement, un suivi ?

Dimitri : Pas au début, vers la fin oui un petit peu, je suis allé à la fac pour aller voir l'assistante sociale et l'infirmière qui m'ont donné droit à avoir des séances de psy. J'en ai fait

deux. Ça m'a un peu libérer de pouvoir parler mais c'était pas non plus fifou.

Thibault : Et tu peux me dire pourquoi ce n'était pas fou avec la psy ?

Dimitri : C'était un psy, et il écoutait beaucoup et il disait des choses que je savais déjà bien et qui m'aidaient pas vraiment. Mais le côté sympa c'était de pouvoir parler vraiment librement de certaines choses, voilà.

Thibault : Ok, ça marche. Et là en cuisine, tu vas essayer de reprendre des études ou trouver directement du travail ?

Dimitri : Pour l'instant j'essaie de trouver directement du travail et peut-être que la fin de l'été je reprendrai les études en fonction de comment ça c'est passé. ces... Mais je pense que en cuisine c'est aussi possible de travailler pendant un certain temps et après de valider un diplôme par acquis assez facilement. Du coup peut-être que je vais faire ça aussi parce que travailler directement ça se fait assez bien et que les études j'en ai un peu marre.

Thibault : D'accord,. D'ailleurs pour en revenir aux études en fait tu peux... Tu peux me dire à peu près comment est-ce que tu es arrivé à l'université ?

Dimitri : Après le bac, j'ai fait mes vœux sur parcousup, j'avais plusieurs vœux différents. Mais celui qui me tentait le plus c'était de faire de la biologie. J'avais tenté un truc à Nantes, un truc, fac d'ingénieur un peu, je ne sais plus comment ça s'appelle. C'est un cursus en double cursus en gros. Finalement je n'avais pas été pris, mais du coup j'avais été pris à Toulouse et à Albi et ailleurs aussi mais j'sais plus où. Et j'avais choisi Toulouse parce que c'était là où il y avait le plus de potes qui allaient, c'était ce qui me semblait être cool quoi.

Thibault : Ok, parce que toi tu es originaire du coin ?

Dimitri : Moi du coup je suis d'Albi.

Thibault : D'Albi d'accord. Et là tu es rentré chez tes parents ou tu vis encore sur Toulouse ?

Dimitri : Là actuellement je suis chez mes parents mais en ce moment je bouge un peu entre les deux parce que je cherche aussi du taf sur Toulouse. Pour l'instant sans grand succès mais du coup je vais continuer sur Albi pour laisser mon appartement histoire de pas payer mon loyer quelques mois en trop.

Thibault : Je vais sûrement des fois te reposer des questions ou te redemander des choses que tu m'as déjà dites. Je m'en excuse d'avance. Est-ce que tu sais pourquoi tu avais choisi de faire de la bio ?

Dimitri : Oui, parce que ça me passionnait, surtout l'évolution et les écosystèmes. Et j'avais envie d'aller étudier un peu les écosystèmes et tout ça. Et je pensais que j'allais pouvoir tenir la fac, je me suis dit que j'allais me mettre dans le rythme et ça ira bien. Et parce que j'avais un bon niveau, ça allait quoi. Parce que c'était un sujet qui m'intéressait, alors j'avais pas fait SVT au lycée. Mais c'était pas grave, j'avais même des matières scientifiques et des bonnes et j'ai été pris. Et j'ai rattrapé ce qui me manquait en général

Thibault : La première année ça avait été compliqué ou tu l'avais bien vécu ?

Dimitri : Il y a eu des moments compliqués mais au final j'ai quand même pu rattraper tout. Il y a eu un peu un passage un peu similaire, alors pas exactement au même moment. Pareil en milieu d'année à peu près où j'allais pas fort niveau moral mais finalement j'avais quand même eu mon année, bien comme il faut.

Thibault : Ok, d'accord. Du coup, on va un peu plus rentrer dans le sujet. Est-ce que tu peux me parler de ton expérience personnelle en matière de consommation de drogue ?

Dimitri : Carrément. Pour moi la consommation de drogue ça a commencé en fin de première. Pendant qu'on avait cours une semaine sur deux avec le COVID. Où j'ai commencé à traîner en ville et à fumer des pétards avec des copains. Après peu après j'ai commencé à apprendre à rouler, enfin j'ai commencé à fumer quoi. Donc là je fumais pas non plus énormément, je fumais plutôt socialement et pas non plus tous les jours. Pendant un certain temps, je fumais par période, un petit peu plus quand c'était les vacances, quand on était avec beaucoup d'amis

et qu'on avait une semaine ensemble ou quoi. Alors je crois que c'est un an après, dans une soirée où il y avait des potes qui avaient des ecstasy, des taz, de la MDMA. Ils m'ont proposé, au début j'étais un peu réticent, je me suis dit « bon allez, pourquoi pas si on prend en petite dose ça va », puis j'avais pas mal d'amis à ce moment-là qui avaient déjà essayé et à qui ça n'avait pas non plus..., je voyais bien qu'ils étaient pas devenu accros de jour au lendemain et qu'il n'y avait pas de problème. Du coup je me suis dit allons-y. J'ai testé, c'était fun, après je n'ai pas repris de drogue dure pendant un certain temps. Et avec quelques amis pareils, alors là c'était en terminale j'ai pris des champignons, des truffes de Zamnesia donc pas des trucs très puissants non plus. Juste une expérience comme ça, à plusieurs, dans une maison avec des amis. Voilà ça c'était des petites expériences comme ça, assez amusantes entre guillemets. Une autre fois en soirée, on était chez un ami et il y avait des potes qui prenaient plus de drogues dures que moi, qui s'y connaissaient un peu plus. Et du coup fin terminale, après toutes ces péripéties de drogue, j'ai peut-être aussi testé le Poppers, à l'occasion aussi. Mais voilà, moi jusque là j'avais été un peu curieux de différentes choses, mais pas non plus, j'étais pas non plus tombé dans des travers, à part avec la fume qui était toujours en toile de fond. Et ça nous amène fin de terminale, où l'été je découvre les free party et les soirées un peu plus mouvementée. Où la je reprends aussi des taz de temps en temps, pas non plus de manière abusive mais quand même sur six mois je dois en avoir pris trois/quatre fois.

Thibault : D'accord, donc c'est vraiment une consommation occasionnelle ?

Dimitri : Oui, c'était une consommation occasionnelle festive. Après ça, j'ai découvert les psychédéliques, le LSD notamment. Là j'en ai pris euh... alors, le LSD, on ne peut pas en prendre très souvent non plus. Donc j'en prenais une fois on va dire toutes les trois semaines, deux semaines. C'était déjà très souvent pour une drogue comme ça. Ça c'était pendant pas mal l'année de ma première année de fac de temps en temps. Alors là c'était du coup quand je pouvais c'était pas... C'était dans les moments de vacances, les moments où j'avais pas beaucoup de cours. J'ai aussi, à ce moment-là, avec un ami que je me suis fait à la fac, découvert la kétamine. Donc j'ai testé la kétamine quelques fois. Et alors ça, il y a eu des périodes où j'en ai pris un petit peu plus, jamais seul, mais... où j'en ai pris, ouais, parfois, une fois toutes les semaines, parce que c'était les occasions venaient avec les amis partout, avec les fréquentations. Après avec le LSD j'ai aussi testé les champignons les psylocybes, qui sont plus coriaces on va dire. Une fois aussi on m'a fait tester le Speed, pour la collection (rire). Mais du coup par contre de tout ça j'ai surtout aussi beaucoup vu plein de profils

addicts à chacune de ces drogues à chaque fois. Généralement celui qui me faisait prendre de la kétamine c'était quelqu'un qui en prenait aussi seul. Et j'en discutais, j'ai déjà vu quelqu'un qui a pris du crack devant moi. Ça c'était un ami que j'avais au lycée qui a mal tourné après. Donc voilà, je crois pas que j'ai fait la liste complète. Pendant les années de fac, j'ai aussi, une fois testé, juste pour le test, la codéine. Ok. C'était assez amusant. Là c'était vraiment à titre d'expérience. Et ça m'est arrivé aussi l'année dernière de fumer de la salvia en petite quantité. Pour fumer moins de cannabis. Parce que ça va, en petite quantité ça va un peu altéré d'une manière assez similaire. Mais ça devient vite assez lourd et désagréable, dès qu'on fume un petit peu plus. Et quand on en prends vraiment plus on peut vraiment partir dans des expériences psychédéliques assez puissantes mais moi je m'en suis cantonné à... pour fumer moins de cannabis.

Thibault 1 : Donc en fait, toi tes âges d'expérimentation c'est entre 17 ans et actuellement, donc entre 17-19 ans.

Dimitri : Oui, et du coup l'addiction je connais avec le cannabis où l'année dernière j'ai commencé à fumer seul, beaucoup. A être à une moyenne de trois joints par jours mais c'est très variable. Il y a des périodes où l'année dernière quand j'étais vraiment dans la dépression, dans les pressions saisonnières, je fumais, allez, peut être dix joints par jours et il y avait aussi des périodes où j'en fumais trois par semaine. Des périodes où j'étais plus en cours.

Thibault : Et donc tu... J'ai plein de questions qui me viennent en tête. Pour le LSD, tu m'as dit qu'il ne fallait pas en prendre trop souvent. Tu peux me dire pourquoi ?

Dimitri : Le LSD, c'est vraiment par rapport aux propriétés de la substance en elle-même. Et aussi c'est vrai que pour la plupart des psychédéliques sérotoninergique. Donc la psilocybine aussi. Le 2C-B aussi, pas mal de psyché que j'ai tous plus ou moins expérimenté. En fait, le truc, c'est qu'il y a une tolérance, comme toutes les substances qui s'installent. Pour ces substances-là, la tolérance, elle est très, très accrue et elle s'installe immédiatement. Le lendemain, si on reprend la même dose, on va avoir 10 fois moins d'effet. Et il faut attendre deux semaines à un mois pour... Enfin, deux semaines, il y a la moitié de la tolérance qui est redescendue. En moyenne. Et à un mois, il y a quasiment toute tolérance qui n'existe plus.

Thibault : Ok. Et toutes ces informations-là, tu les sais comment ?

Dimitri : Je les sais euh, d'amis qui me l'ont appris... Après, je suis allé vérifier aussi et c'est vérifié. C'est des données qui existent depuis assez longtemps ça, ça a été il me semble étudié dans les années 70 avant que ce soit interdit. Années 60/70. Et depuis quelques années, c'est plus interdit à la recherche dans certains pays, notamment en Suisse et en Australie.

Thibault : Donc, tu as été faire tes propres... Tu as été toi-même aller chercher l'information aussi sur les propriétés ?

Dimitri : Oui, après j'ai aussi pu le constater parce que parfois ça m'est arrivé de prendre des psychédéliques de manières moins espacées et j'ai quand même constaté la différence nette de ressenti et d'effets visuels que ça pouvait procurer quoi.

Thibault : Tu peux me dire à peu près ton initiation aux drogues ? Tu peux me dire avec qui tu as commencé à consommer aussi ?

Dimitri : Alors, avec qui j'ai commencé à consommer ? Avec des amis. Notamment mon meilleur ami. Je buvais déjà de l'alcool en soirée, mais pas de manière outrancière, sauf quelquefois mais je pense un peu comme tout le monde, vu la norme sociale en vigueur. Mais du coup, j'ai commencé, c'était en nouvel an où du coup il y avait la sœur, la grande sœur de mon ami. Lui il avait déjà fumé quelques fois. Du coup sa grande sœur qui partait en soirée lui a proposé de nous laisser un petit peu de beuh et du coup il a accepté. Et du coup on a fumé du cannabis, c'était ma première expérience au cannabis. Et après ça a été avec d'autres amis moins, on va dire fréquentables, plus dans la rue, dans Albi, parce qu'il y a beaucoup de jeunes qui fument du cannabis dans Albi.

Thibault : Ok. Et pour... Pour les autres produits que tu m'as cité, c'était les mêmes amis ou c'était différent ?

Dimitri : Alors pour la première fois au taz c'était un autre ami, mais c'était aussi avec le même ami, que je vais nommer, il s'appelle Théo Ça sera plus simple. C'était avec lui, mais lui aussi c'était sa première fois, on avait tous les deux fait notre première fois ensemble, mais c'était quelqu'un d'autre qui nous avait donc donné ça. Une personne qui n'est aujourd'hui plus du

tout un ami. Après les psychédéliques et la kétamine c'est par le même ami, c'est un autre ami que je me suis fait à la fac, un bon ami à moi avec qui ça a toujours été très expérimental et moins abusif les prises de drogues ensemble. Et aussi beaucoup pour s'échapper un peu de la fac où on était ensemble en première année. Et du coup il y avait des moments où c'était vraiment intense et du coup après un partiel, on aimait bien se faire un truc ensemble, avec différents substances, histoire de décompresser et de s'amuser un peu.

Thibault : D'accord. Tu me disais que tu avais des moments où tu consommais des produits pendant les vacances. Et là, tu me dis que tu as certains produits que tu consommais pour décompresser après les cours ?

Dimitri : oui, pour décompresser après les cours, de manière générale, c'était plutôt du cannabis, en permanence. Mais ça c'était vraiment aussi beaucoup pour décompresser après les cours et en général, j'étais dans l'addiction, quand même dans un schéma d'addiction. J'y suis toujours un petit peu, mais de manière moins, moins accrue. Mais du coup, les autres produits, c'était vraiment plutôt à des occasions plus spéciales où c'était vraiment après des périodes intenses de cours. C'était vraiment plus périodique et du coup, c'était pendant un week-end où on avait le temps vraiment. Ce n'était pas non plus déraisonnable par rapport à la fac.

Thibault : Ok, après moi je ne juge pas.

Dimitri : Oui non c'est pas pour ça mais c'était vraiment en mode. Pour moi c'est quand même assez important de noter la différence parce que ça note bien le manque de contrôle que peuvent avoir d'autres personnes. Parce que j'ai connu aussi des gens qui, à cause des pressions de la fac, ont pu prendre des médicaments de manière un petit peu trop abusive. Pas forcément que de la fac d'ailleurs, ou alors on beaucoup bu, de manière pas contrôlée et du coup jusqu'à empiéter un petit peu aussi sur leurs études.

Thibault : Ok, des gens que tu connaissais du coup ? Tu m'as dit que tu avais des amis qui avaient mal tourné, c'est ça ?

Dimitri : Oui, ça c'était des amis du lycée qui n'ont pas forcément fait d'études et qui sont vraiment tombés dans la drogue pour de vrai, celle qu'on raconte dans les médias, ce qui est

vraiment dure donc la rabla donc l'héroïne. Je crois pas qu'ils se sont injectés, même si ça fait un moment que je ne leur ai pas parlé, je sais pas si ils sont allés jusque là. Mais quand même, cocaïne, crack, beaucoup de kétamine, et beaucoup de tous les produits, et beaucoup d'entre eux, eux du coup l'ont utilisé de manière tout à fait abusive. Il y en a un notamment qui a pris une fois 5 LSD et qui a fini à l'hôpital psychiatrique, pendant une soirée pour ça.

Thibault : D'accord, ouais, ok. Donc c'est à la fois des produits mais aussi des usages que tu juges problématiques, c'est ça ?

Dimitri : Alors moi je juge problématique, je juge destructeur pour eux mêmes. Parce que je constate, ça me peine en tant qu'ami, mais après je ne condamne pas parce que d'un autre côté je comprends aussi pourquoi ils en sont arrivés là, c'est un autre parcours de vie. C'est souvent des jeunes qui sont assez isolés dans la campagne et qui ont vraiment rien d'autre à faire que se retrouver avec les 2-3 amis qui habitent pas loin et de se droguer parce qu'il y a rien de mieux à faire. C'est aussi des gens qui sont pas forcément favorisés par le milieu social, qui ont pas forcément énormément de sous, et où leur vie sociale elle est assez misérable on va dire. Du coup on peut comprendre pourquoi il en viennent à ça.

Thibault : Ok. Et toi dans ton cas, tu peux me donner les raisons pour lesquelles tu as commencé le cannabis ou même les autres produits aussi ?

Dimitri : Alors, moi c'était beaucoup à cause d'un malaise social. Ça m'aidait beaucoup à sociabiliser facilement avec des gens, parce que c'est une manière facile de se sociabiliser que d'échanger un pétard. Du coup j'ai beaucoup aimé ça et j'aime aussi beaucoup les effets que ça fait à mon cerveau qui est un peu bizarre, un petit peu autiste. D'un côté y a ça. Du coup ça calme un petit peu le flot de pensées d'une certaine manière et ça me permet de me canaliser un petit peu plus.

Dimitri : Donc ça déjà c'est les effets que j'ai tout de suite apprécié, plus les effets agréables évidents que ça peut procurer. Et vraiment ça a été beaucoup le social que je recherchais. C'était vraiment dans une optique de lien social. Et derrière, j'ai commencé à apprécier les effets et à en fumer seul, mais ça du coup c'est arrivé bien plus tard. C'est arrivé que en première année, en début de première année.

Thibault : De licence, c'est ça ?

Dimitri : Ouais c'est ça, donc l'année dernière. Plutôt en fin d'été, où j'ai commencé à vraiment plus fumer et voilà.

Thibault : Est-ce que pour les autres produits tu peux me dire quelque chose ?

Dimitri : Oui, c'était plus dans le cadre de fêtes et par curiosité aussi beaucoup. De savoir ce que ça peut faire, différentes choses, et vraiment par envie d'exploration aussi du cerveau. Et aussi des gens, parce que prendre un certain truc, ça ouvre certaines portes vers des gens qui sont dans des vices plus grands, entre guillemets. Parce qu'en suivant celui qui prend un taz, tu découvres aussi ceux qui en prennent beaucoup. Et ça, moi, j'étais un peu aussi curieux de voir un petit peu jusqu'à où ça pouvait aller, découvrir le monde quoi.

Thibault : Ok, d'accord. Donc c'est de la curiosité au final ?

Dimitri : La curiosité et puis aussi la festivité par rapport, par envie de récréation quoi. En soirée, enfin dans une grosse soirée, on te propose une drogue et tu passes une soirée complètement folle, c'est assez alléchant quoi.

Thibault : Et ça, c'est peu importe le produit ?

Dimitri : Là c'est surtout pour l'ecstasy et pour la kétamine un petit peu aussi, mais là c'est plus amusant qu'une soirée complètement folle. Mais il y a un côté amusant, assez prenant et aussi ça permet, c'est assez puissant pour oublier ses problèmes, pour pas penser au reste de la vie le temps de la soirée quoi.

Thibault : Et donc pour le LSD ? Les psychédéliques ?

Dimitri : Alors là pour le coup, au début c'était de la curiosité aussi. J'ai découvert vraiment ce que ça faisait, qui est du coup bien différent, qui ne va pas forcément pousser au lien social et tout, mais vraiment plus un trip introspectif, d'émerveillement du monde, d'aller chercher dans

soi et dans ses pensées. Alors là, du coup, c'est complètement autre chose et c'est presque spirituel, c'est de l'ordre de la méditation. Et alors, ça, j'aimais énormément les effets surtout psychologique que ça nous pouvait apporter. Les effets philosophiques un petit peu, comme ils sont décrits parfois par certains. On ne pense plus en soi, on pense en système et en le monde. C'est assez beau et poétique un petit peu. Moi j'aimais cette sensation de contemplation, surtout dans la nature. Voilà, je l'aime encore. Normalement j'en prends très très très rarement et pas en petite quantité parce que j'ai passé un petit peu la phase d'émerveillement et de passion un petit peu pour cette substance. L'année dernière, j'aimais vraiment beaucoup, je notais des trucs que je faisais pendant mes trips. C'était vraiment dans une exploration de moi et d'un côté spirituel un petit peu que j'avais beaucoup ignoré de part le fait que j'étais athée dans ma vie. Je lui suis encore.

Thibault :

Ok. D'accord

Dimitri : Du coup c'était un truc que ça pouvait m'apporter quoi. C'était plus de l'ordre personnel. Par contre, pour le coup, ça n'a pas le même effet échappatoire parce que justement les problèmes de sa vie à soi, on les considère de manière plus intense et ça peut être un petit peu effrayant pour certains. Quand on a beaucoup de problème, et beaucoup de contradictions dans sa vie. Mais après ça a aussi des côtés bien négatifs parce que ça a tendance à isoler socialement, un petit peu à rendre assez timide et ça a tendance à faire moins parler, rendre plus pensif, être souvent trop dans ses pensées, même en général ça a des impacts sur la psychologie même après la prise. Généralement ça change un petit peu la manière de penser. C'est un truc que beaucoup d'usager signalent, enfin ressentent.

Thibault : Et ça, ce ressenti-là, tu me dis, c'est par rapport à tous les produits ou c'est certains en particulier ?

Dimitri : C'est vraiment le LSD et les champignons.

Thibault : Ok, d'accord.

Dimitri : Après, je pense que les autres produits vont aussi altérer un petit peu leur tête, là ça va être moins longtemps. Notamment la MDMA, elle va rendre plus aigri, pendant une semaine derrière. Surtout quand on en prend souvent et qu'on en prend beaucoup. La kétamine a tendance aussi à un petit peu à altérer mais alors là du coup les effets sont moins longs et les effets secondaires un petit peu long terme ça va plus être physique des douleurs dans le bas du dos ou dans les reins, douleurs articulaires.

Thibault : D'accord.

Dimitri : Voilà. Après, ce que je connais beaucoup moins c'est la cocaïne et je sais qu'il y en a certains qui en prennent dans le cadre de leurs études mais là plus directement pour avoir un gain performance directement. Alors là les effets sont tout autres et les effets sur la psychologie, ça je l'ai vu chez beaucoup d'usagers, c'est plus les effets de l'addiction. Créé vraiment chez l'addict un effet d'obstruction de certaines réalités. Il y a certaines pensées qui sont vraiment bloquées par l'addiction et par une forme de dissonance cognitive. On voit vraiment qu'ils ont des, comment on dit ? Il y a des parties de leur addiction qu'ils ne peuvent pas voir.

Thibault 31:43

- Et toi tu as déjà une expérience avec la cocaïne ?

Dimitri :

Non, moi je n'en ai jamais pris parce que j'ai vu à quel point ça pouvait impacter directement tous mes amis. Et même j'ai des amis qui ne sont pas dans l'addiction totale vis-à-vis de ça et tout. Mais je vois que dès qu'on en propose, il y a tout de suite une espèce de vice qui s'installe et impossible de refuser quoi. Pour ceux qui en on déjà prit.

Thibault : Et du coup, toi par rapport à ce que tu consommes, tu peux me donner à peu près tes fréquences de consommation ? Pour chaque produit dont tu m'as parlé ?

Dimitri : Alors, actuellement les psychédéliques ça va être tous les 3 mois, 4 mois à l'occasion. La MDMA, les taz c'est plus du tout. Ça fait un bon bon moment que j'en ai plus pris et que ça m'intéresse plus du tout d'en prendre parce que ça fait quand même vraiment pas du bien

quoi, au corps en général. C'est des drogues dures. La kétamine pareil c'est à l'occasion mais c'est peut-être un peu plus fréquent, je vais dire tous les un mois. Les pétards c'est plutôt tous les jours, il y a des petites périodes où je ne fume pas mais c'est court, généralement c'est tous les jours.

Thibault : Tu m'avais parlé de la codéine aussi et du speed ?

Dimitri : Ça, ça a été une fois. Chacune.

Dimitri : Oui, alors j'en ai repris à quelque occasions, mais c'est pareil c'était trois fois. Trois fois espacées sur deux ans. On peut dire que c'est anecdotique. J'ai pas préciser aussi, mais dans les psychédéliques, il y avait aussi le 2C-B l'année dernière que je prenais souvent. Enfin souvent, de manière autant régulière que les autres quoi.

Thibault : Ok. Et du coup, est-ce que toi, tu as... Pareil, est-ce que là, tu m'avais dit que tu ne prenais plus de MDMA, c'est ça ?

Dimitri :

- Oui.

Thibault : Est-ce que tu as d'autres produits que tu as arrêté de consommer ? Que tu ne consommes plus, que tu as pu consommer ?

Dimitri : L'alcool, j'en bois très très très peu. Une bière occasionnellement en contexte de soirée, mais très rarement. Alors qu'avant au lycée j'en buvais quand même de manière plus régulière quoi, peut-être deux-trois fois par semaine avec les amis. Est-ce qu'il y a d'autres substances que j'ai arrêté ?

Thibault : Ou du moins dont tu ne fais plus l'usage en ce moment.

Dimitri : Je fais usage du cannabis. Uniquement.

Thibault : C'est moi qui me suis mal exprimé, mais ce que je voulais dire c'était dans le cadre d'une décision personnelle. Tu vois là tu m'avais dit le... Tu vois ce que je veux dire ?

Dimitri : Oui, oui, oui, complètement. Du coup l'alcool ça concerne un petit peu ça parce que c'était en même temps de la découverte des psychédéliques, j'ai eu une... un rejet de l'alcool... ça m'a porté de manière un petit peu... presque... presque chelou quoi, je sais pas forcément d'où ça vient, mais c'était vraiment... enfin si, c'était vraiment une expérience sous LSD où j'ai vu des gens bourrés et vraiment bien alcoolisés, et ça m'a dégoûté de voir à quel point... Ils pouvaient ne plus être maîtres du tout de leurs mouvements, de leur expression et de leurs décisions parce que ils faisaient absolument des choses que...qui pour moi étaient moralement répréhensibles. Aller coller des meufs dans la boîte ou autre, ou alors se casser la gueule sur des gens, s'embrouiller, se battre.

Thibault : Ok. Et pour la MDMA, tu peux me dire pourquoi tu ne consommes plus ?

Dimitri : Parce que ça rend, le moment de l'expérience, ça rend vraiment très stupide. Et ça fait une soirée qui est très superficielle au final. On va parler à des gens, mais on va se rappeler de rien. Et on va être à fond et aimer tout le monde, mais en fait sans distinction et sans vraiment voir les gens. Du coup au bout d'un moment j'ai commencer à trouver ça un peu dommage de faire des soirées avec mes amis pour au final n'en rien tirer. Voilà principalement. Après c'est aussi parce que. Bah quand même le lendemain, on est quand même vraiment, il y a vraiment un effet physique assez pesant. On est vraiment comme si on avait fait trois gueules de bois d'affilée quoi.

Thibault : Oui, ok. Est-ce que toi, tu as déjà eu des mauvaises expériences de consommation d'usage ?

Dimitri : Alors avec le cannabis, oui, souvent. Ça m'est arrivé assez souvent. pas par rapport au nombre de fois où j'ai pu consommer, mais ça m'est quand même arrivé plusieurs fois de me sentir assez mal, de me sentir très fatigué, très tourmenté, on va dire, par un moment où je vais avoir trop fumé. Et souvent, ça va être aussi un soleil dans un cadre assez déshydraté. Et là physiquement ça allait plus , mais alors c'était pas non plus terrible, même si des fois c'est assez incapacitant. Une fois avec le LSD aussi, j'ai eu une mauvaise expérience. Où à la fin du

trip. J'étais avec des amis et ça devenait vraiment presque... Il y avait une espèce d'ambiance malsaine dans les discussions. Ça a tout tourné autour de choses un petit peu sombres. Il y avait vraiment une aura assez déplaisante. Et quand ils sont partis, j'ai commencé vraiment à tourner en rond et à vraiment... bader sur ma vie et sur pas mal de choses qui ont pu m'arriver relationnellement en général. Et pas que ça, aussi beaucoup de choses sur moi, et pas que sur moi d'ailleurs. Mais vraiment j'étais vraiment dans une ambiance horrible et j'ai appelé un ami avec qui on a beaucoup discuté pendant une heure ou deux et après ça je me suis calmé et ça allait mieux.

Thibault : D'accord

Dimitri : J'étais sorti aussi des effets du L.

Thibault : Est-ce qu'il y en a eu d'autres aussi avec d'autres produits ?

Dimitri : Si, avec le speed c'était terrible.

Thibault : Tu peux me raconter ?

Dimitri : Ouais ouais, je ne contrôlais plus rien du tout. J'avais déjà pris... enfin c'était plus tôt dans la soirée mais j'avais déjà pris un quart de taz et ça avait réenclenché ça, plus j'étais vraiment incontrôlable, hors de contrôle complètement débile, j'avais jamais connu ça de moi et c'était, le lendemain j'étais dans un état horrible et lamentable. C'était surtout le lendemain qui était assez assez terrible j'étais ultra fatigué, je ressentais les courbatures de partout et j'avais une haleine que je sentais moi même dans ma bouche, horrible. Et aussi avec la kétamine, j'ai eu des expériences un peu mauvaises, je dirais pas forcément mauvaises, mais quand même pas particulièrement bonnes non plus. J'étais vraiment beaucoup trop... défoncé on va dire, que je ne comprenais plus rien du tout à ce qui se passait. Et j'étais, complètement, comme dans un coma à l'alcool quoi. Et avec l'alcool aussi du coup, j'ai déjà connu des mauvaises expériences, de trop boire et de sentir très très mal, de vomir, et black-out et compagnie.

Thibault : Et du coup, je veux dire, toi actuellement qu'est-ce qui te motive du coup à consommer certains produits ou à continuer à les consommer ?

Dimitri : Déjà il y a l'addiction, tout court. Qui parfois je ressens vraiment pure. C'est plus l'addiction qui se cache, c'est vraiment juste ah j'ai envie de fumer point. Je ressens ce besoin et c'est aussi avec le tabac que je me mets dans mes joints, puisque je ne fume pas de cigarette seule. Et c'est aussi souvent un moment de détente, de « ça y est là j'ai fait ça, j'ai fait ci, maintenant je peux me détendre et fumer mon petit pétard. Mais en ce moment ça va, je fume de manière assez sage entre guillemets, je fume vraiment après manger ou le soir, quand j'ai rien d'autre à faire, le week-end par exemple.

Thibault : Est-ce que tu peux me rappeler les contextes sociaux ou environnementaux dans lesquels tu fais usage de drogue ?

Dimitri : C'est globalement surtout soit en soirée, que ce soit dans des soirées légales ou illégales, dans des salles de concert, des festivals, dans des free party. Généralement, c'est un contexte social, il y a beaucoup de monde que je ne connais pas. Je suis avec un groupe d'amis, avec qui on va plus ou moins prendre en substance. Après, ça va être beaucoup dans la nature, avec quelques amis, on va dire de 1 à 3-4 amis en plus que moi. Et on va être juste dans la forêt, à la montagne, dans différents contextes, au bord d'une rivière. On va juste se détendre dans l'après-midi, profiter des effets et discuter ensemble.

Thibault : Donc c'est toujours avec des gens en fait ?

Dimitri : Ça c'est pour les autres substances que le cannabis. Le cannabis j'en fume assez souvent seul dans mon appart ou dehors, le soir typiquement.

Thibault : Ok. Et est-ce que toi, tu, du coup, pour ces usages, tu fixes des règles, des choses comme ça ?

Dimitri : Euh, oui. Pour la plupart des substances, je vais les prendre déjà occasionnellement. J'essaie de calculer, on va dire. Par exemple, si on me propose une semaine après que j'ai pris une ou deux traces de kétamine en soirée, je vais dire non. Je me mets un petit peu des limites

là-dessus. Et aussi, je ne vais pas prendre trop de substances dans une soirée maintenant. Alors ça, ce n'était pas au début où je pouvais, une fois que telle substance est passée, enchaîner sur autre chose ou autre chose. Maintenant ça je ne le fait plus du tout. Maintenant c'est une soirée, une substance, plus les pétards et peut être une ou deux bière en fin de soirée, ou en début de soirée.

Thibault : Tu peux me dire comment tu as fait ce changement de ne plus consommer qu'une seule substance à la fois ?

Dimitri : C'est à peu près au même moment que j'ai arrêté de consommer des taz. C'était de me dire que je n'étais pas obligé d'être constamment sous trois substances à la fois pour apprécier une soirée. On peut être être à peine sous pétard, même sous rien du tout aussi. Et quand même apprécier la musique, apprécier les gens, et s'amuser quoi.

Thibault : Est-ce que tu as des comportements d'usage que tu refuses ou que tu acceptes ? Que tu refuses d'ailleurs en premier ?

Dimitri : Alors, ça va être des... un usage rapide, sauvage. Par exemple un ami qui va me proposer un petit truc en rapide avant de partir quelque part ou quoi, là ça je vais plutôt avoir tendance à refuser et trouver ça idiot et irresponsable un petit peu. Et aussi, je me dit que ce n'est pas la peine. Il faut faire autre chose. Après, en général ça va être surtout les seuls usages que je vais accepter ça va être dans un cadre où on a le temps et où c'est intéressant dans le contexte. Pour les substances.

Thibault : Et pour les substances, tu m'avais dit que la cocaïne tu refusais ?

Dimitri : Oui toujours. Parce que j'ai déjà pris du speed, et en général je n'aime pas trop les effets des stimulants plus doux comme le café, ou la nicotine en elle-même, je n'aime pas non plus énormément son effet. Je sais même dans les pétards distinguer un petit peu maintenant, du coup à force d'expériences, le cannabis de la nicotine. Effectivement, les stimulants, ce n'est pas quelque chose qui m'intéresse. C'est quelque chose qui est très très addictif et je le sais et je le vois dans mes amis. Donc, ça ne m'intéresse pas et je me dis que c'est bien de s'en

tenir loin tant qu'on le peut quoi.

Thibault : Donc par stimulant tu dis cocaïne et tu as d'autres produits ?

Dimitri : Bah cocaïne, ecstasy, taz, c'est un stimulant un petit peu particulier mais c'est un stimulant aussi. Le speed, la méthamphétamine, tous les stimulants. Alors il y en a d'autres plus gentils, plus communs.

Thibault : La 3-MMC, les choses comme ça ?

Dimitri : Ouais.

Thibault : Toi, ça t'arrivait d'avoir des périodes d'arrêt dans ta consommation ? Ou dans tes consommations ?

Dimitri : De cannabis ?

Thibault : De tout en fait.

Dimitri : Bah oui. Généralement une période où je ne vais pas consommer de cannabis je vais rien consommer d'autre effectivement. Mais oui ça m'est arrivé parfois par motivation, parfois par décret, par envie d'arrêter aussi, vraiment totalement et qui sont toujours suivies pour l'instant de rechutes plus ou moins sévères. Et du coup, en ce moment-là, je suis plutôt en train de me dire que si je garde un rythme gentil et stable et pas encombrant, on va dire, pour la vie, c'est déjà pas mal et que ça évite peut-être de faire une rechute coriace après un

moment où je ne fume pas du tout.

Thibault : D'accord.

Dimitri :

Après peut-être que à terme j'aimerais bien arrêter quand même la consommation pour ce que ça coûte en termes monétaires déjà. Et aussi parce que quand même ça pousse à avoir un train de vie qui est un petit peu plus... une hygiène de vie moindre on va dire, que ce qu'on pourrait avoir sans.

Dimitri : Ça m'est déjà arrivé de faire au maximum un mois, c'était en janvier dernier. J'ai passé un mois sans fumer du tout. Et sans rien prendre d'autre.

Thibault : D'accord. Et pour les autres produits que le cannabis, tu as des moments aussi où tu ralentis ?

Dimitri : Alors oui, les moments où je travaille, parce que l'été, souvent je travaille un petit peu quand même pour faire des sous, à amassé pour l'année, pour me faire plaisir et notamment pour payer le cannabis. Et du coup dans ces moments là déjà je fume moins et évidemment je ne prends aucune autre substance pendant cette période là. Ça peut durer jusqu'à trois semaines, un mois.

Thibault : Et à contrario, est-ce que tu as des moments où tu as des... Enfin, ça t'arrive d'avoir des moments de plus forte consommation ?

Dimitri : Bah oui. Les moments où je suis en décalage complet, dans la dépression et dans l'insomnie. Je passe des nuits éveillé. Où je vais fumer, mais même si je n'ai rien à fumer, je vais peut-être boire seul, ce qui m'arrive jamais sans ça. Alors ça, c'était avant on va dire, encore au lycée parce que ça m'arrivait aussi déjà au lycée de faire des insomnies et des passages un petit peu dépressifs.

Et aussi pendant les vacances évidemment, au lycée, et après pendant les études. Quand je suis en vacances, chez des amis, avec des amis, à faire la fête plus ou moins tout le temps,

évidemment ça consomme beaucoup plus de tout en général.

Thibault : Ok ouais. Et du coup toi est-ce que tu peux me dire si jamais tu perçois des bénéfices à tes usages ?

Dimitri : Alors, c'est difficile à dire, mais je pense que, en général, oui. Parce que j'ai beaucoup changé aussi depuis que j'ai commencé à fumer, et j'ai d'autant plus changé depuis que j'ai commencé à prendre d'autres substances, et je n'ai pas forcément changé pour le moins bien, mais plutôt le contraire. Je suis aujourd'hui beaucoup plus, apte au social, parce que quand j'étais au collège et au lycée, j'étais très très isolé. Beaucoup plus. J'avais beaucoup de mal à parler à des gens de manière assez sérieuse. Je ne sais pas si c'est ça qui m'a directement fait évoluer ou si ça a été juste un moyen de commencer à sociabiliser et à commencer à apprendre à le faire. Sans que ce soit directement l'usage de la substance qui m'ait changé là-dessus.

Thibault : Ok. Ok. Est-ce que toi on t'a déjà encouragé ou mis la pression pour que tu consommes ?

Dimitri : Oui, la première fois que j'ai pris des taz notamment, on m'a quand même beaucoup encouragé à le faire en disant : Si vas-y, fais ça avec nous, tu vas être le seul à ne pas machin. Et je me suis dit vas-y, un petit bout, j'ai cédé.

Thibault : Tu as cédé,

Dimitri : Après est-ce qu'il y a d'autres substances où j'ai vraiment cédé, où on m'a vraiment insisté ? Non, pas particulièrement.

Thibault : Et tu me disais que tu prenais avec tes amis. Est-ce que quand vous êtes ensemble, vous mettez des règles ou des choses comme ça ? D'usage ou ?

Dimitri : Ça dépend des amis. Notamment avec l'ami que je me suis fait à la fac avec qui j'ai découvert un petit peu plus de substance. On a tendance à s'en mettre un petit peu plus. à faire un petit peu plus attention au moment où on va en prendre et à l'espace et à pas forcément directement faire que ça. Et avec mes autres amis ça dépend, mais il y en a certains où ça va vraiment être presque la base de... comme on pourrait aller boire un verre avec un ami, on va juste aller fumer un pétard ensemble. C'est le principal mécanisme de la rencontre.

Thibault : D'accord.

Dimitri : Après, ça va être aussi beaucoup pour discuter, enfin on discute autour d'un verre, comme on discute autour d'un pétard quoi.

Thibault : Oui, d'accord. Du coup, toi, ça t'arrive à des moments de ne pas vouloir consommer et de le faire tout de même. Tu m'as dit que le cannabis, tu avais ton addiction, c'est ça ?

Dimitri : Oui, le cannabis, j'ai une addiction, donc c'est assez rare que je ne veuille pas consommer. Généralement, dès que je vois un pétard, je vais avoir un petit peu envie directement, facilement quoi. C'est assez rare, même si... Alors du coup, la kétamine, ça va être plus, je vais être plus influencé généralement. Une fois je ne vais pas forcément avoir particulièrement envie, mais puisque mes amis le font et que je n'ai pas envie d'être le seul à être sobre dans cette ambiance-là, je préfère les suivre et m'amuser avec eux.

Thibault : D'ailleurs au niveau de tes amis, est-ce qu'ils sont tous au courant de tes consommations ?

Dimitri : Oui, la plupart oui. Peut-être qu'il y en a qui ne savent pas absolument tout, toutes les substances que j'ai testé en détail, mais ils savent tous globalement que je fume et que j'ai déjà pris plein de substances diverses de manière occasionnelle.

Thibault : Et tes autres proches, comme la famille, les choses comme ça ?

Dimitri : Oui aussi, ils le savent globalement.

Thibault : Pour tout ?

Dimitri : Pour à peu près tout, oui. Mes parents, ma sœur, ouais ils le savent.

Thibault : Est-ce qu'ils ont un avis là-dessus ?

Dimitri : Tant que je suis sage avec ça et que ça me détruit pas la vie, ils se disent que je gère quoi. Mais par contre, ils en pensent quand même que c'est pas bien. Surtout mes parents, ils voient pas forcément ça d'un bon œil, mais ils condamnent pas non plus totalement.

Thibault : Et du coup, par rapport à ta consommation quotidienne de cannabis, ils te disent quoi là-dessus ?

Dimitri : Je ne leur montre pas directement l'aspect quotidien de la chose, ils le savent et c'est pareil tant que je ne fais pas que ça de mes journées, ils acceptent on va dire. C'est pas forcément trop un sujet dont on parle énormément non plus. Ils savent quand même que je fais attention un petit peu un minimum.

Thibault : Et du coup, toi, est-ce que tes usages, ça a pu affecter tes relations sociales ?

Dimitri : De quoi ? Mes consommations ?

Thibault : Oui.

Dimitri 57 : Oui. Oui. J'ai... Enfin, mes consommations et les consommations des autres aussi. Je vais avoir certains amis qui vont boire plus de l'alcool en soirée et pas aimé les pétards machin. Et du coup bah ces amis là je l'ai un petit peu perdu de vue. De par le fait qu'ils désapprouvent de manière pas catégorique mais ils désapprouvent un petit peu quand même. la consommation, et du coup on se voit un petit peu moins même si on ne se parle pas non plus plus du tout.

Thibault : Ok ouais. Donc toi tu as pu ressentir un changement dans la perception que tes proches ou tes amis ont pu avoir de toi par rapport à tes consommations ?

Dimitri 5 : Oui. Oui, mais pas non plus au-delà du raisonnable. Oui, un petit peu. Oui, mais pas terriblement. Certains potes que je me suis fait et qui, après avoir appris que je consommais, me regardaient toujours avec un petit air un petit peu, ils trouvaient ça amusant un petit peu. Ca n'a pas non plus changé catégoriquement leur attitude envers moi, même si un petit peu. Par moment, ça me chamboule là-dessus quoi.

Thibault : Et toi, tu en penses quoi de tout ça ?

Dimitri : Je pense que c'est parce qu'ils ne savent pas vraiment ce que c'est l'addiction et la consommation de ces substances là, qu'ils ont cette vision là de la drogue et que c'est pas non

plus plus mal aussi parce que ça les en prévient.

Thibault : Donc ça c'est ceux qui ne consomment pas qui font ce genre de remarques ?

Dimitri : Généralement c'est plutôt des gens qui ne consomment pas. Oui.

Thibault : Ok.

Dimitri : Après par contre ça a autre chose, le fait de savoir que je consomme, pour les autres personnes qui consomment beaucoup plus ou des choses plus violentes, ça a tendance aussi à te rendre accepté plus, à me rendre plus légitime à les écouter et à savoir si... Je pense que notamment ça m'arrive de parler à des SDF parfois que je croise dans les parcs. J'aime bien un petit peu découvrir ce qu'ils peuvent avoir à dire derrière toute leur misère et toute leur addiction. : Parce que souvent c'est des gens isolés aussi.

Thibault : Et donc toi tu as déjà fait l'objet de stigmatisations ou de préjugés ? Tu m'as dit que tu avais tes amis qui se moquaient de toi un peu ?

Dimitri : Oui mais de manière globalement gentille quoi. C'est de bonne guerre et c'est pas de manière abusive, trop répétée ou quoi.

Thibault : Et sinon à part ça ?

Dimitri : ui, c'est plus dans le milieu professionnel. Une fois que mon patron il a senti, il a capté qu'après le travail, j'allais me fumer un pétard derrière, ça me chambre et ça me fait beaucoup moins confiance. Et de manière là beaucoup plus un petit peu dure entre guillemets

et bon ça tombait bien parce que c'était pas un patron que je devais avoir longtemps.

Thibault : Ok, et quand tu disais qu'il te faisait moins confiance c'était ?

Dimitri : Normalement sur le travail il était plus derrière moi à vérifier que je fais bien les choses de manière... alors que ça changeait pas quoi.

Thibault : Oui. Ok. Et du coup, toi, est-ce que tu as aussi pu observer des situations ou des discours qui sont stigmatisants sur l'usage de drogue ?

Dimitri : Ah oui, oui pour le coup pas mal. J'ai pu rencontrer des gens qui consommaient des drogues et stigmatisaient fort les consommateurs d'autres substances, que ce soit la kétamine, les taz, ou même le cannabis. J'ai vu aussi les parents, les grands-parents d'amis, stigmatiser énormément ça. Du coup j'ai des amis qui cachent à grands-parents leur consommation. Ou alors des amis qui n'ont pas forcément de consommation, mais à qui je cache à leur grands-parents ma consommation. C'est stigmatisé et c'est toujours en utilisant des arguments et des clichés. Des arguments qui sont fallacieux, qui sont complètement éloignés de la réalité de la consommation.

Thibault : D'ailleurs, est-ce que toi tu as déjà entendu des discours de prévention, des choses comme ça sur les usages ?

Dimitri : Oui aussi, notamment en Free Party où il y a souvent des stands de réduction des risques qui visent à distribuer des pailles propres, des seringues propres, des préservatifs, des objets qui permettent de consommer de manière plus... avec plus de sécurité sanitaire notamment. Et qui donnent aussi des flyers qui préviennent, qui décrivent les effets, tous les effets secondaires notamment aussi, et tous les risques que présentent chaque substances, pour prévenir un maximum aussi. Et pour que les gens qui consomment, consomment le plus possible en connaissance de cause.

Mais malheureusement, c'est pas pour autant que en free party tout le monde consomme en connaissance de cause, loin de là. Il sont là parce qu'ils savent qu'ils ont quelque chose, qu'ils ont une mission à cet endroit-là et pas qu'à cet endroit-là d'ailleurs parce qu'il interviennent aussi dans des squats. Il aide des addicts partout en fait à sortir de leurs addictions aussi.

Thibault : Est-ce que tu as entendu d'autres discours ? Est-ce que tu connais des dispositifs ?

Dimitri : j'ai entendu d'autres discours... de prévention, j'ai ai entendu pleins, ça prévient souvent des mêmes dangers.

Thibault : Quel dangers ?

Dimitri : Le danger de l'addiction, déjà, et toutes difficultés qu'on peut avoir à en sortir. Que ce soit certains médias, on va dire, hors radio et télé mainstream. Des petites radios, des petits journaux, qui pouvaient partager certains addictologues qui publiaient des livres qui racontent des addictions. pour prévenir les gens de à quel point ça peut être destructeur, mais de manière assez éclairée aussi, et pas non plus stigmatisante justement pour les consommateurs.

Thibault : Est-ce que toi par exemple tu as un avis sur les politiques actuelles en matière de drogue en France ?

Dimitri : Je pense que c'est peut-être pas forcément les pires, mais pas loin des pires positions à avoir vis-à-vis des différentes substances. Ça dépend des substances, mais pour la plupart, elles sont gérées d'une manière qui est à la fois hypocrite et destructrice pour les consommateurs. Que ce soit pour la cannabis, où en France on est le pays qui consommons le plus de cannabis dans l'Union Européenne. On est énormément à fumer du cannabis que ce soit régulièrement ou occasionnellement en France. Et le fait que ce soit interdit et autant réprimé, et que ce soit... typiquement les vendeurs et les petits vendeurs qui soient particulièrement visés, alors que c'est un commerce qui est généralisé et dans lequel certaines personnes plutôt riches peuvent aussi avoir des intérêts. Il y a beaucoup d'hypocrisie vis-à-vis de ça. Et c'est aussi beaucoup un argument pour mettre les populations un peu délinquantes, les cités en prison. Ça pour moi je le condamne, je trouve ça terrible. Et aussi parce que une

légalisation, une dépénalisation, ça pourrait aussi permettre un meilleur encadrement et une meilleure prévention. Parce qu'on ne peut pas faire de la bonne prévention à la télé, malheureusement. J'en ai jamais vu personnellement. Ça va toujours être de la propagande anti-drogue qui diabolise complètement la consommation et les consommateurs.

Thibault : D'accord.

Dimitri : C'est ce que j'ai vu, après je regarde rarement la télé.

Thibault : Et toi, est-ce que tu as des connaissances sur des dispositifs, enfin autres que ceux de RDR, qui peuvent accompagner les usagers ?

Dimitri : Alors, oui, ceux de RDR, c'est que je connais le mieux de par la freeparty. J'ai déjà pu discuter rapidement avec des gens qui sont dans des associations qui aident directement des, qui font de la prise en charge d'addicts, souvent à l'héroïne ou au crack.

Thibault : Oui.

Dimitri : Pour eux j'ai un respect assez monumental, les addictologues, les infirmières et pas mal de professionnels de la santé, parce que c'est des maladies en fait les addictions.

Thibault : Et toi, est-ce que tu as des connaissances sur les risques sanitaires liés aux drogues dont tu fais l'usage ?

Dimitri : Il y a des choses que je ne sais pas, probablement. Mais oui, j'ai quand même globalement pas mal de connaissances. Je sais la plupart des risques encourus, je crois.

Notamment du cannabis et de la plupart des drogues. Et je sais aussi, on va dire, enfin j'ai vu pas mal d'amis qui eux ont fait les frais certains, de certains effets secondaires. Ce ne sont pas forcément des amis, mais ce sont quand même des personnes avec qui j'ai pu discuter assez longuement. Et donc, il y a des gens qui, à cause de la kétamine, connaissent des difficultés à uriner, notamment. Par exemple. Des gens qui, aussi à cause de la kétamine, ont les parois nasales tout à fait détruites. Des gens qui consomment de la rabla, on peut se faire saigner de grattements de manque. Après ça c'est peut-être pas forcément le plus terrible, mais moi je cite des exemples qui me viennent en tête, mais oui j'ai quand même pu voir aussi assez directement les risques. Notamment j'ai un ami qui est parti en hôpital psychiatrique avec le LSD, donc ça que je consomme aussi. Enfin, qui est parti en hôpital psychiatrique pas longtemps, mais quand même, il a fallu le ramener sur terre.

Thibault : Et ça du coup, le fait que tu connais des gens qui ont pu avoir des complications, ça joue sur ta consommation ?

Dimitri : Oui, ça a tendance à généralement me méfier un petit peu plus, à prendre des doses moins grandes, à faire plus attention à où est-ce que je me procure les substances et à qui, et à quel point elles sont, elles peuvent être fiables un petit peu plus aussi. Ça a tendance généralement à faire moins consommer, notamment du cannabis, de boire certains amis qui peuvent faire des décollements pulmonaires. J'ai entendu parler d'un d'un ami, c'est un ami d'un ami qui a fait un décollement pulmonaire à cause du cannabis. Donc ça c'est sérieux par exemple. C'est souvent aussi beaucoup à cause de... enfin c'est le cannabis mais sous forme de pipe à eau, de bang. -Là ça augmente encore plus les risques de décollement pulmonaire.

Thibault : Toi, le cannabis, tu le fumes avec du tabac, c'est ça ?

Dimitri : Oui, sous forme de splif quasi-exclusivement. Ça m'arrive très rarement de faire un pur avec plusieurs amis. C'est plus pour l'aspect festif et amusant de fêter le cannabis comme ça.

Thibault : Et pareil, tu as des connaissances sur les risques sociaux liés aux usages de drogue ?

Dimitri : Peut-être un petit peu moins, j'en ai un petit peu aussi, que ce soit de l'isolation sociale, des difficultés à l'emploi ou au logement. Parce que j'ai des amis et même j'ai un peu connu moi-même. Oui, voilà, cette isolation sociale qui n'est pas directement provoquée par les autres, mais parfois par soi-même. Dans l'addiction, ça m'est arrivé notamment dans la dépression aussi. Si je n'avais pas des pétards, je serais allé directement parler à des amis, potentiellement plus, que de juste m'enfermer chez moi et de me dire bon ça va, j'ai le cannabis comme échappatoire.

Thibault : Tu m'avais dit que tu étais allé au SIMPPS, donc tu connais un petit peu le service ?

Dimitri : Du coup, je ne connais pas très bien. Le SIMPPS, c'est l'organisme de psychologie à la fac ?

Thibault : C'est le centre de médecine préventive, c'est là où tu peux consulter des médecins, les psychologues, tout ça. Là où tu as dû avoir ton rendez-vous avec l'infirmière.

Dimitri : Oui, c'est ça. C'est là où j'ai vu d'ailleurs la fiche pour ton enquête.

Thibault : D'accord.

Dimitri : J'ai répondu au sondage. Et du coup, moi, c'était mon ami qui, le fameux qui m'a fait découvrir les psychédéliques et ses substances là, qui lui l'année dernière avait fait ça pour voir un psychologue, ça lui a pas mal aidé pendant une période. Et du coup il m'avait expliqué comment faire et je suis allé voir une assistante sociale, j'ai pu être écouté. Déjà c'était déjà un premier pas vers sortir de mon enfermement et de ma dépression. C'était assez cool.

Thibault : Ok, ok. Je te dis ça comme ça, mais tu me disais que tu avais une addiction au cannabis et que tu aimerais bien ralentir. Mais en fait, on a une addictologue qui travaille au SIMPPS, si jamais ça t'intéresse.

Dimitri : Ok. J'ai déjà entendu parler d'une autre structure qui fait ça aussi, qui a aidé ma mère à arrêter de fumer des cigarettes. Et qu'elle m'a conseillé parce qu'ils ne font pas que les cigarettes. Elle pour le coup c'est une infirmière asalée.

Thibault : Ah oui, ça me dit un truc

Dimitri : Mais je crois, la structure c'est asalée. Il me semble que c'est une fédération un peu, d'infirmières addictologues. Je n'en sais pas beaucoup plus, mais je sais que si jamais je dois arrêter, il faut avoir cette aide-là. Et pour l'instant, je ne ressens pas forcément le besoin d'être une aide la dessus. Généralement c'est les périodes où je rechute vraiment, des périodes où je ne suis pas non plus apte à rechercher de l'aide. Où je suis vraiment dans la maladie.

Thibault : Ok, je pense qu'on a bientôt fini. Est-ce que tu as des remarques ou des informations que tu aimerais partager ?

Dimitri : Non je pense que c'est assez complet. Ouais je pense que je t'ai fait à peu près toute mon expérience. Je suis pas rentré dans tous les détails mais voilà.

Thibault : Après, si tu as des détails que tu veux...

Dimitri : Non, je pense que ça suffit.

Thibault : Ça dépend, toi tu en as pensé quoi de l'entretien ?

Dimitri : C'était sympathique.

Thibault : Tu as bien aimé ?

Dimitri : Oui, en parlant un peu de ma consommation, ça permet aussi de se rendre compte de certaines choses.

Thibault : Après, moi, je ne suis pas là pour te donner des conseils, c'est pas pour te dire que ce que tu fais est bien ou mal.

Dimitri : Oui, ce que je voulais dire c'est que moi, de t'en parler, de le formuler parfois ça peut me faire voir aussi un peu plus clairement certaines choses.

Thibault : Je comprends. Est-ce que tu acceptes que je te recontacte si j'ai besoin ?

Dimitri : Oui

Thibault : Ok, super. Je te remercie d'avoir accepté de participer à l'entretien encore une fois. Je te souhaite bon courage pour la suite. Là, tu cherches activement du travail en cuisine, c'est ça ?

Dimitri : C'est ça. Là, en ce moment, je distribue des CV dans les restaurants d'Albi. J'ai même trouvé pour tout l'été, dans une auberge à la campagne vers Saint-Affrique.

Dimitri : Je te souhaite que ça fonctionne. Merci et bonne fin d'après-midi. Merci, à plus.

Annexe 10 : Affiche de l'appel à participation



APPEL À PARTICIPANT.ES

Enquête sur les Usages de drogues en population étudiante

Pour mon mémoire de sociologie, je suis à la recherche d'étudiant.es pour des **entretiens anonymes** sur leur usages de drogues.

À la clé, **une enceinte portable à gagner.**

Pour me contacter :



e-mail

thibault.letort@univ-toulouse.fr

